LA VIE SPIRITUELLE

N° 429 Juin 1957

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

Dom GEORGES LEFEBVRE, O.S.B. LA PRIÈRE 563

Le vrai moyen d'être uni à Dieu n'est pas d'enrichir notre esprit de pensées élevées, mais plutôt « d'y sentir de plus en plus notre absolue pauvreté ». Voilà un guide de la prière qui est excellent et universellement recommandable, non seulement parce qu'il est beau, mais aussi et surtout parce qu'il est sûr et rassemble les plus essentielles vérités de la doctrine et de l'expérience chrétiennes.

EVODE BEAUCAMP, O.F.M. L'ESPÉRANCE DU RÈGNE DE DIEU ET SON DÉVELOPPEMENT DANS LA TRAME DE L'HISTOIRE D'ISRAËL 572

Le Royaume de Dieu est proche, *annonçait Jean-Baptiste, et voici que les foules couraient au désert. Que se passait-il donc? Que signifiait pour ces foules « le royaume de Dieu »? Et que doit-il signifier dans notre foi et dans notre prière? Le P. Evode Beaucamp, dans une magnifique exégèse, montre toute la densité, d'abord politique et religieuse, puis de plus en plus universelle, humaine et spirituelle, dont l'histoire d'Israël avait rempli cette formule depuis que David avait installé son royaume en Canaan jusqu'au temps de la résistance des Maccabées et jusqu'à Jean-Baptiste, le précurseur. Jamais on n'avait vu un aussi petit peuple nourrir de pareilles ambitions.*

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

HALINA STRZELECKA. LA VIE CHRÉTIENNE AU CAMP DE CONCENTRATION 592

La légende dorée *des chrétiens dans les camps de concentration est loin d'être entièrement écrite; mais il n'est pas dans toute cette histoire d'anecdotes qui ne doivent être recueillies. Ce beau récit, encore aujourd'hui si émouvant et si actuel, tout à l'honneur de la foi et de la vie chrétiennes, est — on le verra — beaucoup plus qu'une anecdote.*

R.-L. OECHSLIN, O.P. QUI EST CELLE-CI QUI MONTE DU DÉSERT ? EN LISANT LE JOURNAL SPIRITUEL DE SŒUR MARIE-ANGÉLIQUE DE JÉSUS 603

On se souvient de la vie *écrite en cette revue (novembre 1949, pp. 405-415) de la carmélite de Pontoise, Sœur Marie-Angélique de Jésus, par le P. Lebreton, S.J. On s'y reportera notamment pour l'histoire de sa vocation et de son entrée au Carmel, qui fut si douloureuse à ses parents, dont elle était la fille unique, et à celle-ci par contrecoup. Le P. Oechslin présente ici des* inédits *dont beaucoup sont antérieurs à son entrée au Carmel (2 février 1914) et qui font mieux voir les grâces reçues dès que l'appel de Dieu fut entendu.*

CHRONIQUES

Dom RENÉ-JEAN HESBERT. L'ORAISON CONTINUE 630

Présentation par son dernier éditeur des Conférences ascétiques *de Dom Claude Martin, moine bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, et un des grands spirituels du XVII^e siècle.*

N. R. LA PENTECÔTE 643

Présentation du beau livre du P. Congar.

A TRAVERS LES REVUES

Downside. — Christus, p. 646.

LES LIVRES

Voir page 3 de couverture la liste des livres recensés p. 652.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCVI (janvier-juin 1957)..... 667

Nos principaux dépositaires 672

LA PRIÈRE

Une union de simplicité et de pureté.

(Saint Jean de la Croix.)

La prière est le sommet de la vie chrétienne : vers elle tout converge, car en elle se réalise cette rencontre avec Dieu où tendent nos efforts ; l'âme s'y offre, dans un acte d'abandon et d'humble soumission, à celui qui l'invite à entrer dans le mystère de son amour.

Le meilleur moyen de le comprendre, c'est de considérer la prière dans ses manifestations les plus parfaites : nous ne pourrons, en effet, discerner ce qui lui est le plus essentiel, en acquérir une notion pleinement vraie, si nous nous bornons à l'envisager dans ses réalisations les plus élémentaires. Pour que se laisse deviner ce que celles-ci portent déjà obscurément en elles, il faut les regarder à la lumière de ce que nous révèlent les formes les plus pures de la prière, car c'est là qu'elle est vraiment elle-même, dans toute sa plénitude.

S'interroger au sujet des états d'oraison que l'on appelle plus élevés — ne dirait-on pas mieux : plus profonds, insinuant déjà par là qu'ils apportent non l'éclat de quelque sublimité inclinant à l'orgueil, mais, au fond d'un dépouillement intérieur creusé par l'humilité et le renoncement, un contact plus intime avec Dieu — s'interroger au sujet de ces perspectives plus hautes sur

lesquelles notre prière peut s'ouvrir, ce n'est donc pas vaine curiosité ou ambition présomptueuse.

Pour qui croirait avoir à remercier Dieu de l'avoir introduit déjà en ces jardins secrets, prendre de cette grâce une conscience plus claire, c'est regarder la lumière qui guidera ses pas sur la voie où il se trouve ainsi engagé. Et, pour celui qui se sent encore loin de ce but, qui, peut-être, n'y atteindra jamais, il n'en est pas moins utile d'en entrevoir quelque chose, car cette lueur aperçue de loin lui indiquera la direction à suivre et l'aidera à se reconnaître parmi les détours de l'humble sentier où il chemine.

Pour celui-là même qui en est encore à ses tout premiers pas, il importe donc de se faire une idée juste de la vie de prière en son plein épanouissement, là où s'affirment davantage les caractères qui lui sont les plus essentiels, ceux qui peuvent nous en donner une connaissance plus vraie, et un plus grand amour.

★

Quelle idée nous ferons-nous de la prière si nous nous bornons, en premier lieu, à la considérer telle qu'elle se présente à nous dans ses débuts ? Elle nous apparaîtra d'abord essentiellement comme un effort de pensée, de réflexion : prier, c'est penser à Dieu. Mais notre esprit ne peut se fixer, surtout sur un objet aussi élevé, qu'en s'aidant de considérations diverses. En celles-ci, il trouve l'élément de variété en dehors duquel son effort d'attention ne saurait se prolonger longtemps sans une impression de monotonie et d'ennui. Ainsi se trouve accentué le caractère intellectuel de la prière : il semble que l'important soit d'y trouver des pensées capables de nous frapper assez vivement pour tenir notre esprit en éveil, et susciter en notre cœur un sentiment d'amour, qui sera d'autant plus ardent que notre méditation aura su pénétrer plus avant dans le mystère qui lui était proposé.

L'habitude aidant, cet effort d'attention se fera plus facile, il deviendra possible de le maintenir plus aisément, d'une façon plus simple. D'autant plus que la grâce ne sera vraisemblable-

ment pas sans venir de temps à autre le féconder et lui permettre d'atteindre un contact plus intime avec Dieu. En ces moments privilégiés, l'âme ne pourra manquer d'entrevoir que l'essentiel de la prière n'est pas dans ce à quoi elle peut s'élever par elle-même, mais dans un pur don de Dieu, qu'il accorde quand il lui plaît : lorsqu'elle est parvenue à nous ouvrir à cette grâce, et alors seulement, la prière a atteint véritablement son but. Néanmoins, dans sa réalité quotidienne, cette prière lui apparaît surtout comme le fruit de ses propres efforts. Dans la mesure où elle réussit à se maintenir dans une attitude de recueillement, où sa pensée demeure occupée de Dieu et trouve pour le considérer quelque aspect capable d'émouvoir son cœur et d'éveiller en lui une aspiration plus profonde vers celui qui est son unique bien, la charité progresse et s'affermit.

Vienne quelque période de sécheresse, cette âme essayera sans doute de s'en consoler en pensant que Dieu aura pitié d'elle du moment qu'elle fait ce qui est en son pouvoir, mais elle aura peine à ne pas s'inquiéter, à ne pas se dire qu'elle perd son temps et que sa prière est sans fruit, puisqu'elle ne peut plus y exercer ces activités qui lui semblaient si bienfaisantes et dont elle tirait tout le profit tangible qui résultait pour elle du temps consacré à l'oraison. Ces moments d'aridité ne pourront lui apparaître, en eux-mêmes, qu'un obstacle, un temps d'épreuve passager qu'il faut bien subir mais après lequel, du moins elle l'espère, elle pourra de nouveau retrouver une prière plus fervente, et y progresser en s'enrichissant peu à peu d'une connaissance plus parfaite des mystères divins, source sans cesse renouvelée d'une plus ardente charité. Telle est la voie où elle compte avancer, faisant de cet effort d'attention à Dieu le moyen de pénétrer tous ses actes d'une intention plus véritablement surnaturelle, donnant à la prière une place dans sa vie, place de choix, peut-être, mais qui ne va pas jusqu'à apparaître comme le sommet vers lequel tout converge.

Et si elle espère réaliser en cette voie quelque progrès, si elle pense que la grâce peut ouvrir un jour devant elle des perspectives nouvelles, elle les imagine volontiers dans cette même ligne : comme une sublimation de l'effort par lequel elle cherche à éveiller en elle des sentiments d'amour de Dieu au moyen de

pensées qui la tiennent occupée de lui ; cet effort de méditation se trouvant transféré à un mode nouveau où, l'intelligence se voyant éclairée de très hautes lumières sur les mystères divins, l'amour s'enflammerait d'ardeurs jusque là inconnues.

★

C'est vers une voie tout autre que nous oriente l'enseignement de saint Jean de la Croix, et la vérité qu'il nous fait entrevoir est plus profonde. Pour lui, le vrai moyen d'atteindre à une union intime avec Dieu, ce n'est pas d'enrichir sans cesse notre prière de vues toujours plus élevées sur son infinie majesté, mais bien plutôt d'y sentir de plus en plus notre absolue pauvreté. C'est ce qu'il exprime en utilisant, à son habitude, un texte de l'Écriture :

> Nous alléguerons cette autorité de David. Il dit donc ceci : *En la terre déserte, sèche, sans eau et sans chemin, ainsi j'ai paru devant vous pour pouvoir voir votre vertu et votre gloire.* Ce qui est une chose admirable, attendu que David ne nous donne point à entendre ici que les délices et la quantité des goûts qu'il avait eues fussent une disposition et un moyen pour connaître la gloire de Dieu, mais l'aridité et le manque d'appui de la partie sensitive, ce qui s'entend ici par la terre sèche et déserte (*Nuit*, l. I, ch. 12).

L'essentiel de la prière, ce qu'il y a en elle de plus profond, est donc tout autre chose que de sublimes conceptions, de vives lumières permettant à l'âme de s'élever à une haute idée des réalités surnaturelles. Les grâces les plus pures et les plus fécondes ne sont pas ces divers genres de « visions et révélations » dont saint Jean de la Croix enseigne qu'elles ne sont jamais que « les courtines et les voiles qui couvrent ce qu'il y a de spirituel » (*Montée*, l. II, ch. 16). Ce qui est reçu de cette manière, dit-il, n'est que « morceaux de communication spirituelle » par où l'âme « s'habitue au spirituel » (*Ibid.*, ch. 17). Mais pour atteindre à « la substance de l'esprit » il faut suivre une voie plus austère, il faut que demeurant « en pauvreté et nudité d'esprit »

(*Montée*, l. II, ch. 15), « détachée, dénuée, pure et simple », (*ibid.*, ch. 16), l'âme s'ouvre à une grâce plus cachée et plus secrète, que saint Jean de la Croix appelle la foi : la foi pure, la foi vive.

★

« Le moyen admirable pour aller au terme qui est Dieu, c'est la foi » (*Montée*, l. II, ch. 2). On peut la comparer à ces torches que les soldats de Gédéon tenaient « cachées dans les ténèbres des pots, lesquels étant rompus, la lumière parut aussitôt. De même la foi, qui est figurée par ces pots, contient en soi la lumière divine ; laquelle foi étant achevée et cassée par la rupture et la fin de cette vie mortelle, à l'instant paraîtra la lumière et la gloire de la divinité qu'elle contenait en soi » (*Ibid.*, ch. 9). Toute cachée qu'elle soit, cette lumière est déjà présente dans la foi : l'âme y trouve son Dieu, s'unit à lui ; c'est à lui qu'elle adhère par la foi comme c'est lui qu'elle contemplera dans la vision. « Il n'y a pas d'autre différence sinon que Dieu soit vu ou qu'il soit cru », mais c'est bien lui qui est atteint, aussi l'esprit « établi dans la foi » demeure-t-il « intimement en repos, apaisé » (*Ibid.*, ch. 8). Saint Jean de la Croix ne se lassera pas de nous redire comment « moyennant cette connaissance amoureuse et obscure, Dieu s'unit avec l'âme en un degré sublime et divin ; parce que, en quelque manière, cette connaissance amoureuse et obscure qui est la foi sert en cette vie pour l'union divine comme la lumière de gloire sert en l'autre pour la claire vision de Dieu » (*Ibid.*, ch. 22).

★

« Cette connaissance amoureuse et obscure qui est la foi. » En quoi « la foi » est-elle « une connaissance » ? Il nous faut, pour le comprendre, essayer de pénétrer le sens de ces deux qualificatifs que lui attribue saint Jean de la Croix : « amoureuse et obscure ». Tout d'abord, cette grâce essentielle, où s'exprime ce qu'il y a de plus profond dans la prière, est obscure. Saint

Jean de la Croix va jusqu'à dire : « purification, contemplation, nudité ou pauvreté d'esprit... tout cela n'est presque ici qu'une même chose. » (*Nuit obscure,* l. II, ch. 4). Obscure, elle l'est pour deux raisons : d'abord parce que l'âme elle-même est pleine d'imperfections, de défauts, de « ténèbres » dont elle ne se rendait pas compte. C'est pourquoi l'action de la grâce est d'abord purifiante, et douloureuse : de même que « le feu matériel appliqué au bois commence premièrement à le lécher... après il le noircit, l'obscurcit et l'enlaidit... et finalement, commençant à l'enflammer... il en vient à le transformer en soi et à le rendre aussi beau que le feu même » (*Nuit*, l. II, ch. 10), de même, la lumière de la grâce venant à luire « à travers les ténèbres de l'âme qui sont extrêmement épaisses, elle reconnaît ses ténèbres naturelles et vicieuses, qui font obstacle à la lumière surnaturelle... jusqu'à ce que cette lumière divine venant à les chasser l'âme demeure éclairée et se voit toute transformée en lumière. » Même alors, d'ailleurs, cette divine lumière demeure toute pure : « Non seulement en les ténèbres de la purification, quand cette sagesse d'amour purifie l'âme, elle est secrète, mais aussi après en l'illumination, quand on lui communique cette sagesse plus clairement, elle est si secrète à l'âme » qu'elle ne trouve aucun moyen d'exprimer « un sentiment spirituel si délicat » (*Nuit*, l. II, ch. 17). Car la seconde raison demeure, pour laquelle cette lumière reste obscure : « la hauteur de la sagesse divine qui excède tant la capacité de l'âme » (*Nuit,* l. II, ch. 5). Non seulement elle demeure secrète, mais plus elle devient parfaite, plus elle devient pure, simple, dépouillée :

> Cette connaissance générale dont nous parlons est parfois si subtile et délicate, principalement quand elle est plus pure, plus simple, plus parfaite et plus spirituelle et plus intérieure, que l'âme, encore qu'elle y soit employée, ne la voit ni ne la sent (*Montée*, l. II, ch. 14).

Car, plus Dieu est proche, plus se laisse deviner l'infinie délicatesse de sa grâce, image de son infinie pureté.

C'est donc un premier enseignement que nous apporte l'étude des degrés plus élevés — ou, comme dit saint Jean de la Croix, « plus intérieurs » — de l'oraison : on y trouve, clairement appa-

rente, une des qualités essentielles de la prière : elle est, elle doit être simple, dépouillée.

★

Mais de quoi est faite cette pureté, ce dépouillement vers lequel doit tendre la prière si elle se veut vraiment profonde? Saint Jean de la Croix y revient sans cesse, et l'on pourrait citer mille textes : l'âme doit renoncer à tout appui qu'elle trouverait en elle-même ; « cette lumière spirituelle... si simple, si pure et si générale... tenant toutes les puissances de l'âme vides et anéanties en toutes ses appréhensions », il lui faut accepter de reconnaître son impuissance, son néant, accepter de cheminer « en pauvreté et abandon » afin d'entrer peu à peu jusque « dans le centre de son humilité ». Car c'est « dans l'humilité » qu'elle atteindra « la pureté, la délicatesse qui lui permet d'être unie à l'esprit de Dieu ».

C'est donc très justement que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a traduit la « foi pure » de saint Jean de la Croix dans sa notion d' « abandon ».

Et nous voyons ici le lien entre les deux caractères de cette « connaissance obscure et amoureuse qui est la foi », car c'est dans cette obscurité même que l'amour s'approfondit : en reconnaissant qu'elle ne peut rien par elle-même, l'âme apprend à s'abandonner entre les mains de celui qui peut tout ; en reconnaissant combien elle reçoit tout de lui, elle apprend combien elle lui appartient à lui seul. Elle entrevoit en quelle profondeur, en quelle délicatesse de soumission doit s'exprimer cette totale appartenance qui atteint jusqu'aux plus profondes racines d'elle-même. Elle se sent toute désappropriée.

C'est alors qu'elle vit vraiment de la foi, de cette foi vive et pure qui est un acte de totale confiance en Dieu, d'autant plus profond qu'il s'élève d'une conscience plus profonde de notre néant. Plus il s'élève d'une intime conscience de notre pauvreté, dans un total dépouillement intérieur, dans une entière désappropriation de soi, plus il est la réponse d'une âme qui ne s'appartient plus, d'une âme toute disponible, toute gratuite, à

l'amour qui peut faire d'elle ce qui lui plaît car elle n'a d'autre désir que de demeurer entre ses mains.

Et dans cet acte de confiance, par lequel elle entre en contact avec l'amour, l'âme sent présent, au fond de ce mystère d'infinie gratuité, celui qui en est la source : le Dieu qui est amour. Elle l'atteint dans cet amour même dont elle vit ; c'est « enveloppées dans l'amour divin » que lui sont communiquées « d'admirables et sublimes connaissances de Dieu « (*Montée,* l. II, ch. 5), cette « connaissance amoureuse et obscure » qui est la foi.

★

Si tel est « le moyen propre et adéquat de l'union avec Dieu », si telle est la grâce même de la prière, ce qu'il y a en elle de plus profond, cela doit avoir une application à tous ses degrés, quels qu'ils soient.

Une prière est réellement prière dans la mesure où elle est pénétrée du sentiment de notre néant devant Dieu, et elle est prière chrétienne dans la mesure où ce néant se sent confié à un amour.

Tout ce qui nous donne un sens plus profond de notre pauvreté, ce qui creuse en nous le vide de l'humilité, c'est cela qui nous fait le plus sûrement approcher de Dieu : nous le découvrirons au fond de cette pauvreté, de cette humilité qui nous ouvre à son amour, à la gratuité de son amour. C'est pourquoi les sécheresses, les aridités, tout ce qui nous fait sentir notre impuissance à nous élever vers Dieu, tout cela, bien loin d'être un obstacle, nous oriente déjà vers une prière plus parfaite, vers ce qu'il y a de plus profond dans la prière, et lui est le plus essentiel. Tout cela, et bien d'autres choses aussi qui nous aident à progresser en cette voie d'humilité : les échecs, les épreuves — car la souffrance, elle aussi, nous rend plus humbles — les difficultés qui nous empêchent de réaliser ce que nous aurions voulu, tout ce qui nous fait sentir nos imperfections et nos limites. C'est par ces moyens que se creuse en nous le vide de l'humilité. Par ces moyens, et aussi, et plus encore peut-être, par la fidélité au grand commandement chrétien : *Aimez-vous les*

les autres. Car celui-ci, par tout ce qu'il demande d'oubli de soi, de patience, d'humilité, d'effacement, est le grand moyen de ce progrès si essentiel à la prière. Aussi ne dira-t-on jamais assez — ici encore, comment ne pas évoquer sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? — combien sont intimement liés le progrès dans la prière et la pratique généreuse, vraiment oublieuse d'elle-même, de la charité envers le prochain.

★

Telles sont les leçons que nous apporte l'enseignement de ceux qui, ayant connu les sommets de la prière, peuvent le mieux nous dire ce qu'elle est, ce qui lui est le plus essentiel, quels sont les points vitaux sur lesquels porter notre effort si nous voulons aller droit au but, ou vers le but.

Ce terme auquel nous tendons, et qui est l'union avec Dieu, il n'est pour progresser vers lui voie plus directe que le « chemin si droit et si court » dont parle saint Jean de la Croix : le chemin du dépouillement, du renoncement et de l'humilité.

Car l'union à Dieu, c'est la rencontre, en ce mystère de divine gratuité qu'est l'amour, d'une âme qui n'a rien et d'un Dieu qui donne tout ce qu'il a parce qu'il est Amour.

Dom Georges Lefebvre, O.S.B.

L'ESPÉRANCE DU RÈGNE DE DIEU

et son développement dans la trame de l'histoire d'Israël

Que votre règne arrive! cette demande de notre *Pater* passe rapidement sur nos lèvres, sans que nous attachions grand intérêt. Nous ne soupçonnons guère la charge d'explosif que cette courte phrase contenait au temps du Christ. *Le royaume de Dieu est proche,* criait Jean-Baptiste, et comme par l'effet d'une décharge électrique, les foules se précipitaient au désert. La formule faisait choc, parce qu'elle exprimait l'espérance d'Israël; elle était lourde du poids des rêves accumulés au cours de dix siècles de dramatique histoire[1].

Pour en comprendre le sens, il faut en effet remonter jusqu'à l'origine même de l'épopée d'Israël. Le Dieu qui interpella Moïse dans le désert de Madian n'était point de ces dieux dont les peuples pouvaient prétendre capter la bienfaisante puissance; lui Yahweh, personne ne lui force la main, car c'est lui qui mène le jeu, il conduit l'histoire vers un terme connu de lui seul. Moïse eût aimé savoir quelle force mystérieuse venait au secours des Hébreux dans leur détresse; *Je suis qui je suis!* lui fut-il

1. L'attente exacerbée du Règne de Dieu au temps du Christ en Israël est un fait bien connu, dont la récente découverte des manuscrits de la mer Morte est venue apporter un nouveau témoignage.

répondu (Ex., 3, 14)[2]. Le nom de ce Dieu étrange n'exprimait en effet rien d'autre que cette volonté de diriger l'histoire d'une manière souveraine : « C'est moi, me voilà! » ou peut-être, « Je suis celui qui donne l'être! » Dans la solitude éclatante du désert, sous le fracas d'un ouragan qui semblait remettre en cause toutes les structures de la création, les Hébreux ont senti peser sur eux la main de celui devant qui tout tremblait et qui ne reculerait devant personne.

Galvanisés par le sentiment de la force de leur Dieu, les bandes d'Israël s'élancent à la conquête de Canaan. Deux siècles plus tard leur confédération s'était soumis l'ensemble du territoire. N'était-ce point là le terme de la promesse faite au Sinaï? Pour achever l'œuvre entreprise, il ne restait qu'à établir une monarchie comme pour les autres peuples. Yahweh régnerait alors sur Israël, unissant les tribus autour de son Oint, réduisant à la vassalité tous les autres peuples du pays. L'alliance de Yahweh avec David et sa dynastie fut la première étape de l'espérance du règne de Dieu : l'établissement d'une royauté stable semblait clore le dessein de Yahweh, achever l'œuvre de la conquête.

En fait les Israélites s'étaient engagés sur une route dont le terme devait s'éloigner toujours à mesure qu'ils avanceraient, tels des voyageurs qui chercheraient vainement à atteindre la ligne de l'horizon. Ce règne de Dieu que l'on croyait arrivé ne dura point un siècle; après la mort de Salomon, le royaume de David se déchira irrémédiablement en deux. D'ailleurs, si vraiment Yahweh avait voulu donner à son peuple la stabilité politique dont il rêvait, l'endroit était plutôt mal choisi. Traditionnellement, la Palestine servait de lieu de passage entre les deux puissances qui se partageaient l'empire du monde civilisé : l'Égypte et la Babylonie. En entrant en Canaan, il est vrai, les Hébreux avaient pu se faire illusion, car les deux « grands » se trouvaient alors en pleine décomposition; que l'un ou l'autre pourtant se réveille, Israël alors sera vite ramené à la dure

2. Il semble que ce soit là le sens du texte élohiste Ex., 3, 13-14. En soulignant la transcendance de l'action divine, ce passage ne fait que développer l'idée contenue dans l'étymologie même du mot Yahweh.

réalité. De fait, au milieu du VIII[e] siècle, les farouches guerriers assyriens surgirent à l'horizon; ce fut vite fait; derrière la Syrie, le royaume de Samarie s'écroula en 722, laissant son frère jumeau de Jérusalem se débattre dans un régime de semi-vassalité jusqu'à sa chute définitive en 586. Était-il ruine plus totale, échec plus radical de l'espérance du Règne de Yahweh? Mais plus les épreuves s'abattent sur lui, plus le ressort psychologique d'Israël se tend, plus son âme se gonfle d'espoir. Chaque désillusion ne fut jamais pour lui qu'une page à tourner : le royaume de David avait vécu, que le royaume de Dieu n'avait pas encore commencé. Au milieu des pires catastrophes, le peuple de Dieu n'eut jamais l'impression que Yahweh avait dit son dernier mot : *Je suis qui je suis*. Au sein de la détresse, les rêves se perdaient alors dans de lumineuses et vastes perspectives. Alors que semble s'acharner un destin contraire, sous le choc de la captivité, des désillusions du retour de la persécution d'Antiochus Épiphane, le vieil idéal de la monarchie davidique se transforme progressivement en une vision apocalyptique de domination universelle dans un univers transformé.

A pareils rêves ambitieux sans doute, l'âme moderne préfère l'humble cri des « pauvres » d'Israël. Ce sont là pourtant deux aspects de la vie intérieure d'Israël entre lesquels il n'y a point à choisir : tous deux contenus dans le psautier, ils demeurent solidaires l'un de l'autre. La force dramatique des lamentations bibliques tient en effet à cette puissance de rêve qui gonfle l'âme d'Israël; Beethoven eût-il tant souffert s'il n'avait nourri de grandes ambitions, s'il n'avait eu conscience d'une géniale vocation? Ainsi l'angoisse des psalmistes naît-elle du contraste entre les brillantes couleurs de l'attente et les sombres réalités du présent. Le chant des « pauvres » demeure lui aussi hanté de rêves et d'espérance, il ne saurait se réduire à une complainte fataliste et résignée.

Peut-être avons-nous tendance à sous-estimer la valeur religieuse de cette espérance du règne de Dieu, ne la trouvant pas assez pure à notre goût. Un spiritualisme excessif et quelque peu affecté nous a fait perdre conscience de la profondeur du salut chrétien. Dieu ne méprise point nos rêves, si matériels soient-ils, car il sait réaliser, en les dépassant infiniment, toutes les aspi-

ations du cœur humain. Ne nous contentons donc point de lui ésenter, par pudeur, la seule fine pointe de notre âme : « Je 'ai qu'une âme qu'il faut sauver! » Alors que l'humanité se voit mportée par la violence de rêves prométhéens, c'est un renie- ient que de tromper notre message salvifique.

I

Règne de Dieu et Royaume de David

Portes, élevez vos frontons,
élevez-vous, antiques jambages,
et qu'il entre ce Roi de gloire!
« Qui est ce Roi de gloire? »
Yahvé, le puissant, le vaillant,
Yahvé, le vaillant des combats! (Ps. 24, 7-8)[3].

Cependant qu'au son de la trompette, au fracas des acclama- ions, l'arche s'acheminait vers Jérusalem, David, revêtu du pagne traditionnel des anciens prêtres, chantait, dansait de toutes es forces, peu soucieux du regard méprisant de Michol son pouse, la fille de Saül. Les protestations de Michol étaient en ffet fort déplacées, car le roi sentait toute l'importance de pareille ournée pour l'avenir de sa monarchie. En triomphe, l'arche de Yahweh montait vers cette Jérusalem nouvellement conquise dont e vainqueur rêvait de faire sa capitale.

Vous tous, peuples (tribus), battez des mains,
acclamez Yahweh à cris de joie.
Car Yahweh « Elyon » est redoutable,
grand Roi sur toute la terre (Pays).
Il nous assujettit les peuples (tribus),
Il met les nations sous nos pieds,
Il nous choisit notre héritage,
la fierté de Jacob son bien-aimé.

3. Le Psaume 24 B (vv. 7-10) est un vieux psaume qui paraît s'appliquer arfaitement à la montée de l'arche vers Sion telle qu'elle nous est racontée n 2 Sam., 6.

Yahweh monte parmi les vivats,
Yahweh au son du cor.
Chantez pour notre Dieu, chantez,
chantez pour notre Roi, chantez...
Les princes des peuples (tribus) se sont unis
pour former le peuple du Dieu d'Abraham (Ps. 47)[4].

Par sa position centrale, la forteresse cananéenne permettrait en effet de consolider l'unité jusqu'alors assez précaire des douze tribus, et de mettre en tutelle les peuples voisins : Moab, Ammon, Edom. C'était là tout le programme de la nouvelle monarchie : l'unité définitive du peuple d'Israël, la domination du territoire sous la royauté de Yahweh et de son Oint :

Oracle de Yahweh pour mon seigneur (David) : Sieds-toi à ma
[droite
que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds.
Le sceptre de ta puissance, Yahweh l'étendra de Sion;
tu domineras au milieu de tes ennemis : à toi l'empire!
(Ps. 110, 1-2)[5].

Ainsi à l'origine[6] le règne de Dieu paraît s'identifier avec les réalisations des ambitions de David : la constitution du royaume stable où s'achèverait l'œuvre divine du Sinaï, la conquête de

4. Contrairement à l'opinion de certains exégètes modernes, nous jugeons ce psaume très ancien. Les expressions comme les idées en sont archaïques. Seul le verset 8, qui d'ailleurs paraît être une glose, dénote une phraséologie récente. La traduction que nous proposons ici du v. 10 fournirait la clef de l'interprétation du psaume : l'unité religieuse des fils d'Abraham comme sujets ou vassaux du roi davidique.

5. Nous nous inspirons pour l'interprétation du Psaume 110 de l'étude de E. Podechard dans : *Études de Critique et d'Histoire religieuses,* Lyon, 1948.

6. L'idée de Royauté de Yahweh est sans doute antérieure à David (1 Sam., 8, 7). Mais rien ne prouve qu'elle le soit de beaucoup. On ne saurait la réduire, comme certains le font, à l'image primitive de Yahweh, pasteur de son peuple. La royauté divine, tant en Israël que dans le Moyen-Orient, exprime la possession du sol, et implique par conséquent un état de sédentarisation avancée, comme c'était le cas pour les tribus du Nord, spécialement à Sichem.

Canaan. On peut toutefois pressentir, dès le départ, que le règne de Yahweh, c'est quelque chose de plus. Appuyée sur l'indéfini des promesses divines, l'espérance d'Israël ne saurait se laisser circonscrire dans les limites étroites de quelque réalisation concrète. Sans doute lorsque l'on parle de « terre » (Ps., 47), c'est du pays qu'il s'agit, de même que les *peuples* désignent ici les tribus d'Israël[7], et les *nations* indiquent les voisins réduits à la vassalité. Tous ces termes pourtant paraissent vagues à dessein, comme s'il se cachait là quelque ambition secrète. Israël rêvait-il déjà d'une domination universelle? Est-ce sans arrière-pensée qu'il définit les limites de son royaume en utilisant les formules impériales de Babylonie :

> Il dominera (le roi) d'une mer à l'autre
> du fleuve aux extrémités de la terre (Ps. 72, 8).

Concrètement, sans doute, cela peut s'interpréter : « Depuis la mer Rouge jusqu'à la mer des Philistins, et depuis le désert jusqu'au fleuve (Jourdain) » (Ex., 23, 31). Mais à Babylone, la même expression signifiait : « De l'océan Indien à la Méditerranée, de l'Euphrate au Nil », elle incluait donc l'idée d'une domination sur l'ensemble du monde civilisé alors connu.

Dès le principe, dans son espérance du règne de Dieu, Israël se montre donc plus ambitieux qu'il ne semblerait au premier regard. Bénéficiaire des promesses d'un Dieu fidèle, plus puissant que le monde, ce peuple ne saurait limiter ses rêves au prosaïque spectacle d'un quelconque présent. Au delà des horizons qu'atteignent ses regards, il soupçonne de plus brillantes destinées que les à-coup douloureux de sa dramatique histoire aideront bientôt à préciser.

7. Les mots *amin* et *goïm* ne possédaient point à l'origine ce sens universel qu'ils ont acquis depuis, surtout au temps de l'exil : *Peuples, nations.* En Amos, 9, 12, le mot *goïm* semble bien indiquer les peuples vassaux du roi davidique, exactement comme dans notre Psaume 47 le mot *am*, avec un sens plus religieux et aussi plus vague (des gens), désigne parfois, dans les textes anciens les simples tribus d'Israël, moins la nuance technique contenue dans le mot *sebet*.

II

Règne de Dieu et création

Qui donc, en la nue, se compare à Yahweh,
s'égale à Yahweh parmi les fils des dieux ?...
C'est toi qui maîtrises l'orgueil de la mer,
quand ses flots se soulèvent, c'est toi qui les apaises;
c'est toi qui as broyé Rahab comme un tué,
dispersé tes ennemis par ton bras de puissance.
A toi le ciel, à toi aussi la terre,
le monde et son contenu, c'est toi qui les fondas...
Heureux le peuple qui connaît l'acclamation...
car Yahweh est notre bouclier,
et le Saint d'Israël notre Roi (Ps. 89, 6-19).

Chaque année, lors des fêtes de l'Akitou ou Nouvel An, le dieu Mardouk, à Babylone, était proclamé roi au-dessus de tous les dieux. Cette intronisation suivait le récit de la lutte victorieuse de ce dieu contre Tiamât et les autres monstres marins symboles de la fureur et des tempêtes de l'abîme primitif. Sur les océans domptés, le vainqueur avait fondé la terre, puis créé l'homme, pour que les dieux puissent jouir d'un culte dans des cités et des temples à eux dédiés. Ainsi, tandis que la vie semblait renaître, les liturgies mésopotamiennes célébraient le vainqueur du chaos primordial, le dieu qui avait fondé le pays, la cité, le temple, puis rétablissait une nouvelle fois sur son trône le roi terrestre, vicaire ou fils de la divinité.

Le souvenir de ces fêtes babyloniennes aurait pour nous assez peu d'intérêt si l'on ne soupçonnait que des liturgies analogues n'aient existé un peu partout dans le Moyen-Orient. Malheureusement, la Bible nous renseigne assez mal sur les pratiques cultuelles du premier temple de Jérusalem[8]. Les mythes cosmo-

8. En dépit d'indices accumulés, l'école d'Upsala n'a pu faire sortir cette fête de Yahweh du domaine de l'hypothèse. En laissant une certaine marge d'incertitude, il faut bien convenir qu'il y a des hypothèses nécessaires. Hypothèse pour hypothèse, il semble préférable de penser à la mentalité biblique

çoniques y étaient en tous cas connus, puisque le Roi Yahweh, intronisé dans l'assemblée des dieux (cf. Ps. 29), s'était affirmé Maître de l'univers lors de sa victoire sur les monstres marins, Rahab, Tannin et Léviathan. Remarquons d'ailleurs qu'il s'agit là d'un écho assez adouci de vieilles croyances populaires, sortes de clichés sans portée théologique. Le monothéisme biblique, en effet, a donné à cette assemblée des dieux primitive la signification d'une cour d'esprits célestes près de qui le Créateur prend conseil (Gen., 1, 26), chœur de chantres qui célèbre par ses cris d'allégresse l'apparition de la terre ferme (Job, 38, 7). Le combat des origines se réduit à l'idée d'une victoire de Yahweh sur l'océan déchaîné, de la fondation par lui du sol ferme au-dessus de l'abîme primitif.

Mais la Bible a gardé de ces fêtes et processions en l'honneur du Dieu-roi une idée fondamentale qui demeurera dans le développement postérieur de la Révélation, à savoir que le règne de Dieu possède pour point de départ la création même du monde. Bien sûr, au début, l'on ne pensait guère à la totalité des êtres, la terre signifiait le pays avec ses assises souterraines et son ciel ; ce n'est que progressivement que s'élargiront les horizons. L'essentiel c'est que la royauté de Yahweh ne consiste point seulement dans la réalisation du programme politique de la monarchie davidique, mais qu'elle implique par surcroît la domination absolue de Dieu sur une terre créée de ses mains. Aussi, lors des processions du Dieu-roi (cf. Ps. 68-25) n'oubliait-on point de rappeler l'œuvre cosmique initiale :

> C'est un Dieu grand, Yahweh,
> un Roi grand sur tous les dieux;
> en sa main sont les profondeurs de la terre,
> les hauts des montagnes sont à lui;
> à lui la mer, c'est Lui qui l'a faite,
> la terre ferme, ses mains l'ont façonnée (Ps. 95, 3-5).

Jusque dans les catastrophes généralisées des derniers temps

primitive dans le cadre des idées du Moyen-Orient, plutôt que de chercher à y retrouver, sans plus de preuves d'ailleurs, nos concepts philosophiques ou théologiques.

jusqu'aux perspectives apocalyptiques de cieux nouveaux et de terre nouvelle, l'espérance du règne de Dieu visera toujours à embrasser l'ensemble des réalités matérielles connues ; c'est que, dès le principe, la royauté de Yahweh qui doit couronner l'œuvre de la conquête se présente comme l'achèvement d'un plan plus vaste, celui même de la Création :

> Pourtant Dieu est mon Roi depuis toujours,
> l'auteur des délivrances au milieu du pays.
> Toi, tu fendis la mer par ta puissance,
> tu brisas les têtes des monstres sur les eaux
> (Ps. 74, 12-13).

En dépit d'une vision scientifique du monde bien différente, la vieille idée biblique n'a rien perdu de sa valeur et de sa portée : le règne de Dieu engage tout l'univers. Tandis que les synthèses hégéliennes et marxistes cherchent à intégrer le mouvement de l'histoire dans celui de la vie et du cosmos en général, nous chrétiens nous ne saurions nous satisfaire d'une espérance du règne de Dieu qui ne ferait qu'effleurer par le sommet une humanité tirée violemment hors de l'espace et du temps. L'homme d'aujourd'hui se sait lié par tout son être, tant spirituel que corporel à l'élan de la vie comme au départ des nébuleuses. Le règne de Dieu achèvera donc dans la lumière de la résurrection l'œuvre totale du Créateur.

III

Du rêve a la foi héroïque

> Yahweh est Roi, il est vêtu de majesté,
> Yahweh a revêtu sa puissance,
> Il l'a nouée à ses reins...
> Les fleuves élevèrent, ô Yahweh,
> les fleuves élevèrent leur voix;
> plus que la voix des grandes eaux;
> plus superbe que le ressac de la mer,
> Yahweh est superbe dans les hauteurs... (Ps. 93).

L'idéal monarchique sur lequel reposait l'espérance première du règne de Dieu ne devait guère résister à l'épreuve de l'histoire. Sitôt la mort de Salomon, les dix tribus du Nord, qui supportaient mal l'autorité d'un prince de Juda, reprirent leur autonomie politique et religieuse. C'en était fait du vieux rêve de David, l'unité d'Israël! Jamais plus les successeurs de David ne purent faire valoir leurs droits sur l'ensemble du territoire que Yahweh avait donné en héritage à son peuple[9]. Tel fut le premier échec du rêve politico-religieux d'Israël. Sans doute, quelque temps encore, les rois de Juda continuèrent-ils à maintenir leurs prétentions sur les terres du Nord, traitant leurs rivaux en Samarie de rebelles; finalement, ils durent se résigner à l'état de fait. La base même de la monarchie davidique avait croulé, l'espérance du règne de Dieu pourtant demeurait indemne. De nouvelles et tragiques circonstances historiques acquirent à l'attente de ce règne un regain d'actualité; l'épreuve ouvrit même au vieux rêve d'Israël des perspectives inattendues.

Vers le milieu du VIII[e] siècle, les armées assyriennes, montant comme un raz de marée, parvenaient aux portes de Damas, puis de Samarie pour mettre enfin le siège devant Jérusalem. Alors, les chants de triomphe qui accompagnaient la montée de l'arche vers le sanctuaire, se muèrent en cris de détresse. *Que Yahweh t'exauce au jour de la détresse,* clamait au prince le prêtre de Jérusalem,

> que le nom du Dieu de Jacob te protège!
> que du sanctuaire, Il t'envoie du secours,
> que de Sion Il te soutienne! (Ps. 20, 2-3.)

L'arche, le temple, la ville sainte devenaient en effet, maintenant les symboles de la résistance de tout un peuple, menacé dans son existence même. Dans ce danger mortel, les yeux se tournaient vers le roi de gloire, le Yahweh des combats antiques,

9. L'idée de la réunion des deux royaumes a hanté les esprits jusqu'à la chute même de Jérusalem. Ézéchias et surtout Josias ont essayé de réaliser l'unité sinon politique, du moins religieuse, autour du temple de Jérusalem (2 Chron., 30, 11; 2 Rois, 23, 15, 19).

le Yahweh des armées dont le prophète Isaïe contempla la sainteté. En ces jours tragiques, le dieu de la conquête demeurait le seul appui, la seule forteresse. Ses hérauts refusent toute alliance défensive avec l'étranger : Yahweh seul, telle est leur politique. *Yahweh règne*, l'antique acclamation des jours glorieux qui berçait le rêve d'Israël, devenait aux jours de détresse l'expression héroïque d'une foi toute nue.

Ainsi, lorsque les armées de Sennachérib s'en vinrent, l'insulte à la bouche, investir Jérusalem, *Ezéchias prit la lettre de la main des messagers* (assyriens) *et la lut. Puis il monta au temple de Yahweh et la déplia devant Yahweh* (Is., 37, 14). C'était Yahweh qu'on insultait, qu'il en juge lui-même. Ce geste magnifique du roi Ezéchias trouva sa récompense dans le grand oracle d'Isaïe :

Elle te méprise, elle te raille,
la vierge, fille de Sion;
elle hoche la tête après toi,
la fille de Jérusalem.
Qui as-tu insulté, blasphémé ?
contre qui as-tu élevé la voix
et levé ton regard altier ?
contre le Saint d'Israël! (Is., 37, 23).

Et bientôt les cris d'allégresse succédèrent aux lamentations; déconfites à Péluse, les armées assyriennes relâchaient leur étreinte, se repliant en toute hâte :

Le mont Sion, confins-du-Septentrion,
cité du grand Roi!
Yahweh, du milieu de ses châteaux,
s'est révélé comme une citadelle.
Voici : des rois s'étaient ligués,
avançant à la fois;
ils virent, et du coup éperdus,
stupéfiés, ils décampèrent (Ps. 48, 2-6).

Le roi Yahweh, ce n'est plus le Maître antique des peuples de Palestine; c'est le Monarque qui, du mont Sion, promu montagne (divine), en impose à toutes les nations coalisées. L'univers peut bien crouler, nous dit-on, le monde peut retourner dans le

chaos primitif du déluge; Jérusalem, elle, ne bronchera point, c'est la cité du grand-roi : *Yahweh est en elle, elle ne peut chanceler!* (Ps. 46, 6) :

> Aussi ne craignons-nous point, si la terre s'effondre,
> si les montagnes chancellent au cœur des mers,
> quand mugissent et bouillonnent leurs eaux,
> et que tremblent les monts à leur soulèvement
>
> (Ps. 46, 2-4).

Alors que tout le croissant fertile recevait l'assaut de l'invasion assyrienne, alors que tous les dieux de Syrie se trouvaient emportés vaincus à Ninive, le roi Yahweh, siégeant sur les chérubins de l'arche dans sa cité inviolable, écoutait impassible la montée grondante des flots : c'est lui le Maître de l'histoire :

> Yahweh est Roi, les peuples tremblent,
> Il trône sur les chérubins, la terre vacille.
> Dans Sion, Yahweh est grand,
> exalté au-dessus de tous les peuples (Ps. 99, 1-2).

IV

L'espérance messianique

Les rêves glorieux conçus au temps de la monarchie davidique primitive semblaient devoir s'évanouir dans la confusion sanglante et l'horreur des invasions assyriennes. Menacé de mort, le petit royaume de Juda avait peine à maintenir son équilibre, soutenu par une foi inébranlable dans la royauté de son Dieu à Jérusalem. Israël, pourtant, devait-il se résigner désormais à cette existence besogneuse, à un avenir sans gloire, à ce régime de semi-vassalité au milieu des grands empires? Serait-ce là le terme de cette brillante épopée conduite sous le signe de l'Alliance du Sinaï? Non certes! Plus misérables s'avéraient les conditions présentes, plus le rêve d'Israël allait se perdre dans un monde tout neuf aux brillantes couleurs. Contracté par l'épreuve, le dynamisme interne de cette nation étrange se détendait bruta-

lement dans la contemplation euphorique d'une paix aux horizons infinis.

Si les armées assyriennes en effet campaient en face de Jérusalem, ce n'était point que le dieu de Ninive fût plus fort que celui de Juda; non c'est que Yahweh lui-même frappait son peuple, pour le laver de l'injustice qui le souillait. Plutôt que d'écraser les ennemis sous ses pieds, plutôt que de s'assurer la domination du territoire, comme le rêvaient les anciens rois, la tâche essentielle de la royauté ne serait-elle point de faire régner partout l'ordre et la justice? Ainsi pensait le poète qui composa l'épithalame en l'honneur d'Achab et de Jézabel[10] : *Ton sceptre,* disait-il au roi, *est un sceptre de justice et d'équité* (Ps. 45). Et le peuple se mit à attendre le souverain idéal qui ouvrirait l'ère d'une universelle justice :

O Dieu, donne au roi ton équité,
et ta justice au fils de roi;
qu'il juge ton peuple avec justice
et tes pauvres dans l'équité.
Les montagnes apporteront, et les collines,
la paix au peuple;
avec justice, il jugera le pauvre peuple,
il sauvera le fils de l'indigent,
il écrasera l'oppresseur... (Ps. 72).

Tels étaient les vœux que, chaque année peut-être, à l'inauguration d'un nouveau règne en tous cas, l'on se plaisait à formuler, en songeant à ce jour de Yahweh où se manifesterait la royauté divine. Justice et équité constituent désormais le fondement du trône royal (Is., 9, 6), comme elles sont la base de celui de Yahweh (Ps. 89, 15; 97, 2) :

Yahweh est Roi, les peuple tremblent...
Tu es Roi, aimant le droit,
tu établis l'équité, le droit et la justice,
en Jacob, c'est toi qui les assuras.

10. Nous maintenons l'origine préexilique de ce Psaume 45 en dépit des hésitations de certains exégètes. Les aramaïsmes que l'on objecte, ne pourraient-ils point s'expliquer du fait que dans le royaume du Nord, où naquit ce Psaume, les influences linguistiques ont suivi les relations politiques et commerciales entre la Syrie et la Samarie?

Exaltez Yahweh notre Dieu,
prosternez-vous devant son marchepied,
Car Saint est Yahweh notre Dieu (Ps. 99).

Yahweh pourtant, semblait vouloir retarder cette heure tant attendue. Les horizons demeurent sombres à cause du châtiment mérité par le péché d'Israël, mais après ce temps de désolation apparaîtra l'Emmanuel, le roi idéal, issu de la race de David ; derrière les calamités de l'heure présente, perce la lumière nouvelle. Le monde, sans doute, est plein de sang, mais déjà le Dieu saint de Sion, se prépare un peuple et un roi dignes de sa sainteté. Alors la nature entière se dilatera dans une joie infinie, tout respirera la paix. Les bêtes elles-mêmes ne se déchireront plus entre elles, il n'y aura plus de sang sur la surface de la terre, car, comme aux jours de la création (Gen., 1, 29-30), les animaux se contenteront de manger l'herbe des champs. Paix et harmonie universelles, tel est le rêve dont se berce l'imagination d'Israël aux heures sombres de son histoire : il songe au temps prochain où tout obéira au sourire d'un petit enfant.

Il (le nouveau roi) ne juge pas sur l'apparence,
ne se prononce pas d'après audience,
mais il fait droit aux miséreux en toute justice,
et rend sentence équitable en faveur des pauvres paysans.
Sa parole est le bâton qui frappe le violent;
le souffle de ses lèvres occit le méchant.
Justice est le pagne de ses reins,
et la loyauté la ceinture de ses hanches.
Le loup habite avec l'agneau,
la panthère près du chevreau se couche,
sous la conduite d'un petit garçon.
La vache et l'ourse lient amitié :
ensemble gîtent leurs petits,
le lion mange de la paille comme le bœuf,
le nourrisson s'amuse sur le trou du cobra,
sur le repaire de la vipère
le marmot met la main.
On ne fait plus de mal, ni de ravages,
sur toute ma montagne sainte,
car le pays est plein de la connaissance de Yahweh
comme les eaux comblent la mer (Is., 11, 3-9).

V

Aux heures les plus sombres du destin d'Israël

Le roi idéalement juste qu'avaient annoncé les prophètes ne vint pas à l'heure attendue pour empêcher l'infidèle Israël de sombrer sous le poids de la vengeance divine. Finalement Sion tomba, le temple fut démoli et l'élite de la nation traînée en exil. Israël avait vécu comme nation, mais son espérance ne mourut point. Réduit à néant, Juda continue à rêver à l'avènement prochain du règne de Yahweh :

> En ce jour-là, oracle de Yahweh,
> je recueillerai celles qui boitent,
> je rassemblerai celles qui étaient dispersées,
> et je ferai de celles qui boitent un reste,
> et de celles qui sont éloignées une nation puissante,
> et Yahweh régnera sur eux
> sur la montagne de Sion, dès lors et à jamais.
> Et toi, tour du troupeau,
> colline de la fille Sion
> elle viendra jusqu'à toi, elle te reviendra,
> l'ancienne domination,
> la royauté qui appartient à la fille de Jérusalem
>
> (Mich., 4, 6-8).

Déjà l'on parle des victoires extraordinaires d'un nouveau conquérant : Cyrus commence à faire trembler les empires. Au fond de l'exil, les imaginations s'échauffent ; cette fois l'heure a sonné, la gloire de Yahweh va se manifester ; en triomphe les déportés prendront le chemin du retour ; la nature elle-même en sera ébranlée, les déserts se couvriront de verdure à leur passage. Le règne de Yahweh sera un nouvel et sensationnel Exode :

> Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager,
> qui publie la bonne nouvelle de la paix;
> de celui qui annonce le bonheur, qui publie le salut;
> de celui qui dit à Sion : Ton Dieu Règne (Is., 52, 7).

Telles les antiques processions, l'on voit déjà les caravanes prendre leur départ :

> Vous ne partirez point avec précipitation,
> vous ne vous en irez pas en fuyant;
> car Yahweh marche devant vous
> et le Dieu d'Israël est votre arrière-garde! (Is., 52, 12).

Pourtant rien de tout cela ne s'accomplit; de petits groupes d'idéalistes revinrent avec bien des difficultés pour mener sur la terre de leurs aïeux une existence assez précaire, car leurs frères restés sur place avaient depuis longtemps occupé tous les postes : ils étaient de trop. Ce retour fut un grave échec. Au reste, Jérusalem ne constituait plus qu'un tout petit district de l'immense empire perse, sous l'humiliante dépendance du gouverneur de Samarie. Mais le peuple de Dieu ne lâche point pied, il continue à rêver d'une prochaine revanche du destin :

> Dites parmi les nations : « Yahweh est Roi »...
> Il jugera les peuples avec droiture.
> Que les cieux se réjouissent et que la terre exulte!
> que gronde la mer avec son contenu,
> que les champs jubilent avec tout ce qu'ils portent,
> que les arbres des forêts crient de joie
> en présence de Yahweh, car Il vient,
> car Il vient pour juger la terre;
> Il jugera le monde en justice
> et les peuples en vérité (Ps. 96).

Plus que jamais l'on attend la venue prochaine du règne de Yahweh. Sans doute, n'est-il plus question pour le moment de l'avènement d'un roi terrestre, du moins après l'échec des espérances fondées sur le personnage de Zorobabel; d'ailleurs, les fils de David ont été trop compromis par le péché de l'ancien Israël pour que l'on pense à eux maintenant. De même, l'antique procession de l'arche vers le temple n'est plus qu'un lointain souvenir. Ce n'est plus Yahweh qui monte vers son sanctuaire, c'est le Dieu du ciel qui, au son du cor et des acclama-

tions, au milieu de l'allégresse de la nature tout entière, descend pour juger l'univers :

> Yahweh est Roi, que la terre exulte,
> que se réjouisse le grand nombre des îles (Ps. 97, 1).
> ... Acclamez avec la trompette, au son du cor,
> le roi Yahweh.
> Que grondent la mer et ce qui l'emplit,
> le monde et ceux qui l'habitent;
> que les fleuves battent des mains,
> et qu'aussi les montagnes crient de joie,
> en présence de Yahweh car Il vient
> pour juger la terre,
> pour juger le monde en justice
> et les peuples en équité (Ps. 98).

Les horizons se sont considérablement élargis depuis le temps de l'antique royauté de Yahweh. Autrefois le roi Yahweh était le Maître de la terre de Palestine, maintenant il exerce son empire sur tout l'univers connu. A l'époque d'Isaïe la cité du Grand-Roi attendait sans trembler l'assaut des ennemis coalisés. Maintenant, après une gigantesque et décisive bataille à Jérusalem, les nations désarmées viendront faire leur soumission, offrir leurs hommages au roi Yahweh dans son temple : *Tous ceux qui resteront, de toutes les nations qui seront venues contre Jérusalem, monteront chaque année pour se prosterner devant le roi Yahweh des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles* (Zach., 14, 16).

> Qu'à jamais se souviennent
> et reviennent à Yahweh tous les confins de la terre,
> et que se prosternent devant lui les tribus des gentils!
> Car à Yahweh est la royauté; il domine sur les gentils
> (Ps. 22, 28-29).

A-t-on jamais vu un aussi petit peuple nourrir de pareilles ambitions? Encore s'il s'était laissé emporté par un tel rêve de domination universelle, lors de sa relative grandeur. Mais non! c'est précisément lorsqu'il n'est plus rien sur la carte politique du monde, qu'Israël imagine de se tailler un triomphe sans pré-

cèdent dans l'histoire des hommes. Là gît peut-être le plus grand miracle de la Bible : les espoirs toujours déçus du peuple de Dieu reçoivent de l'échec même le choc qui les fait rebondir plus avant.

Au plus profond de la courbe du destin, le ressort psychologique d'Israël se tend avec une violence inouïe. Folie apparemment et pourtant là se cache une des grandes leçons de la Bible : Dieu méprise l'orgueil des superbes, il ne tient pas en considération la vaine réussite des puissants d'un jour ; précisément parce qu'Israël n'est plus rien, parce qu'il ne possède plus d'espoir du côté des hommes, il peut tout attendre de son Dieu :

> Qu'Israël se réjouisse en son Créateur
> en leur Roi qu'exultent les fils de Sion...
> car Yahweh se complaît en son peuple,
> de salut, il pare les humbles...
> pour imposer vengeance parmi les peuples,
> exercer le châtiment parmi les nations (Ps. 149).

VI

Échec ou aboutissement du rêve d'Israël

Il fut un temps, entre autres, où Israël crut atteindre enfin l'objet de ses rêves. Antiochus Epiphane, l'un des derniers successeurs d'Alexandre qui possédât encore quelque prestige s'était mis dans l'idée d'helléniser la terre de Juda, prétendant anéantir, par ruse ou par force, les antiques traditions mosaïques. Il s'agissait bien cette fois d'une coalition des nations païennes contre le peuple de Dieu : n'était-ce point l'heure du règne de Dieu ? Les apocalypticiens annonçaient en effet la manifestation prochaine de la gloire divine en faveur du peuple élu persécuté : le Fils de l'Homme apparaissant sur les nuées. Plus pratiques toutefois, les Maccabées organisèrent la résistance, donnant le signal d'une épopée où Israël vécut les heures les plus héroïques de son histoire. Les résultats d'ailleurs de cette guerre ne furent point négligeables : pour la première fois depuis l'exil, Juda retrouvait l'indépendance politique ; un siècle durant, les descen-

dants des Maccabées commandèrent à un royaume de la grandeur de celui de David. Seulement, depuis ce dernier, les ambitions d'Israël n'avaient cessé de croître, et ce modeste État n'était plus à l'échelle des prétentions impérialistes du peuple de Dieu. D'autant que la nouvelle dynastie, dite asmonéenne, donna vite des signes d'épuisement et de décadence, préparant l'heure des Romains. Non ce n'était point cela le règne de Dieu!

Déçue, une fois encore, l'espérance d'Israël rebondit de plus belle. Le roi attendu ne saurait être un descendant des Maccabées, car les prophètes avaient annoncé un Roi-Messie, fils de David. Avec des perspectives beaucoup plus vastes, l'on relit alors les vieux psaumes d'autrefois et les prophéties se rapportant au Roi-Messie. Les scribes, il est vrai, avaient quelque peine à concilier l'image de ce Roi fils de David, avec le personnage divin, le Fils de l'homme de la vision de Daniel. Jésus, sur ce point, se plut à embarrasser ses contradicteurs : *Si le Christ est fils de David, comment ce dernier peut-il l'appeler son Seigneur?* Les rêves d'Israël, au stade ultime de leur développement, proliféraient sans grande cohérence. C'est là peut-être une des constantes de notre vie spirituelle : Dieu seul est capable de réaliser les vœux les plus contradictoires du cœur humain, en apportant, à son heure, une solution connue de lui seul.

Le Royaume de Dieu est proche, s'écria un jour Jean-Baptiste, et de partout, les foules accoururent pour recevoir le baptême de pénitence. Un homme, modeste d'origine, de l'illustre lignée des rois pourtant, commença peu après à faire parler de lui. Sous ses mains, les malades guérissaient, les yeux des aveugles, les oreilles des sourds s'ouvraient, les morts ressuscitaient. L'heure du salut avait sonné pour toutes les misères d'Israël : les pauvres entendaient enfin la bonne nouvelle. Mais cet homme doué de pouvoirs extraordinaires ne paraissait pas pressé de rétablir le règne de Dieu ; il fuyait même lorsque l'on parlait de le faire roi ; il n'eût eu pourtant qu'un mot à dire et les foules enthousiastes se seraient précipitées ; de victoires en victoires, ce fils de David eût imposé au monde la paix et la justice qu'avaient annoncées les prophètes. Sans doute cet homme étrange exigeait-il de ses disciples qu'ils quittassent tout pour le suivre,

mais en fait l'on ne voyait rien arriver. C'est qu'il est plus facile de recruter des légions, de les mener à la tuerie au son du tambour que de changer le cœur des fils d'Adam. Or, c'était à renouveler l'homme tout entier que prétendait l'action de Dieu, et non point seulement à réformer des structures politiques et sociales. Aussi le Christ Jésus préféra-t-il se consacrer à la formation de quelques disciples plutôt que de se laisser emporter par l'enthousiasme superficiel des foules : *le Royaume est semblable à une petite graine, la plus petite de toutes; une fois cachée en terre, elle donne naissance à un grand arbre où viennent s'abriter tous les oiseaux du ciel.*

Si le grain ne meurt... Et marchant sur Rome, à la tête d'une armée de fanatiques, Jésus n'eût point transformé le monde aussi radicalement que par sa mort sur une croix. Au Calvaire, le Fils de Dieu portait la souffrance et les misères d'une humanité pécheresse, pour qu'au troisième jour, puisse s'ouvrir sur l'histoire l'aube de la résurrection. C'était là le terme de toute révélation mosaïque, depuis la conquête de Canaan jusqu'au baptême de Jean-Baptiste; le règne de Dieu était désormais arrivé; les cœurs tendus par une espérance sans cesse déçue et sans cesse rebondissante se dilateraient enfin dans l'alléluia d'une éternelle Pentecôte, dans l'*Amen* de l'Apocalypse.

Mais pour voir aboutir ses rêves, Israël devait accepter de passer par l'ultime et suprême désillusion de son histoire : la mort sur une croix de son Roi-Messie. Un petit nombre d'élus en eut le privilège : la masse ne sut point franchir l'obstacle final. Rien alors ne saurait plus combler le cœur de ces hommes qui ont trop espéré, car leurs rêves les ont élevés au-dessus de toutes les possibilités qu'offre l'histoire des hommes. Quand on est monté trop haut, il n'est d'autre solution que de monter encore. Puisse, dans sa douloureuse expérience, ce peuple dont le destin désormais n'offre plus de sens, retrouver après son premier refus, le seul digne objet de ses rêves!

Evode Beaucamp, O. F. M.

LA VIE CHRÉTIENNE AU CAMP DE CONCENTRATION

Aperçus sur la vie des prisonnières au camp de Stutthof

Ce n'est pas Toi qui portas la croix, lorsqu'il gravissait le Golgotha : ce fut le Cyrénéen...
Ce n'est pas Toi qui essuyas son visage : ce fut Véronique...
Toi, tu étais là simplement, et à travers le voile épais de tes larmes tu regardais s'éteindre la lumière de tes yeux...
Simplement là, debout, tu souffrais, tu mourais, tu sauvais le monde avec lui.

(Sœur Nulla : *La victorieuse Mère de Dieu*, 1944.)

Le premier décembre 1942, faisant partie d'un groupe d'environ trente femmes de dix-sept à cinquante-cinq ans, j'arrivai à Stutthof, près de Gdansk (Dantzig). Par le même convoi arrivèrent un certain nombre d'hommes, inculpés dans la même affaire ; parmi eux, nous avions des frères, des fils et des époux. Ils furent placés dans une baraque du camp des hommes. Le camp de Stutthof était prévu aussi bien pour les hommes que pour les femmes.

Durant les premières semaines, notre groupe reçut un traitement spécial. Nous n'avions pas le droit de quitter la chambre ni d'entrer en contact avec d'autres prisonnières. Enfermées nuit et jour dans une petite pièce, nous ne pouvions voir la vie du camp que par les fenêtres qui donnaient sur la « lagerstrasse » (rue du camp).

Deux fois par jour, à la première heure et vers midi, dans la triste obscurité du matin et à la pleine lumière du jour, sortaient des colonnes de prisonniers, escortés de S. S., se rendant au travail hors du camp.

Dans le froid glacial, de véritables fantômes humains passaient devant nos fenêtres en se traînant, vêtus de légers vêtements de prisonniers, la tête bizarrement rasée en signe de déshonneur, semblables aux galériens de jadis. Parmi eux se trouvaient nos êtres les plus chers. Et deux fois par jour, ils revenaient par le même chemin ; ils portaient ceux qui n'avaient plus la force de marcher, mais qui devaient pourtant être présents à l'appel, vivants ou morts.

Nous nous tenions derrière les carreaux comme les figurants d'un film atroce. Mais ce film qu'on passait ici s'appelait « Réalité » et nous y participions avec nos corps, nos âmes et nos cœurs tout entiers.

Comme nous n'avions quasi aucune surveillance, nous eûmes la possibilité de créer l'atmosphère propre de notre vie, même au sens spirituel. Nous étions toutes polonaises et catholiques, ce qui faisait que nous priions beaucoup, tant en commun qu'individuellement. Chaque jour, prières du matin et du soir : Notre Père, Je vous salue Marie, prière pour les défunts... Chaque jour, un chapelet et une prière adressée à Notre-Dame du Perpétuel Secours. Et beaucoup de cantiques.

Nous priions pour nous-mêmes et pour les nôtres. Et pour les prisonniers morts à Stutthof de froid, de faim ou de mauvais traitements. Pour ceux dont les corps morts, semblables à de grosses branches, étaient rapportés par leurs camarades des chantiers de travail. Pour ceux qui mouraient sans comprendre le sens de la vie ni de la mort. Et pour ceux qui mouraient révoltés contre Dieu, le blasphème et la malédiction aux lèvres. Et pour la Pologne entière, celle d'aujourd'hui et celle de demain.

Vint Noël. Comment fêter Noël à Stutthof, au camp de concentration ? Comment, en particulier, célébrer la veillée, cette toute spéciale fête de famille ? Comment la fêter alors que déjà l'une de nous portait un deuil cruel : son mari, père de ses quatre petits enfants, dont le plus jeune était né en prison, était mort ici deux jours après notre arrivée, frappé brutalement et écrasé à coups de pieds et de talons. « Je veux oublier que c'est Noël », disaient les mères qui avaient été arrachées cruellement à leurs enfants et ne savaient plus rien d'eux. Mais les jeunes de dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans disaient : « Fêtons Noël, fêtons Noël comme à la maison. » Et l'on finit par acquiescer à leur désir.

La veille, trois jeunes sœurs reçurent des paquets de chez elles — les premiers paquets reçus dans notre groupe (c'est à partir du 1er décembre 1942 que les paquets avaient été autorisés). Dans ces paquets, il y avait, entre autres choses, de fines tranches de pain dur suédois.

Les trois jeunes filles profitèrent du moment où toutes avaient quitté la pièce pour aller se laver, pour orner la table de petites branches de sapin et déposer à chaque place une petite part des bonnes choses contenues dans les paquets. On s'assit. La chef de chambre prit le pain dur en guise d'oblat, symbole de l'amour, sans lequel en Pologne il est inconcevable de fêter Noël, et comme faisait notre mère chez nous, elle alla en offrir à chacune de nous. Le pain dur de Suède fut ainsi rompu et partagé au milieu d'un silence absolu. Pas un mot ne fut prononcé, pas une larme versée. Et après le repas, nous chantâmes nos jolis cantiques de Noël. Oui, pour nous aussi Dieu était né.

Nous décidâmes de célébrer Noël en lisant, pour la première fois, le texte de la messe. Mais d'abord l'une de nous fit une sorte de méditation sur Noël.

« Il nous faut, dit-elle, aller à la crèche de Bethléem avec les bergers et les rois mages et y déposer nous aussi nos présents. Certes, nous sommes pauvres, dépouillées de tout, nous n'avons rien de ce qui fait la richesse et la gloire de ce monde, mais nous en sommes peut-être d'autant plus proches de ce Dieu, couché dans la crèche dans la misère et l'abjection. Et nous avons nos cœurs à lui offrir.

Nous devons d'abord penser à ceux que nous aimons, eux

ue Dieu nous a donnés pour nous rendre la vie plus facile, et
is à ceux que nous n'aimons pas, ceux pour qui nous ressentons
ersion et rancune. Nous devons penser à eux, comme nous
udrions que l'on pensât à nous, leur pardonner comme nous
udrions que l'on nous pardonnât. Ainsi nos cœurs purifiés,
bérés des sentiments qui ne peuvent plaire à Dieu, seront l'or
ue nous déposerons devant le Seigneur.

Si nous pensons ensuite avec reconnaissance à tous les dons,
toute la grâce que nous avons reçue de la main de Dieu,
e sera là notre encens. Enfin, en fait de myrrhe, nous offrirons
Dieu, outre notre propre souffrance, les peines et les souffran-
es de la nation entière. Nous verrons dans nos bourreaux des
nstruments dans la main de Dieu et nous laisserons à Dieu le
oin de la vengeance.

Pour finir, nous demanderons à l'Enfant Jésus sa bénédiction
our nous-mêmes, nos familles, notre pays. Et nous implorerons
a grâce de pouvoir, même ici à Stutthof, travailler pour notre
atrie, selon le mot du poète : « Autant vous améliorez et
largissez votre âme, autant vous améliorez vos lois et élargissez
os frontières » (Mickiewicz).

Puis, la jeune veuve récite le *Veni Sancte Spiritus*. Pour beau-
oup d'entre nous, cette séquence de la Pentecôte est une révéla-
ion ; chaque mot, chaque strophe prend une profonde signifi-
ation.

Enfin elle commence la lecture du texte de la messe, dans
n livre qu'à la dernière minute nous avons reçu d'un prêtre
risonnier. Ce n'est pas un vrai missel, mais un petit livre de
rières très ordinaire. Et pourtant, comme sont profondes les
imples prières! « Donne-moi, Seigneur, la Sagesse, que j'ap-
renne à te chercher avant toutes choses et à te trouver, à t'ai-
er par-dessus tout, à comprendre, à apprécier... » — « Sei-
neur, donne-nous la douceur, pour que nous vivions en bonne
ntente avec tous... » Quel effort de volonté n'y a-t-il pas, caché
errière ce petit mot « tous », qu'elle prononce avec une singu-
ère insistance! Dès le début, dès le long séjour de cinq mois
ans la prison, elle faisait l'impression d'être une nature d'élite.
Une telle paix émanait d'elle!

Nous nous sommes demandé plus d'une fois — surtout celles

qui savaient combien elle était exceptionnellement heureuse dans son mariage — comment il se pouvait faire que non seulement elle portât son deuil avec un tel calme, mais encore qu'elle fût si aimable avec celles d'entre nous qui, par leur grande légèreté, avaient contribué à son arrestation et à celle de son mari. Cela devait lui être d'autant plus difficile que ces personnes s'étaient trouvées dès le commencement dans la même chambre et faisaient l'impression de n'avoir rien compris, ni leur propre responsabilité, ni sa douleur à elle. Elle a dû se douter de notre question muette, car un jour elle dit en nous regardant : « Je ne fais rien, je laisse seulement Dieu agir en moi. »

En cet instant où elle lit le texte de la messe, nous savons que le mot « tous » concerne les dites personnes et peut-être — sûrement — aussi nous-mêmes.

Une foi profonde rayonne de chaque mot. Celle qui lit ne lit pas la messe, elle la vit en profondeur. Il règne dans la pièce un tel silence que la réalité terrestre semble avoir cessé d'exister. La seule réalité, c'est de participer au Saint Sacrifice.

Bien plus tard, une part de son sacrifice quotidien sera de passer plusieurs fois par jour devant le meurtrier de son mari posté à la porte et de lui faire au garde-à-vous, en qualité de chef d'atelier, un rapport sur le nombre de femmes qu'elle amenait. Alors, elle regardait ses belles bottes reluisantes et ne pouvait s'empêcher de penser : sont-ce ces bottes qui ont tué Georges ? Sont-ce ces bottes ?

Le nouvel an approchait. Depuis l'enfance nous étions habituées à terminer l'année par une prière d'action de grâces. Mais comment remercier pour cette année, dont une moitié nous avait apporté la prison, les interrogatoires de la Gestapo, et pour finir, le camp de concentration, cette année qui nous avait privées de tout ce qui, humainement, s'appelle bonheur ?

Le soir du 31 décembre, nous nous agenouillâmes au pied de nos pauvres chaises et de nos lits et, à la lumière incertaine des lampes de la rue du camp, nous récitâmes la prière du soir habituelle. Et il semblait que nous n'eussions rien de plus à dire à Dieu. Mais soudain s'éleva la voix de la chef de chambre :

« Nous te remercions, ô Dieu, d'avoir été avec nous toute

cette année, de nous avoir accompagnées partout, de nous avoir guidées comme le meilleur et le plus tendre des pères, de t'être continuellement manifesté à nous, de nous avoir parlé sans cesse.

« Tu t'es révélé à nous dans le rouge des matins et des soirs, dans le bleu du ciel, les rayons d'or du soleil, la lumière d'argent des étoiles et de la lune, dans la verdure savoureuse des herbes, la splendeur multicolore des fleurs, la majesté des montagnes et l'infini des océans, — et dans la chaleur et la lumière du sourire de nos êtres les plus chers et les plus proches.

« Tu nous as parlé dans le doux chuchotement des épis, le bruissement suppliant des forêts, dans le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes, dans le silence religieux de la nature, dans le rugissement des vagues écumantes, le sifflement de la tempête, le roulement du tonnerre — et dans les paroles bonnes et sages sorties de la bouche des hommes.

« De t'être sans cesse révélé à nous, de nous avoir parlé inlassablement, nous te remercions, ô Dieu.

« Nous te remercions de ta présence aux heures de tourments spirituels et de torture, solitaires et terribles ; car tu ne nous a pas abandonnés lorsque nous nous tordions de douleur impuissante, conscients de notre misère et de notre néant ; tu étais tout proche lorsque nous cherchions appui et protection auprès de toi. Lorsque, brisés, nous nous jetions à tes pieds et te suppliions d'avoir pitié et de pardonner, tu nous a donné ta grâce, tu nous as inspiré l'espérance, tu as versé dans nos âmes le calme et la paix, tu nous as entourés d'un amour plein de compassion et de miséricorde. Tu n'as pas mesuré notre pénitence à la grandeur de nos péchés.

« Nous implorons ton pardon pour tout orgueil et toute dureté, tout blasphème et toute révolte, toute petitesse et pusillanimité, pardon de ce que nous avons été aveugles et sourds, de ce que nos yeux et nos oreilles se sont fermés à ta grâce, de ce que nous n'avons pas voulu te voir et

t'écouter, alors que pourtant tu ne cessais de te révéler à nous et de nous parler.

« Que les yeux de notre âme passent en revue la série des jours de cet an qui touche à sa fin, jour après jour, toutes les heures, bonnes ou mauvaises! Mets devant notre regard intérieur tous les êtres, proches ou éloignés, que tu as placés cette année sur notre route et fais que nous comprenions combien nous avons péché contre toi chaque fois que nous avons péché contre notre prochain en pensées, paroles et actions. Que nos victoires et nos défaites, nos succès et nos revers soient devant nos yeux et que nous comprenions que tu es grand et puissant, et nous petits, faibles et misérables, que tu es Dieu et Seigneur et que, devant ta face, nous ne sommes que poussière et néant. »

★

L'année nouvelle avait commencé. Au printemps, un peu avant Pâques, nous fûmes transférées dans une autre pièce où les conditions étaient différentes. Nous n'étions plus entre nous, nous étions mêlées à d'autres prisonnières, polonaises elles aussi, en général de milieu très populaire. Dans cette nouvelle chambre, nous continuâmes de prier. Chaque soir, on faisait la prière en commun. Ainsi nous étions déjà environ soixante-dix à prier régulièrement.

Vint Pâques. Nous n'étions pas précisément d'humeur joyeuse, comme il conviendrait à la plus grande des fêtes chrétiennes, bien que le ciel fût clair, le soleil splendide, le printemps admirable. Le Vendredi Saint, nous apprîmes que le fils de notre doyenne d'âge, un garçon de dix-sept ans, était mort subitement dans la baraque d'en face. Toutes, nous connaissions la nouvelle. La mère était peut-être la seule qui ne la sût pas. Nous n'osions pas la lui dire. Une violente réaction de sa part aurait pu mettre en danger ceux qui nous avaient communiqué la nouvelle. Le jeune homme était mort, comme on dit, pour la patrie. Mais il n'est pas facile, lorsqu'on est au camp de concentration, d'offrir

à la patrie la vie de son enfant. Même pour une mère polonaise qui, peut-être plus qu'une autre, est accoutumée à l'idée d'offrir à la patrie le sang de ses fils avec les larmes de ses yeux!

Lorsque les autorités, après la fête, lui communiquèrent la nouvelle, elle fut comme prise de folie. Elle se posta debout contre les barbelés et se mit à crier comme une bête blessée.

Mais, en cette splendide journée de Pâques, assise avec les autres à la table ornée des premières fleurs, elle ne savait rien encore. L'une de nous prit la parole à l'occasion de la fête. « Nous pouvons, dit-elle, offrir à Dieu à la messe, mêlé au sang précieux répandu sur le Calvaire pour le salut du monde, tout le sang versé pour la patrie ici même et en tant d'autres lieux. Nous devons demander la grâce d'aimer notre pays au-dessus de tout ici-bas, et de la manière juste : en nous aimant les uns les autres, en nous élevant mutuellement, en incluant dans cet amour tous et tout, — et en offrant tout. »

Puis une autre lut le texte de la messe. Elle y mit toute son âme, et nous toute la nôtre à l'écouter. Il y avait avec nous d'anciennes prisonnières, à Stutthof depuis deux ou trois ans. C'était la première fois qu'elles participaient à une « messe ». Elles pleuraient. La chambrée entière ne faisait en cet instant qu'une famille.

Après Pâques, nous cessâmes d'être traitées comme un groupe spécial. Nous fûmes dispersées dans tout le camp, envoyées en différents lieux de travail. Il nous fut parfois très dur d'être ainsi séparées tout le jour de notre meilleure amie qui peut-être ici nous était devenue plus que notre propre sœur. Mais pour le bien de l'ensemble, cette mesure eut sûrement du bon. Car de cette manière presque tous les ateliers et lieux de travail furent en quelque sorte remis entre nos mains et passèrent sous notre direction. L'atmosphère en devint plus légère. Pour incroyable que cela paraisse, nous nous amusions parfois beaucoup et riions comme des enfants. Dans presque tous les ateliers s'introduisit la coutume de la prière quotidienne et de la « messe » du dimanche. Il n'y avait guère d'atelier où l'on ne priât pas. La plupart des prisonnières étaient polonaises, mais d'autres nationalités étaient représentées, surtout des Russes, en général très jeunes. Pour elles, Dieu était un mythe, une invention ou une fable dont

on avait entendu parler par quelque vieille *babouschka* (grand-mère); et la prière était une chose indigne d'un homme éclairé. Et voici que ces femmes russes voyaient des *kulturnje panie* — des dames cultivées, comme elles nous appelaient — qui croyaient en Dieu et l'adoraient tous les jours!

Dans l'été, on nous redonna la petite chambre que nous avions habitée au début. Mais maintenant nous y étions plus de soixante. C'était étroit et étouffant. Pourtant, nous en fûmes contentes parce que nous y avions plus de liberté. La pièce était comme un chez-nous où, malgré tout, nous pouvions dans une certaine mesure être nous-mêmes. Le jour, nous travaillions en divers lieux, incorporées à la vie générale du camp. Certaines d'entre nous étaient occupées comme femmes de chambre à la Kommendantur. Elles y entrèrent en contact avec des prêtres lithuaniens qui y travaillaient aussi.

Ils nous firent savoir qu'il y avait une possibilité de recevoir la sainte communion le jour de l'Assomption. Nous n'étions qu'un petit nombre d' « élues », une douzaine. N'ayant pas la possibilité de nous confesser, nous reçûmes une absolution générale d'un prêtre lithuanien se trouvant de l'autre côté de la rue du camp qu'il nous était interdit de traverser. Et le lendemain, le jour de la fête, à l'heure du repas de midi, deux des jeunes filles qui travaillaient à la Kommendantur nous apportèrent les hosties consacrées, enveloppées chacune dans un papier à cigarettes. Au milieu du bruit et de la précipitation qui régnaient à cette heure-là, alors que tout le monde allait remplir ses gamelles aux grandes marmites, les deux jeunes filles distribuèrent le Corps du Seigneur dans les passages étroits entre les lits superposés.

Nous étions heureuses. Mais à ce bonheur il y avait une ombre : c'est que toutes n'y aient eu part; c'est que le choix ait été fait de façon si « humaine », que l'on ait laissé de côté, écartées de cette source de force, justement celles qui, peut-être, en avaient le plus besoin : ainsi cette femme irréfléchie, dont la légèreté avait été cause de notre arrestation, mais qui n'en était pas moins religieuse, et beaucoup d'autres, dont la faiblesse exigeait d'autant plus de réconfort. Nous décidâmes donc, malgré les grands risques que cela comportait, de demander à la pro-

ne occasion la communion pour toutes, pour toute la cham-
ée sans exception.

Cette seconde communion eut lieu à l'automne, au petit matin, vant l'appel. La veille, nous reçûmes l'absolution, comme l'au- e fois, à distance. Et le soir notre prière se fit plus fervente ue d'habitude pour remercier Dieu de ce qu'il voulait venir à ous, prisonnières coupées du monde entier.

Le matin, nous nous levâmes dans l'obscurité; nous nous abillâmes à la lueur des lampes de la rue du camp dans le silence plus complet, sachant que le moindre mouvement pouvait nous rahir. Avant le réveil du camp nous étions prêtes. A genoux, ous nous préparâmes à recevoir Dieu. Il faisait sombre comme ıdis dans les catacombes, où la tension et l'attente des cœurs n'é- aient sans doute pas plus grandes. Dès le réveil, des « filles de ervice » se hâtèrent comme d'habitude vers la cuisine située juste n face et le chef-cuisinier, qui était lui-même polonais et catho- ique, leur servit avec les marmites le paquet contenant le Saint-Sacrement. Tandis que tout le reste du camp s'habillait et ba- ayait les chambres, nous allâmes l'une après l'autre vers la eune veuve debout à l'abri du gros poêle, et c'est de sa main ue nous reçûmes le Seigneur.

Ce fut la seule communion générale de notre chambrée. Car ientôt nous fûmes de nouveau transférées dans une autre pièce t mélangées avec d'autres. Certes, nombreuses furent celles des ôtres qui purent communier à chaque grande fête : Noël, le Jour le l'An, Pâques, Pentecôte, et encore Noël et encore le Jour de 'An, mais jamais plus toutes à la fois. Nous nous glissions lors, une par une, ou tout au plus à deux, dans une pièce dont ous avions la clé et c'est là que nous recevions la sainte com- nunion. Tantôt c'était le matin avant l'appel, tantôt vers midi, antôt le soir après le travail, toujours aux moments de grand va-et-vient. Le nombre des communiantes, de toutes chambres éunies, ne dépassa jamais soixante-dix.

Toutes les grandes fêtes furent célébrées solennellement. Pour Noël 1944, nous pûmes même avoir une hostie consacrée placée ur une sorte de reposoir; et celles qui en furent informées — n petit nombre seulement — furent heureuses de pouvoir adorer e si près le Seigneur Dieu caché dans le Saint-Sacrement.

La dernière communion eut lieu à l'infirmerie au début de 1945. La mère de quatre enfants, celle qui était devenue veuve deux jours après notre arrivée à Stutthof, avait pris le typhus et elle demandait à recevoir le Corps du Christ avant la nuit prochaine, qu'elle savait venir comme nuit de crise. En tant que médecin, elle connaissait le cours de la maladie, elle savait qu'elle avait bien peu de chances de survivre et elle ne voulait pas mourir sans le pain de la vie éternelle. A ses enfants elle avait écrit : « Souvenez-vous, chers enfants, qu'il n'y a qu'un seul malheur, le péché. »

Et son amie qui l'assistait à ce moment et qui elle-même, à cause d'une forte fièvre, pouvait à peine se tenir debout, garda sur elle en cette nuit terrible une autre hostie consacrée, destinée à elle-même. C'était à cette source qu'elle puisait ses forces tant morales que physiques. Au matin seulement, lorsque la crise fut passée, elle communia.

★

Ce n'est pas aux hommes de juger de la valeur de la prière.

Mais si la plus haute forme de louange et d'adoration consiste dans l'absolue confiance en Dieu et la soumission à sa volonté, je crois pouvoir dire que Dieu a reçu cet hommage même dans les camps de concentration.

Car là aussi il se trouvait des hommes qui avaient cette confiance d'enfant : à chaque heure, bonne ou mauvaise, ils disaient librement leur « Oui, Père » joyeux ou douloureux et chantaient ainsi sans cesse : *Gloria in excelsis Deo.*

Halina Strzelecka.

QUI EST CELLE-CI QUI MONTE DU DÉSERT?*

... En lisant le journal spirituel de Sœur Marie-Angélique de Jésus

Le 3 mars 1919, Sœur Marie-Angélique de Jésus — dans le monde Yvonne Bisiaux —, rendait son âme à Dieu au Carmel de Pontoise[1]. Événement banal, sera-t-on tenté de dire : il est tant d'autres jours où s'achève la vie terrestre d'une âme consacrée à Dieu. Mais, ici, il y a plus : il s'agit en même temps du terme de la montée d'une âme qui aspirait de toutes ses forces à ce retour vers son Maître et son Époux.

On connaît déjà les étapes de cette vie, notamment par une autobiographie ; cet écrit, et quelques autres notes personnelles, ont révélé quelque peu cette âme choisie[2]. Il reste cependant des documents inédits qui font pénétrer plus profondément dans sa

* Cant., 8, 5.

1. Yvonne Bisiaux naquit le 30 janvier 1893 à Rosny-sous-Bois et vécut à Paris, fille unique d'un foyer où on l'adorait. Très douée pour la musique, elle obtint dès l'âge de dix ans de brillants succès au Conservatoire. D'une délicatesse extrême à l'égard d'une mère à l'affection tyrannique et jalouse, elle s'arracha cependant à cette emprise. Après avoir fait contrôler l'authenticité de sa vocation, sûre de la volonté de Dieu, elle s'enfuit secrètement au Carmel de Pontoise, dès qu'elle eut atteint sa majorité. Elle y vécut saintement de 1914 à 1919, année de sa mort.

2. Cf *Flamme de Joie* (Paris, 1949); voir *La Vie Spirituelle,* novembre 1949; et *Montée d'une âme d'oraison,* par le R. P. Paul-Marie de la Croix (Paris, 1946).

vie intérieure : ce sont surtout des notes de retraites après son entrée au couvent. Nous nous y arrêterons assez longuement. Avant de les aborder, cependant, nous transcrirons quelques réflexions qu'Yvonne écrivit alors qu'elle était encore dans le monde. On verra mieux ainsi comment Dieu préparait d'avance et orientait cette âme.

★

Depuis 1905, Yvonne sait que Jésus l'appelle au Carmel. Mais, d'abord, elle ne connaît que vaguement la nature de cette vie cloîtrée. Maintenant — en 1912 — elle a dix-neuf ans, elle sait à quoi elle va s'engager ; elle a déjà rompu bien des amarres qui la liaient au monde. Elle supporte patiemment la vie pénible qui lui est faite dans sa famille depuis qu'elle a révélé sa vocation[3]. Le piano et sa passion pour la musique, elle leur dit un adieu définitif[4]. Elle vit encore dans le monde, mais comme n'en étant déjà plus. Parce qu'elle s'est donnée effectivement, le Christ la conduit le long de la voie de l'oraison. Les lumières qu'elle en reçoit, elle les consigne dans ses notes.

I

Son oraison, dès l'abord, porte les caractères de l'authenticité. Yvonne écarte toute sentimentalité, tout illuminisme. Elle fonde sa contemplation sur l'humilité :

> *8 juillet 1912.* — La contemplation directe n'est pas un état permanent de l'âme ici-bas; c'est un rayon que Dieu accorde un instant dans son infinie bonté à ses âmes élues, comme un avant-goût de la récompense éternelle. Donc, notre esprit étant libre, ne croyons pas pouvoir nous absorber de suite et constamment en Dieu. Soyons d'abord à lui en esprit d'humilité; c'est elle qui nous conduira, de telle sorte que nous arrivions à être fixés véritablement en lui et, en quelque sorte, à le contempler toujours...

3. Cf. *Flamme de joie,* p. 161.
4. *Ibid.,* p. 27.

L'humilité elle-même doit être vraie. Il est si facile de se faire l'usion!

Humilions-nous surtout aux instants où nous viendrons près du tabernacle; mais qu'alors une fausse humilité ne soit pas le piège où le démon nous prenne. Ne nous éloignons pas de Dieu dans la pensée d'être trop indignes de lui; au contraire, par notre humilité, tenons-nous aux pieds de Jésus.

Méfions-nous de la fausse humilité, méfions-nous aussi de l'orgueil dans l'humilité. Satan est là pour nous grossir cette vertu qui est longue à acquérir, et pour nous faire croire que nous la possédons déjà à un degré assez avancé, lorsqu'il n'en est rien. Il peut aussi nous donner le désir d'être connus et admirés à cause de l'humilité. Ces tentations sont à la fois si fortes et si subtiles qu'elles peuvent nous entraîner dans un orgueil effréné que nous prenons pour de l'humilité et qui, sous ce voile, nous éloigne absolument de la pratique de toute vertu.

A cette époque, l'oraison de la future carmélite en est encore à une phase d'initiation. La part de la lutte ascétique semble prédominer. Elle se caractérise par une sorte d'*agere contra*.

22 juillet 1912. — Dieu me proposa, comme moyen de lui prouver mon amour et d'avancer dans cet amour, de toujours rechercher les actions qui tendent le plus à sa gloire. Il me dit[5] que souvent ces actions étaient celles qui étaient contre notre volonté et nos désirs, que c'étaient celles-là qu'il fallait accomplir, surtout au moment où il coûte de les faire.

Car c'est toujours dans les actions agréables à Dieu que l'esprit malin nous attaque. Notre-Seigneur me dit de me méfier, parce qu'il ne me détournerait pas brusquement, mais par ruse. De là, pour vaincre, il faut toujours aimer à faire ce qui coûte. S'il nous arrive, par exemple, de sentir de la tiédeur pour la très sainte Eucharistie, allons-y alors avec toute notre foi; si nous nous sentons froides pour l'oraison, tâchons d'y consacrer plus de temps qu'à l'ordinaire; si nous sommes incapables de prier, ne cessons pas pour cela de le faire. Il faut faire en sorte que toutes nos tentations, toutes nos faiblesses, nous aident dans notre avancement et tournent à la gloire de Dieu.

5. Les textes ne nous paraissent pas permettre de voir ici et dans des expressions analogues des paroles surnaturelles au sens de saint Jean de la Croix.

Quant à l'oraison elle-même, quelle justesse, quel équilibre, lorsqu'il s'agit d'en marquer les conditions :

22 juillet 1912. — Notre-Seigneur me demanda de me tenir dans une prière constante, que je ne priais pas assez. Il me dit qu'avant de prier, je devais rassembler toutes mes intentions afin de les offrir, puis commencer la prière dans l'adoration... Il ajouta qu'en priant je devais « monter insensiblement de l'adoration à l'amour »... de ne pas prier trop vite, « car l'esprit ne se pénètre jamais assez du sens des paroles », ni trop lentement « car l'esprit, si peu habitué à être fixé sur une chose, forme alors d'autres pensées ». Pour le corps, il me dit de ne pas lui donner « une position trop commode, car l'esprit s'amollit; ni trop pénible, car alors l'esprit ne peut être libre ». Il m'engagea à prendre très simplement une posture humble, ni trop commode, ni trop pénible, de façon que, pouvant la garder pendant toute la prière, ce corps devienne bien neutre pour l'élévation du cœur et de l'esprit.

Yvonne Bisiaux est encore loin du sommet du mont Carmel. Pourtant, elle a déjà compris en quoi réside l'essentiel de la vie d'oraison : une vie d'union avec Dieu, telle que l'âme s'abandonne à lui, et qu'elle l'aime au delà de tout sentiment :

26 avril 1913. — L'état d'abandon est un état de pur amour puisque, sensiblement, nulle joie, nulle douceur ne peut s'y glisser, et que, au contraire, l'âme y est totalement sacrifiée; elle peut en arriver à ne plus *sentir* même la volonté d'aimer, car cette sensation serait encore une joie; elle *veut* la volonté divine sans la désirer sensiblement, ainsi que la voulait Notre-Seigneur dans son agonie.

L'âme étant donc totalement délaissée ne peut plus vivre que par pur amour, car il faut alors qu'elle aime au delà de son sacrifice, au delà de ses forces, au delà de ses joies, au delà d'elle-même. L'amour est alors un feu dévorant qui la consume tout entière, mais elle en ignore la présence, c'est un foyer ardent qui ne dégage pas de flammes.

Puisque l'âme en cet état ne peut sentir la volonté qu'elle a d'aimer, la seule preuve de son amour est dans l'*action*. Dieu ne cache jamais sa volonté; ainsi on peut toujours l'accomplir;

l'action prouve alors la mesure de l'amour; ainsi en est-il pour le sacrifice de la Croix.

Cette œuvre, étant alors accomplie par pur amour, devient incomparablement plus fructifiante que les œuvres si faciles de l'amour sensible. L'âme n'agit plus alors que par pure obéissance; c'est en quelque sorte l'obéissance qui est substituée à l'amour, et une obéissance dépourvue de toute joie sensible, toute renfermée dans la volonté divine qui est la source de ses actions; et cette œuvre elle-même ne devient plus qu'une totale soumission de l'âme qui se tient, par *volonté*, en la présence de Dieu.

Une telle attitude d'âme repose sur la conviction que Dieu est ut pour nous et que nous ne sommes rien devant lui. L'âme peut alors que se confier totalement à lui :

27 avril 1913. — Je compris combien Notre-Seigneur est saint, et que nulle créature n'était sainte devant lui, c'est-à-dire qu'il n'y a en nous aucune sainteté possible venant de nous-mêmes et nous appartenant en propre; que les saints eux-mêmes, considérés en eux-mêmes, ne possédaient rien dans leur sainteté qui vienne d'eux; que la créature humaine n'est rien, absolument rien, qu'elle ne compte pour rien, en admettant même que l'on soit considéré comme saint vis-à-vis des hommes, et que, de nous-mêmes nous ne possédons pas même la vie humaine qui est cependant si courte qu'elle peut à peine être comptée. Il n'y a pour nous qu'une seule vie et une seule sainteté, et elles ne viennent nullement de nous; toute notre vie et toute notre sainteté consistent à « vivre de Dieu ». Dieu habitant en nous, étant fixé en nous, Dieu étant « tout » dans le « rien » que nous sommes, voilà la seule sainteté, d'où nous tirons toute valeur et la vie éternelle.

Je compris que pour obtenir ce don gratuit, immense et indispensable, de la vie de Dieu en nous, il nous suffisait d'aimer.

Dieu est alors libre d'agir dans l'âme et de la transformer on les desseins de sa sagesse et de son amour. D'autre part, me se trouve établie dans une grande paix, car elle a tout mis entre les mains de Dieu :

19 juillet 1913. — La vie de l'âme est dans l'oraison, car c'est là qu'elle s'unit pleinement à Dieu qui lui manifeste les secrets de son amour, de sa science et de sa sagesse. Mais, là encore,

l'âme ne peut que se tenir aux pieds de Jésus, car elle ne peu absolument rien faire par elle-même car, pour le degré d'éléva tion où elle parvient, il vient de la façon dont Dieu opère. I peut l'élever très haut ou la laisser très bas ou la faire passe par divers degrés selon son bon plaisir. Quant à l'âme, elle n' est pour rien, et, comme elle est totalement incapable, elle n' d'autre devoir et aussi d'autre mérite que celui de se tenir au pieds de Notre-Seigneur. Jésus travaille alors comme il veut les états par lesquels il fait passer l'âme sont très variables, et des intervalles parfois très courts, sans que pour cela ses senti ments vis-à-vis de cette âme soient changés. La façon dont i la prend, ou en apparence la délaisse, ne marque en rien so amour, ni les mérites de cette âme. Donc, puisque tout vient d bon plaisir de Dieu, l'âme qui est dans la sécheresse ou qui voi sa vie d'oraison sujette à une multitude de variations ne doit n s'inquiéter, ni se décourager. Elle ne doit pas s'inquiéter, puis que ces variations sont l'ordre naturel dans lequel Dieu a dispos les choses et que, si elle est incapable de rien voir et de rie comprendre, elle n'en est pas moins aimée, ni moins estimée d Dieu, puisque cet état est tout à fait indépendant de sa con duite et que Dieu peut le changer d'un jour à l'autre, donnan le lendemain ce qu'il a refusé la veille, et même le soir ce qu' a refusé le matin.

Elle ne doit pas se décourager, car Jésus la voit et, du momer qu'elle est en sa présence, elle lui donne tout ce qu'il demande Il faut ainsi que, dans la sécheresse comme dans la ferveu notre volonté nous tienne dans le saint exercice de l'oraison. D plus, l'oraison, en cet état, peut être très méritoire, Jésus ne pou vant manquer de bien accueillir une âme qui reste auprès de lu alors qu'elle est privée même de ses consolations.

L'union avec Dieu exige certaines conditions de détachemer qu'Yvonne comprenait d'autant mieux qu'elle subissait de dure épreuves au sein de sa famille. Elle saisit exactement la sign fication des trois vœux. Celui de chasteté d'abord, qui détach des affections sensibles :

25 juillet 1913. — Les affections sensibles s'opposent à l'amou de Dieu. Toute affection est sensible, lorsqu'elle entrave la liber d'esprit et la liberté d'action. La liberté d'esprit est entrav sitôt que notre pensée se porte facilement sur une chose

éprouve quelque peine à s'en détourner. L'âme alors voit difficilement la volonté de Dieu, et ne peut plus s'y attacher. Lorsque cet esclavage de l'esprit devient plus profond, il arrive que le cœur s'attache aussi très fortement, et alors ce n'est plus seulement la pensée qui est enchaînée, mais notre volonté l'est elle-même. Elle peut l'être à divers degrés...; mais cet esclavage peut aller jusqu'à détourner une âme complètement de la volonté de Dieu. Les affections sont sensibles sitôt que nous voulons ou faisons coordonner nos actions avec elles. La première chose nécessaire pour le service de Dieu est de se tenir devant lui avec une parfaite liberté d'esprit et de cœur.

On entend bien qu'il ne s'agit pas du tout d'exclure les affections. Yvonne, malgré la persécution qu'elle subit, s'est toujours montrée très délicate et attentive à l'égard de ses parents.

Elle considère ensuite la pauvreté :

26 juillet 1913. — La sainte Pauvreté est contenue dans la privation volontaire des jouissances sensibles pour l'amour de Dieu. Il peut très bien y avoir pauvreté sans vertu, comme la vertu peut exister sans pauvreté.

Celui qui méprise les honneurs et les richesses du monde et s'en tient éloigné par raison naturelle, parce qu'il en sait tout le néant, ne pratique pas la sainte pauvreté; s'il s'en tient éloigné par force, il ne la pratique pas non plus, car c'est l'amour qui fait toute la vertu; et ainsi, celui qui, même sans être pauvre, possède l'esprit de pauvreté, la pratique. Car Jésus demande à toutes les âmes de vivre dans cet esprit; il est le précepte que Dieu commande à tous. Et ce précepte, celui-là le suit qui, même au milieu des richesses du monde, les méprise intérieurement et ne s'en fait pas un sujet de jouissance.

Car Dieu ne demande pas à tous la pratique directe de la sainte pauvreté. Il y a des âmes qu'il en tient même éloignées. L'esprit de pauvreté suffit pour elles. A d'autres âmes, il ne saurait suffire, parce que Jésus les appelle à la perfection de la vertu, et que la perfection n'est contenue que dans sa pratique.

Il y a deux degrés dans la pratique de la sainte pauvreté. Le premier degré consiste à retrancher tout ce qui n'est pas nécessaire à nos besoins. Le second, dans la privation de ce qui est nécessaire. C'est la pauvreté de Jésus. Sa pratique n'est pas donnée à tous, car c'est Dieu qui appelle à cet état. On pourrait dire de

ces deux degrés que le premier correspond à un parfait renoncement, et le second à la mortification.

Mais, par-dessus tout, Yvonne place l'obéissance :

31 juillet 1913. — La pratique de cette vertu est dans l'accomplissement volontaire de la volonté de Dieu en toutes choses; et, par là, on pèche contre l'obéissance de deux façons : par révolte directe contre la volonté divine, et par négligence à l'accomplir...

La première chose sur laquelle doit porter l'obéissance est la vocation, et cette obéissance ne consiste pas seulement à l'accepter telle que Dieu la veut pour nous, mais à contribuer de toute notre âme à son accomplissement parfait. Chaque âme reçoit de Jésus une vocation particulière, et elle doit par obéissance la regarder comme le but de sa vie, comme Jésus s'étant offert à son Père comme une victime obéissante pour la rédemption des âmes, n'a agi qu'en vue de leur salut. Mais Dieu peut éprouver notre obéissance en éprouvant notre vocation et, dans cette vocation même, peut nous faire passer par des états très différents dans lesquels il nous demande une soumission parfaite : leur acceptation constitue le second point sur lequel doit porter l'obéissance... Les états dans lesquels Dieu peut nous placer peuvent souvent par leur apparence sembler nous éloigner du but, ou ne pas nous y conduire. C'est ce qui arrive, lorsque Dieu les suscite comme épreuves. L'obéissance consiste : 1° à accepter tous ces états, et 2° à remplir les charges...

De l'obéissance qui s'exerce directement par la vocation que Dieu nous donne et des états dans lesquels il nous place, il résulte que toute notre vie doit être d'obéissance, car s'il ne nous commande pas directement chaque petite action, nous devons les accomplir toutes en esprit d'obéissance, comme se rapportant à notre vocation et à notre état et, de là, comme voulues directement par Dieu...

Quant aux mérites et à la perfection de cette vertu, ils dépendent du degré d'amour avec lequel nous la pratiquons... La mesure de cet amour n'est pas méritoire par la sensibilité, mais uniquement par la volonté. Il en est ainsi de l'amour lui-même : nous aimons dans la mesure où nous avons la volonté d'aimer, et la mesure de cette volonté est dans nos œuvres.

L'union avec Dieu dans l'amour n'est donc authentique que

si elle se manifeste efficacement. Et cette efficacité consistera principalement en amour pour le prochain. Voilà un aspect de la vie spirituelle qu'Yvonne marque fortement.

24 juillet 1913. — Nous devons tant aimer Jésus que cet amour rejaillisse sur d'autres âmes, notre cœur devant être semblable à un brasier ardent qui jette autour de lui beaucoup d'étincelles qui allument le feu sacré de l'amour dans les âmes sur lesquelles elles jaillissent. C'est pourquoi l'amour se suffit à lui-même, car du moment où nous aimons, nous fructifions... et alors notre apostolat s'exerce en quelque sorte insensiblement pour nous...; c'est pourquoi aussi les autres œuvres sont inutiles...

Il faut que nous soyons comme des lampes qui brûlent nuit et jour dans le sanctuaire du Seigneur. Si nous n'obtenons pas par nos prières la lumière aux âmes, nous serons devant lui comme des lampes éteintes...; si nous ne nous sacrifions pas pour leur obtenir des mérites, nous serons comme des victimes qui ne veulent pas donner leur sang; si nous ne brûlons pas d'amour pour elles, nous serons un feu éteint; et alors nous aurons beau être au service de Dieu, nous serons des instruments inutiles, et il nous retirera de ce service. Il nous jettera hors de sa présence.

Se donner ainsi pour le prochain, ce n'est que correspondre aux désirs de la miséricorde divine; car celle-ci est la manifestation la plus pure de l'amour de Dieu pour nous.

6 août 1913. — Notre-Seigneur m'expliqua que les désirs de son amour sur nos âmes étaient des désirs de miséricorde. Je compris combien ardente est la soif qu'a Jésus de pardonner, de descendre jusqu'à notre misère pour nous purifier de ce sang divin qu'il nous dispense incessamment et sans mesure. Notre-Seigneur me représenta que c'était là un véritable désir de sa part, car il était nécessaire que nos âmes soient les premières à implorer cette miséricorde. Jésus me dit qu'un seul regard jeté sur sa croix suffisait, mais que bien des âmes ne jettent pas ce regard. Il y en a qui ne le jettent pas à cause de leur orgueil, d'autres par désespoir, d'autres par lâcheté, et toutes ces âmes vont à leur perdition en crucifiant Jésus. Notre-Seigneur me dit que cependant nous ne pouvons crier miséricorde que par la grâce de Dieu, et que je devais prier incessamment pour obtenir plus de miséricorde divine. Lorsque Jésus a purifié une âme dans

sa divine miséricorde, son désir est alors de l'enrichir de ses dons; et ces dons, son amour veut les lui appliquer sans mesure. Mais il en est de ses dons comme de sa miséricorde : nul ne peut les solliciter sans la grâce de Dieu. Pour les obtenir, il suffit cependant de jeter un seul regard sur Jésus, et le meilleur moyen de les obtenir est de lui offrir tout simplement notre âme, afin qu'il y travaille à sa volonté, car encore lui demanderions-nous tout ce qui nous semble utile et désirable, que nous ne lui présenterions que bien peu de nos besoins, car il y en a, et des plus pressants, que Jésus seul sait voir. Nous n'avons donc qu'à ouvrir notre âme à Dieu.

L'abandon à la miséricorde divine sera donc le *leit-motiv* de ce journal spirituel. Il est véritable moyennant certaines conditions. La première est l'humilité :

14 août 1913. — ... Ceci est nécessaire, car il n'y a rien de plus hideux aux yeux de Dieu qu'une âme qui prétend s'élever vers lui avec orgueil, et ceci est juste, parce que l'amour incompréhensible et tout divin avec lequel Jésus nous aime dans l'éternité doit nous remplir de confusion à cause de notre indignité, et l'obligation, la grâce même de pouvoir y répondre et d'y répondre par l'amour, doit nous faire sentir d'autant plus notre insuffisance que Jésus verse cet amour à un degré plus élevé dans nos âmes. Ceci est si naturel que plus nous nous sentons près de Dieu, plus nous devrions être naturellement humbles, vis-à-vis de lui, comme aussi vis-à-vis du prochain, car toutes les grâces de Dieu nous doivent être des sujets d'humilité, d'une humilité douce et paisible, confiante, mais non moins profonde.

Une autre condition non moins importante est le détachement des affections qui retiennent notre cœur loin de Dieu :

31 août 1913. — De toutes les impuretés qui peuvent souiller l'amour, l'orgueil est la plus grande, le manque de détachement en est une aussi. Il y a une très grande offense faite à Dieu, à embrouiller l'amour humain avec l'amour divin. Lorsque Dieu choisit des âmes dans son amour, il ne tolère point en elles cet embrouillement et ce partage. Dieu exige une pureté extrême dans l'amour que nous lui portons, tant parce que, étant infiniment saint, il est nécessaire que pour l'aimer nos cœurs soient aussi

purs que possible, et puis, notre cœur n'est-il pas déjà trop petit pour un si grand amour, sans que nous pensions pouvoir y ajouter encore d'autres affections ? Lorsque nous restons attachés, lorsque Dieu nous appelle, c'est véritablement que nous méprisons son amour, ou du moins que nous ne le connaissons pas, pour pouvoir prétendre aimer Jésus en aimant le monde et le suivre sans porter sa croix.

Le détachement ne va pas cependant à anéantir la sensibilité humaine, mais à l'affiner :

Il est bien juste que Notre-Seigneur ne veuille plus aucun attachement sensible en ceux qui sont à lui. Ce que Jésus permet, ce qu'il veut même, ce sont les affections spirituelles, car ce bon Maître ne veut pas mettre nos cœurs à l'étroit, mais au large. Jésus veut d'abord en nous l'amour de toutes les âmes puis, selon qu'il le dispose, l'amour des âmes qu'il nous permet d'aimer particulièrement. Jésus ne met pas de mesure à cette affection : au contraire, il la veut aussi large, aussi profonde que son amour, à la seule condition d'en être lui-même le tout. Dieu consacre ces unions et il les bénit.

Ce à quoi nous devons veiller, c'est qu'elles restent toujours dans la pureté de Jésus car, insensiblement, si nous ne veillions, nous pourrions glisser de l'âme à la nature. Jésus dit qu'il faut toujours considérer si ces unions tendent à sa gloire, ou si, du moins, notre volonté est de les y faire tendre; s'il en est ainsi, nous pouvons aller à cœur ouvert, notre amour étant bien celui de Jésus, sinon, il faut rétracter, ces affections étant alors contraires à son amour.

Enfin la condition dernière et la plus difficile à réaliser : le détachement de soi-même :

3 septembre 1913. — La troisième condition de l'amour est le renoncement; il est impossible d'allier à cet amour si pur la recherche si impure de soi-même. Dieu, s'offrant à notre amour avec sa sainteté infinie, et nous demandant de nous unir parfaitement à lui, ne peut souffrir que nous le fassions en gardant quoi que ce soit de nous-mêmes, et cela, en recherchant par nos actions autre chose que sa gloire, ou en refusant d'en accomplir, lorsque nous le devons pour elle. C'est pourquoi il faut constam-

ment se renoncer pour aimer, car, si ardents que soient nos désirs, si pur que soit notre amour, il ne peut manquer de rencontrer devant lui la nature humaine qui, plus ou moins, mais infailliblement, se dresse devant nous pour nous empêcher d'avancer dans le pur amour de Dieu. Ce qu'il faut, c'est ne pas en tenir compte et marcher fermement et paisiblement dans la voie du renoncement, comme si nous ne nous renoncions pas : si la lutte est violente, il faut alors énergiquement fouler la nature aux pieds et agir malgré tout pour la plus grande gloire de Dieu, car cette gloire, il ne nous la cache jamais.

Un point particulier sur lequel doit porter le détachement personnel est celui des consolations spirituelles. Il faut discerner la joie et la paix, qui demeurent au delà de toute épreuve, et d'autre part, certaine consolation sensible. La première peut toujours se trouver ; elle est voulue de Dieu :

2 septembre 1913. — Notre-Seigneur me dit qu'il voulait plus de joie et de dilatation dans mon âme, car rien ne devait nous être sujet de tristesse, mais au contraire tout sujet de joie, et que c'était justement lorsque nous sentions davantage notre pauvreté et notre misère que nous devions le plus nous réjouir, parce qu'alors nous pouvions le plus compter sur lui et qu'il était le plus avec nous. Car il n'est pas avec ceux qui se sentent forts par eux-mêmes, ni avec ceux qui se trouvent assez riches sans avoir besoin de ses dons, mais avec ceux qui sentent avoir besoin de lui et le désirent. Jésus me dit que, lorsqu'on ne sentait pas l'amour, il fallait se reposer sur le désir d'aimer et que, pour toutes les vertus, il fallait se reposer sur le désir, lorsqu'on ne les sentait pas en soi, et que les tentations portaient à s'en inquiéter ou à s'en attrister.

Lorsque l'on fait tout pour tendre à la vertu, le désir suffit, parce qu'il marque la volonté; c'est là tout ce que Dieu attend de nous, le reste est grâce de sa part [entendons : grâce de surcroît].

Et si nos désirs sont quelque peu mêlés d'inquiétude, nous devons de suite les en débarrasser et nous tenir aussi en paix auprès de Jésus que si nous possédions ce que nous désirons, avec autant de contentement et sans y penser davantage. Notre-Seigneur me dit que je devais me reposer sur l'amour que j'ai pour lui, et surtout sur l'amour infini qu'il a pour moi.

Par contre, les consolations proprement dites ne sont pas indispensables et il faut s'en détacher :

3 septembre 1913. — ... Il y a encore impureté à aimer trop les consolations. Lorsque Dieu se manifeste à une âme, elle est si transportée dans son amour qu'elle est incapable de sentir aucun sacrifice et de vivre autrement que pour lui.

Souvent Dieu se manifeste aux âmes qu'il désire faire entrer dans l'amour, puis lorsque vient le temps où il juge bon d'éprouver cet amour, il se cache. Si l'âme aime véritablement Jésus pour lui-même, cette privation de l'Époux céleste ne fait qu'accroître l'amour qu'elle a pour lui, la faisant soupirer ardemment, mais patiemment et paisiblement après son retour, en sorte qu'en son absence, elle ne fait que l'aimer davantage, s'animant toujours à faire et à aimer ce qui lui plaît le plus, et cela même si le bon plaisir de Jésus est de faire durer longtemps son absence. L'âme marche alors, sans s'en rendre compte, à grands pas dans l'amour de Dieu.

L'abandon à Dieu, tout en étant le point suprême de l'amour, peut comporter des degrés. Yvonne en indique deux : dans l'un l'âme distingue encore entre Jésus et ses bienfaits; dans le second, l'union étant achevée, Jésus seul est tout pour elle :

3 septembre 1913. — L'abandon constitue la perfection de l'amour, et encore peut-il être plus ou moins parfait. Lorsqu'on veut s'élever dans l'amour divin, il faut commencer par l'abandon imparfait, pour parvenir ensuite par la grâce de Dieu, à l'abandon parfait. Il faut que nos âmes soient véritablement mortes dans l'amour de Jésus. Pour entrer dans cette bienheureuse mort, il faut commencer par se confier pleinement en lui. L'âme doit alors se reposer en son céleste Époux, et se dire que, grâce à lui, elle ne saurait manquer de rien. Il faut que par cette pensée, elle se repose, les yeux fermés, sur le sein de Jésus, lui abandonnant le soin de tout, et l'attendant, avec une parfaite confiance, en sorte que ni le démon, ni le monde, ni les troubles, ni les occupations ne puissent la déranger de son amour. Elle ne s'occupe de rien, par la pensée que Jésus s'occupe de tout et qu'il ne saurait rien négliger pour lui. Cet abandon de confiance est très nécessaire et très légitime; lorsqu'on est novice dans l'amour, on ne saurait s'en passer, et il faut infailliblement passer par là; mais c'est un abandon très imparfait, et insuffisant au véritable amour;

il ne doit servir que d'échelon à un abandon supérieur. Cet abandon n'exclut pas la confiance; sans elle, il ne saurait y avoir d'amour, mais au lieu d'être un moyen direct, elle est seulement secondaire.

L'âme qui s'était inspirée de la confiance pour se reposer en le céleste Époux, s'élève en quelque sorte au-dessus de cette tutelle. Elle se tient fixée en lui, et elle l'aime ineffablement, mais sans plus rien attendre, sans plus rien désirer que le bon plaisir de Jésus : en sorte que, si sa confiance n'est pas exclue, le bien que Jésus lui veut n'est plus pour elle un motif d'amour. Elle aime Jésus seul et pour le seul bonheur de l'aimer.

Ainsi dès avant l'entrée au monastère, Yvonne est une âme forte qui, en vraie fille de sainte Thérèse, s'avance avec courage vers le Carmel.

4-5 septembre 1913. — Il faut entrer avec fermeté dans les voies de l'amour, car il s'y présente infailliblement beaucoup d'obstacles; soit par l'humilité, soit par le détachement, soit par le renoncement, et même par l'abandon, en sorte que, pour s'élever à l'amour, il faut sans cesse crucifier ce qui n'est pas amour. Il n'y a pas d'amour possible sans croix, et c'est par ces croix, d'ailleurs, que l'amour fructifie, à la condition d'être supportées en esprit d'amour, car sans cet esprit, tout est stérile. Il faut faire en sorte que tous nos actes soient d'amour, et ne pas craindre de renouveler autant de sacrifices que Dieu en demande : se crucifier autant qu'il nous est nécessaire, ne voulant et n'agissant qu'en vue du saint amour qui veut pleinement la volonté, la seule volonté de Dieu à n'importe quel prix, puisque Jésus a voulu cette divine volonté jusqu'à mourir sur la Croix par amour.

Mais il faut se maintenir dans l'amour avec autant de douceur que de fermeté : là où il n'y a pas de paix, il n'y a pas de véritable amour, c'est pourquoi il faut combattre, mais toujours avec paix; tout ce qui est violence ou trouble ne vient pas de Dieu.

Toutes ces vues si équilibrées vont devenir bientôt réalisations immédiates. Yvonne Bisiaux, devenue sœur Marie-Angélique de Jésus, vivra désormais avec son Époux cette vie qu'elle préparait dans une telle fidélité. Il nous faut maintenant recueillir l'écho de cette expérience du Carmel.

II

C'est dans les notes de retraites que nous trouvons l'expression la plus personnelle de la pensée de Sœur Marie-Angélique de Jésus. Et chaque retraite, tout en gardant son aspect propre, marque un approfondissement de son expérience.

Lisons d'abord les notes de la retraite de profession (29 juillet-9 août 1915). Jésus se révèle déjà à elle, mais pour se dérober. Sœur Angélique va donc découvrir de mieux en mieux le caractère de l'amour ici-bas : c'est une union obscure qui avive le désir.

Premier jour. — Vendredi j'ai passé mon oraison d'une façon toute simple et toute exprimée par ce premier vers de notre Père saint Jean de la Croix que j'avais commencé à lire : « Où êtes-vous caché, mon Bien-Aimé ? » Jésus, le soir, a pendant un petit instant, au jardin, fait une petite apparition hors de sa cachette. Je me suis tout à coup sentie remplie, pénétrée de lui. Cela m'a fait changer de plainte d'amour. Il me semblait que mon âme eût l'intelligence de cet autre vers : « Soutenez-moi avec des fleurs, parce que je languis d'amour. »

Deuxième jour. — J'ai retrouvé mon état d'hier matin. C'est presque un martyre. Ce qu'il faudrait, maintenant, à mon âme, ce serait Jésus face à face, ce serait le posséder pleinement, être perdue, anéantie, fondue en lui. Cela me donne d'immenses désirs de le servir, et de souffrir pour lui. Il me semble qu'en travaux et en souffrances, rien ne pourra suffire à mon âme. J'ai aussi le sentiment continuel de ma misère, de mon égoïsme, de ma froideur, de mon absolue incapacité, mais en même temps, la pensée que Dieu est ma force, donne à mon âme un courage qui lui fait croire que, par son secours, elle pourra tout entreprendre pour le servir.

Même dans les ténèbres, il reste à l'âme un soulagement : celui d'accomplir la volonté de Dieu. Ainsi, en accueillant son amour, elle expérimente déjà l'union avec le Bien-Aimé :

Lundi. — Voici ce qui m'était venu à l'idée, vendredi, au sujet de ce verset : « Soutenez-moi avec des fleurs, parce que je lan-

guis d'amour. » L'âme, blessée par l'amour divin et agonisant dans son martyre d'amour, sent le besoin d'être soutenue, tant elle est pressée par la véhémence de son amour. C'est alors que, dans son délicieux martyre, elle demande des fleurs. Ces fleurs, ce sont des œuvres d'amour. Elle les demande pour se soulager, comme l'unique remède applicable à la séparation dont elle souffre; la seule joie possible encore en son exil étant de travailler et souffrir pour son Bien-Aimé, afin de lui plaire, et de le faire jouir. Je ne m'explique pas très bien à ce sujet; mais si ce que je sentis ne peut guère s'exprimer, il me semble néanmoins fort vrai que l'âme touchée de Dieu ne se soutient et ne se console plus que par la pensée du bon plaisir de son Amour.

Il s'agit bien d'un accueil de l'amour : l'âme ne doit pas s'empresser à chercher des actes à accomplir, mais plutôt s'abandonner, se laisser faire par Jésus lui-même.

Mardi. — ... Depuis ma retraite, il m'a semblé comprendre que rien n'était si agréable à Jésus que le don total, absolu, que l'âme lui fait d'elle-même, lorsqu'elle consent à se livrer pleinement dans la simplicité de cette oraison. Lorsqu'il n'y a plus, du côté de l'âme, ni volonté, ni désirs, ni pensées, ni réflexions, mais rien que du pur amour, dénué et débarrassé de tout, c'est alors que l'âme est vraiment livrée; alors aussi prête à être envahie par Dieu, son amour, l'Amour.

Rien n'exprime mieux cette attitude que la profession religieuse, qui est une consécration totale de soi-même à Dieu :

Mercredi. — ... Si cela continue, je ferai ma profession très simplement : je me livrerai, et puis ce sera tout. J'abandonnerai à Jésus tous mes désirs, celui de le posséder, de souffrir, d'être sainte. En m'offrant ainsi, il comprendra mieux que je ne veux plus que lui, et que, pour sa gloire, je veux m'offrir absolument, complètement...

La plus grande perfection et le plus grand amour consistent dans l'abandon total; cela veut dire : « Mon Dieu, je veux tout, et j'attends tout. » C'est le don absolu, et l'absolue confiance. C'est vraiment là le plus parfait, lorsque ce don est fait par « pur amour ».

D'ailleurs, cela ne m'empêchera pas de dire tout doucement à Jésus que si je veux tout, c'est uniquement parce que je compte

sur lui, et que si je me livre, c'est pour qu'il me tienne bien serrée entre ses bras, parce que je me sens faible, plus faible qu'un petit enfant. Aussi je compte qu'il me portera.

L'âme sent pourtant qu'elle n'est pas encore au terme, car, au fond de son être, se manifestent encore des résistances; il faut lutter. Mais il y a dans l'âme une région plus profonde que tout, et c'est là que se fait l'acceptation.

Jeudi. — Ma voie devient de plus en plus lumineuse : Jésus ne demande de moi que de l'amour. J'ai compris cela encore plus clairement ce matin. J'ai passé par une véritable agonie : j'ai vu ma misère et mon néant d'une façon écrasante. J'ai senti que, sans un secours particulier de Dieu, la volonté la plus énergique n'aboutit absolument à rien, que, sans sa grâce, la chair l'emporte toujours sur l'esprit, même dans les luttes les plus acharnées, et que, pour mon compte, tous mes grands désirs ne m'empêchaient pas d'être bien pauvre et bien dénuée de tout... Tout cela, au reste, n'était pas triste : il y a en moi quelque chose qui surabonde toujours de joie, lorsque je vois mon néant. C'est justement ce qui me déchire, car alors il y a désaccord complet entre le fond et la partie sensible de mon âme. Il y a des instants où elles se mettent toutes les deux à revendiquer leurs droits. On dirait alors deux coqs en colère, c'est presque amusant à regarder. Chacune veut alors d'une façon extrême, et comme le bonheur de l'une fait le malheur de l'autre, on peut juger si elles se battent bien! Cependant l'âme sort toujours réjouie et ravie, et la nature pas fière. Durant tout ce temps, il y a quelque chose en moi qui regarde paisiblement, fixée en Dieu et sans ombre de crainte et d'anxiété. Je vois que j'ai dit tout autre chose que ce que je voulais dire : ma voie, c'est de me livrer totalement, c'est l'abandon complet, absolu, par l'amour à l'Amour. Je suis ravie du choix de Jésus, car il résume tous mes désirs.

Mon oraison est toujours pareille : je me donne les yeux fermés, dans la foi, l'espérance et l'amour. Rien de si délicieux que l'abandon; mais, pour cela, il faut être bien petite enfant, et ne jamais vouloir être autre chose.

Une telle disposition ne va pas sans les vertus fondamentales. La demande de Sœur Angélique va de soi :

Vendredi. — ... Je vais dire à mon divin Époux que, comme

cadeau de noces, au jour de ma profession, je serais contente de recevoir de lui quatre pierres précieuses : la Charité, la Simplicité, l'Obéissance parfaite, et la Vérité dans l'Humilité..., l'humilité qui porte des fruits et m'ouvre la porte de l'amour.

Seule, en effet, l'humilité peut rendre l'âme capable de supporter la lumière douloureuse qui lui découvre sa grande misère :

Samedi. — Toujours pareil...; mais plus rien que de la souffrance. La souffrance de ne rien sentir, absolument rien, sauf ma misère et mon aridité. J'ai fait la petite victime. J'avais bien essayé de faire un peu autre chose, mais j'ai vu que je ne pouvais pas. Ce qu'il me faut maintenant, c'est le Bon Dieu tout entier; ce qu'il me faudrait, c'est l'union parfaite, sans voile. Mes misères m'empêchent de l'avoir, et comme je ne suis pas encore sainte pour mourir, voilà pourquoi il faudra encore que je souffre. Oui, vraiment, mon âme n'a plus besoin que de souffrances...

Finalement, au delà de la souffrance et de l'aridité, s'étend une grande paix :

Dimanche. — ... J'ai eu beaucoup de distractions à l'oraison : je ne vois rien, je ne sens rien, sinon que je voudrais tant aimer!

Lundi. — ... J'ai fait ma profession tout simplement, comme je l'avais dit au début de ma retraite, dans l'offrande et l'abandon complets. Je crois que Jésus aura reçu sa petite épouse, tout en ne lui laissant rien voir, rien sentir, sinon l'ineffable paix qui résulte de l'union avec lui, même lorsque cette union n'est pas sentie. J'ai presque été plus en sécheresse que les autres jours.

★

La retraite de septembre 1916 (5-16 sept.), de même, est pénétrée de ce désir d'amour d'accomplir parfaitement la volonté divine.

Vendredi. — Je me sens très recueillie en Jésus, mais c'est en sa volonté seule que je veux fixer mon âme : là je la laisserai reposer sans crainte. Depuis mardi que Jésus a soulevé le voile, je ne cesse de soupirer après cette union totale qui unit l'âme

à Dieu comme deux cires fondues ensemble. Cette union, je la demande, je suis sûre, sûre que Jésus la veut.

Pour exprimer ce désir, elle reprend, à la suite de sainte Thérèse, l'image biblique de la soif :

Samedi. — O mon Jésus! plus l'âme s'approche de vous, plus elle vous désire! C'est bien ce que vous exprimiez en vérité par cette parole : « Celui qui boit de cette eau aura encore soif ! » Oui, c'est une soif insatiable que celle que vous donnez, et il semble, il est vrai, que plus on boit, plus cette soif devient brûlante.

L'union avec le Christ produit dans l'âme des fruits de charité. Voici que Sœur Angélique en découvre toutes les délicatesses.

Vendredi. — ... Voici ce que j'ai compris ce matin au sujet de la charité. Il me semblait voir combien étaient dans les ténèbres ceux qui, trop souvent, s'imaginent être dans la lumière. Ils veulent en aveugles le bien du prochain, et, pour empêcher le mal, ils le traitent avec une dureté et une raideur impitoyables. Ce qui arrive alors, c'est que les âmes faibles ou malades, ainsi traitées, risquent d'être tentées et de se révolter; en sorte qu'un petit mal tend, par ce moyen, à devenir un mal considérable, et même parfois sans remède. O premier désir de la charité, n'es-tu pas de voir le prochain servir Dieu avec perfection ? Mais, pour cela, que fais-tu ? Tu fais tout ce qui est en ton pouvoir pour qu'il offense Jésus le moins possible. Tu te sers des armes de la vertu, de la douceur, l'humilité, la modestie, le renoncement, etc.

Oui, il me semble qu'il faut céder, céder, afin de faire éviter les plus grandes fautes, afin d'épargner au prochain « l'occasion » du péché. Il faut céder autant qu'il est permis, tout en gardant pour soi l'intransigeance de la vérité. C'est aux Supérieurs qu'il appartient de reprendre, de conduire par la force. Jésus leur donne le discernement pour la conduite des âmes. Mais que les petits les gardent à Jésus par la douceur de la vertu et la suavité de la charité!

En même temps, la lumière divine découvre le néant des créatures et approfondit dans l'âme le détachement.

Mardi. — ... Ce qui est maintenant tout clair pour moi, c'est

le néant des créatures et de toutes choses créées; les unes et les autres passent, non d'un jour à l'autre, mais d'instant en instant...

Mais voici que Jésus me montra plus encore : c'est que, n'ayant aucune raison de nous attrister, mais en ayant de vraies de nous réjouir de toute souffrance venant des créatures, il fallait bien plutôt tressaillir d'aise, lorsque Jésus nous fait la grâce d'être broyés, anéantis par elle. Cela diminue tellement les dangers auxquels nous expose notre faiblesse!...

Si l'âme doit plus se réjouir que s'attrister de l'abandon des créatures, elle ne doit pas non plus se « préoccuper » du mal qu'elles commettent ou peuvent commettre. Si grand, en effet, que soit le mal commis, il suffit que Dieu le veuille, et, à cet instant même, le mal est anéanti. Toute l'œuvre de la créature est dissoute par la toute-puissance du créateur. Quels que soient aussi les projets de la créature, il suffit à Dieu de vouloir, pour que les projets et la créature elle-même soient anéantis. Ainsi, quoi que fasse la créature, elle ne pourra placer qu'un petit mal devant la toute-puissance de Dieu. Mais si l'âme se « préoccupe » de ce mal, elle se distrait, elle n'avance pas vers sa seule fin, son seul bien, l'union divine, et, s'éloignant d'un Bien infini, elle tombe pour un petit mal dans un mal infini... O préoccupations, inquiétudes, agitations, vous ne pouvez venir de Dieu, mais bien plutôt du diable qui gagne plus par vous que par tout autre mal. Reposons-nous, reposons-nous en Dieu. Ce qu'il permet, ce qu'il désire, c'est que nos prières fassent agir sa toute-puissance, et il le fera, si, à son égard, nous nous conduisons en « enfants de lumière », voyant tout selon lui, dans sa seule et vraie vérité.

Quelles clartés sur la vie spirituelle! Il reste cependant des faiblesses humaines; mais elles ne sont pas un obstacle définitif elles se guérissent par la patience et l'humilité.

Vendredi. — Je me sens bien recueillie. Mais j'ai encore des luttes, des tentations. Ce matin, toutes les Petites Heures, la Messe, l'action de grâces, se sont passées dans un perpétuel agacement. J'aurais voulu fuir au désert, ou bien taper mon prochain à loisir. Le fait est qu'il y a des jours où je ne sais qui, de mon prochain ou de moi-même, m'est le plus insupportable. Cela m'arrive heureusement rarement, et je n'aurais pas cru que ce pût se produire en retraite où l'on ne voit personne et où l'on ne parle pas. Mon tout petit peu d'expérience m'a fait croire qu'à ces moments là, le remède était de supporter son mal en patience, et de ne pa

s'arrêter aux idées qui se présentent en foule dans l'imagination. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est d'agir. Pour cela, il faut attendre que l'on soit bien calmé. Ici encore, la vraie humilité est le meilleur apaisement.

★

La retraite du 14 au 28 septembre 1917 est caractérisée par une grande paix. Il semble que les luttes et les sécheresses aient peu à peu disparu. Nous en détachons cette page :

Samedi. — Jésus, mon Bien-Aimé, vous êtes un abîme de paix; et que vous rendez ma petite âme heureuse! C'est dans la solitude du cœur, le recueillement, le silence que je vous trouve. Là, votre grâce vide votre petite fontaine, et sans bruit. Vous la remplissez. Vous vous insinuez dans mon âme, Jésus! Oh! que cela est doux, suave, tranquille! Je repose, parce que vous êtes là et parfois doucement vous me réveillez; alors, je vous trouve d'une autre manière, sans savoir comment vous êtes venu, sans vous avoir entendu...; mais tout à coup, avec une douceur infinie, mon âme se réveille. Vous la touchez; elle vous aperçoit sans étonnement, avec un ravissement tout silencieux. C'est comme si vous étiez venu sans bruit, Jésus! et c'est dans le même silence, le même calme qu'à votre contact la petite âme-épouse se fond d'amour. Oh! Jésus! tout cela est infiniment doux, et infiniment secret...

★

Enfin c'est la dernière retraite avant le grand départ (31 juillet-10 août 1918). Sœur Angélique est parvenue à l'union avec l'Époux. Elle l'explique admirablement, marquant deux degrés d'approche.

O Jésus, souverain Bien des âmes, il faut que les âmes vous aiment, et à chacune il est permis de vouloir vous aimer infiniment, plus que toutes les autres. O mon souverain Roi, si une pauvre petite fille du peuple, éprise d'amour pour son roi, prétend l'aimer autant même que l'aime la reine, ce désir est bon, si la pauvre fille ne prétend pas que son amour doive lui donner ce que reçoit la reine... Oui, ce désir ne peut que glorifier Jésus, lui

plaire, être pour le bien d'une âme, lorsqu'il est accompagné d'humilité, de tact. Si elle reste humble, l'âme n'a rien à craindre; jamais elle ne voudra « trop aimer », *trop se donner, se livrer.*

Mais si le Roi s'approche de cette pauvre enfant du peuple, et lui donne un baiser ? Alors il faut qu'elle se laisse attirer, qu'elle s'approche modestement et, sans crainte, avec joie, le reçoive. Si elle se retirait, elle montrerait qu'elle ne connaît pas celui qu'elle aime; elle lui ferait affront. Elle peut même espérer que son Roi pourra lui renouveler semblable faveur, mais que, sans y prétendre, elle retourne modestement à sa place, qu'elle se tienne dans son humilité, qu'elle continue à se donner avec joie, avec reconnaissance. Et sans doute que Jésus voudra renouveler son baiser pour cette âme.

Mais si le Roi ne se contente pas de baiser cette pauvre enfant du peuple, si, par un prodige inouï, il la fait reine, en la prenant pour épouse, il faut alors qu'elle n'oublie pas ce qu'elle était, et ce qu'elle demeure par elle-même. Mais en même temps, elle doit reconnaître le don qui lui a été fait et agir en épouse. Son amour, sans être plus vif qu'il n'était, doit être plus tendre. Elle doit maintenant s'occuper des intérêts du Roi. Il ne suffirait pas qu'elle ne pensât qu'à elle. Mais elle doit sans crainte, avec confiance, avec amour, tout demander à Jésus, tout attendre de lui, pour les autres, comme pour elle-même. Elle doit aimer, penser et agir, et espérer en épouse; être toute à la reconnaissance, à l'amour; mais, sans oublier jamais ce qu'elle est par elle-même, et que rien ne lui est donné que par amour inouï. Mais il faut, se tenant dans l'humilité, bannir toute crainte. Qu'elle reconnaisse combien elle est aimée.

Une telle union n'est possible que dans le détachement et l'oubli de tout ce qui s'écarte des intérêts de l'Époux, et dans l'humilité.

Mais voici à quoi doit veiller l'épouse : qu'elle n'oublie jamais qu'elle n'est plus ce qu'elle était auparavant. Lorsqu'elle n'était qu'une pauvre fille du peuple, elle pouvait encore chercher ses intérêts parmi des bagatelles; vu sa bassesse et son ignorance, semblable chose pouvait s'expliquer. Mais maintenant qu'elle est devenue, par une faveur inouïe, l'épouse du Roi, il faut qu'elle s'occupe à sortir d'elle-même. Ces choses dont elle s'occupait auparavant, ne doivent plus maintenant retenir son attention, et bien moins encore captiver son cœur. Qu'elle en comprenne toute

la bassesse, toute la fragilité. Qu'elle soit tout occupée de ce qui la regarde : des intérêts de l'Époux. C'est là son devoir. C'est là son affaire. Si cependant elle pense encore à elle-même, qu'elle voie où sont ses intérêts : son intérêt est de faire en sorte que Celui qui l'aime l'unisse de plus en plus à lui; c'est de lui témoigner en toute occasion qu'elle lui est unie, qu'elle l'aime; c'est ne rien négliger pour attirer de sa part un regard d'amour, pour toucher son cœur, c'est enfin vivre avec l'Époux, et désirer que cette intimité croisse de plus en plus. Oui, voilà les intérêts de l'épouse. Mais comme elle est par nature basse et fragile, voilà pourquoi il faut qu'elle veille sur elle-même, qu'elle veille et qu'elle prie.

Cette union avec le Christ est une vie ; elle ne va donc pas sans produire des fruits : l'amour s'exprime par des œuvres, dans une conformité parfaite à la volonté du Seigneur et l'acceptation des souffrances qu'il offre :

Voici ce que fait l'amour : il anéantit, il souffre, il agit. Celui qui aime se détruit, s'anéantit lui-même. C'est là le signe que l'Époux considère avec attention chez l'épouse. C'est la pierre de touche de l'amour; et lorsque Jésus ne l'aperçoit pas, il ne se sent pas aimé. Mais lorsque Jésus trouve ce signe chez son épouse, lorsqu'il voit qu'elle aime vraiment, alors il lui fait don et l'invite à lui offrir deux autres signes d'amour : la souffrance et l'action.

Mais, comme le remarquait déjà saint Jean de la Croix, les âmes qui acceptent tout de leur Époux sont rares. Peu nombreuses, en conséquence, celles qui reçoivent les grâces les plus élevées d'union.

Mais voici ce que dit Jésus : là où devrait commencer sa joie, commencent le plus souvent ses déceptions. Il y a d'abord beaucoup d'âmes que Jésus voit trop faibles pour aller jusqu'à leur proposer les deux signes de son amour : il voit qu'elles se contentent de leurs petites croix, et si elles tâchent de les porter avec amour, cet amour est trop faible pour qu'elles en embrassent de plus grandes. Avec ces âmes-là, — et c'est le plus grand nombre —, Jésus n'essaie même pas. Mais là où ses déceptions sont peut-être encore plus douloureuses, c'est auprès des âmes qui reçoivent de lui ses propositions d'amour. Il y en a qui recevant sa croix, au lieu de l'embrasser et d'aimer davantage, aiment

moins qu'elles n'aimaient auparavant, car elles se retirent et reprennent parfois ce qu'elles avaient donné. Il y en a d'autres qui, recevant la croix, cessent de penser à Jésus, et ne pensent plus qu'à elles-mêmes; cela vient de ce qu'elles s'aimaient encore. Il y en a d'autres qui traînent la croix, parce que leur amour est petit. Cependant elles appliquent leur volonté à l'aimer, ce qui console Jésus. Mais il ne peut guère se décharger auprès de ces âmes. Il y en a enfin qui embrassent les peines et les travaux pour son amour, et c'est auprès de ces âmes que Jésus trouve sa consolation.

Sœur Angélique a compris, comme sainte Thérèse, que l'épouse ne devait pas regarder sa propre faiblesse ; elle doit s'animer à de généreux desseins.

Voici deux manières de s'arrêter dans l'amour :

Si une âme se contente de ses œuvres sans aspirer à en accomplir de plus grandes, son amour est faible, elle n'aime pas vraiment Jésus, et elle n'avancera pas en amour. Ceci est un bien grand mal.

Mais en voici une autre : il y a des âmes que Jésus a prises pour épouses et qui l'aiment vraiment. Elles désirent le lui prouver, et ce désir est vrai. Mais elles regardent ce dont elles sont capables, elles mesurent leurs forces, et comme elles voient ce qu'elles sont, elles s'arrêtent. Elles se coupent les ailes. Ce n'est pas ainsi que ces âmes devraient faire, et, en agissant ainsi, elles montrent qu'elles ne comprennent pas celui qui les aime. Si elles le comprenaient, elles considéreraient, non pas leurs forces, mais les siennes. Ces âmes-là demeurent petites en reconnaissance, et petites en amour. Au lieu de penser en épouses, elles semblent être encore ce qu'elles étaient auparavant; aussi leurs œuvres demeurent-elles des œuvres d'enfants.

On parlait de détachement : celui-ci doit s'approfondir. Il doit être relatif aux consolations. Les vraies consolations font défaut, lorsqu'on est allé les mendier auprès des créatures :

Voici ce que Jésus me fit comprendre : que parfois ses épouses viennent à lui après avoir en vain essayé de se consoler auprès des créatures ou en elles-mêmes. Jésus trouve que c'est alors bien juste qu'il les fasse attendre...

Le détachement doit porter même sur les occupations conformes au devoir : il s'agit de ne pas se laisser tellement absorber par sa tâche, qu'on en perde de vue la fin.

> Mais voici ce que Jésus attend de l'épouse. Lorsque, par l'obéissance, il lui confie quelque chose, qu'elle ne soit pas négligente à l'accomplir; elle ne ferait pas la volonté de Jésus. Qu'aussi elle ne se laisse pas tant envahir par cette chose jusqu'à laisser là le but et de faire un but du moyen. L'union à Jésus, c'est là l'essentiel, le tout; l'œuvre d'obéissance n'est qu'un moyen de maintenir et perfectionner cette union.

L'union avec le Christ se manifeste dans certains effets : la pauvreté, et toutes les vertus :

> « Une épouse qui ne veut manquer de rien sur la terre manque beaucoup en amour », dit Jésus. Quant à l'obéissance, Jésus me dit : « L'obéissance est le secret de la sainteté », et je lui dis : « Je croyais que c'était l'oraison »; mais Jésus me dit que non, « car une âme qui fait oraison, si elle se fie à son propre jugement, peut se tromper, mais une âme obéissante ne peut être trompée ».
>
> ... L'humilité est le sceau qui scelle l'union entre l'épouse et l'Époux. Elle est le signe de cette union. L'union intime entre Dieu et l'âme ne peut exister sans humilité, parce que l'âme qui est unie à Dieu, le connaît et se connaît.

Cette doctrine très ferme sur l'obéissance et l'humilité n'aveugle nullement Sœur Angélique sur les faiblesses des hommes. Elle sait que des confesseurs peuvent se méprendre sur la conduite à imposer à une âme. Cela ne diminue en rien les exigences de l'obéissance :

> Lorsque les confesseurs voient une âme qui exalte la grâce de Dieu en elle, ils ont peur, ils ne la croient pas humble. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour lui cacher cette grâce, ou au moins la lui faire oublier. Ils empêchent cette âme d'aimer avec reconnaissance, de courir avec joie. Cependant ils disent qu'il faut éprouver l'âme..., l'humilier. Ils en ont le droit et le devoir, dit Jésus; mais qu'ils ne se trompent pas sur la conduite à tenir. Voici à quoi ils reconnaîtront si une âme est humble : elle sera

simple et modérée dans ses paroles, elle ne jugera pas, elle sera souple sous la main qui la dirige, elle restera la même, quelle que soit l'attitude du confesseur, elle sera ouverte, prompte à s'accuser, et ne s'excusera jamais; elle livrera volontiers son jugement à l'obéissance.

★

Les beaux textes que nous avons lus, sur le détachement total et l'abandon à Dieu, ne prendraient pas tout leur sens, si l'on oubliait que Sœur Angélique vit quotidiennement de cette doctrine et que ces écrits reflètent sa propre expérience. A mesure que les mois passent, elle se conforme toujours plus parfaitement à la volonté du Seigneur. Dieu sait, pourtant, que les épreuves les plus dures ne lui sont pas épargnées. Elle doit passer par la nuit de la désolation intérieure. Elle écrit le 15 novembre 1918 : « Le bon Dieu plonge parfois les âmes dans d'étranges ténèbres. Je vous assure que la mienne est en ce moment une vraie image de l'enfer... [6] » Jusqu'au dernier moment aussi elle doit souffrir de l'opposition irréductible de son père et de sa mère. Elle s'écrie : « Je suis tentée de dire à Jésus que ces deux âmes me coûtent tout le sang de mon cœur [7]. » Par-dessus tout, elle souffre d'être incomprise de son supérieur le P. George qui la croit dans l'illusion [8]. Mais elle accepte encore, s'inclinant devant celui qui tient la place de Jésus, dans une parfaite obéissance de jugement.

Ainsi jusqu'au bout elle demeure unie à son Seigneur dans l'amour, sans dévier de la ligne tracée dès son enfance; elle en témoigne elle-même (23 décembre 1918) : « Je crois pouvoir dire que, depuis que j'ai eu l'âge de raison, j'ai toujours vécu avec Notre-Seigneur, comme si je le voyais, dans une lumière, une paix, une joie, une sécurité ineffables, jouissant tellement de cette divine compagnie que j'ai toujours ignoré les joies et les tristesses de la terre [9]. »

6. *Flamme de Joie*, p. 210.
7. *Ibid.*, p. 226.
8. *Ibid.*, pp. 219-226.
9. *Ibid.*, p. 224.

Et l'heure sera bientôt là, où se réalisera son désir unique : Quand nous aimerons assez, quand nos yeux seront ouverts, lors Jésus viendra : nous pourrons nous unir à lui, le contempler sans craintes, sans angoisses, sans défaillances, *in aeternum*... Oh! oui, hâtons-nous![10] »

Ce fut le lundi 3 mars 1919 à sept heures du soir, que cette flamme de joie » entra en pleine clarté dans la joie de son Seigneur.

Fr. R.-L. Oechslin O.P.

10. *Ibid.*, p. 228.

L'ORAISON CONTINUE

Peu de temps avant la dernière guerre, l'un de nos jeunes Pères me racontait comment, durant son noviciat, il avait failli perdre la tête. Tout jeune enseigne de vaisseau, il avait brusquement renoncé à la mer pour entrer à Solesmes, où, de toute sa générosité, il s'initiait à sa nouvelle vie. Un jour, son attention fut attirée — quelque lecture ou conférence — sur l'idée de la présence de Dieu; mieux que cela, sur « l'exercice de la présence de Dieu ». A tout soldat ou marin, « l'exercice », cela dit quelque chose : un plan prévu, des ordres donnés et reçus, et puis de la discipline dans l'exécution. En avant donc, pour « l'exercice » de la présence de Dieu!

Pour l'accrocher, cela n'est pas trop difficile. Mais, pour la conserver, c'est autre chose. Résolument, énergiquement, persévéramment, notre novice s'y essaya, s'y cramponnant pour ne pas la lâcher, avec la même imperturbable conscience qu'il eût mise, quelques semaines plus tôt, à demeurer bien au contact de quelque transport qu'il eût reçu mission de convoyer.

Quelques trous cependant, à un moment ou à un autre, dont il ne manquait d'ailleurs pas, autant par discipline que par humilité, de « rendre compte » au Maître des novices : « Ce matin, je l'ai perdue un instant... pendant le petit déjeuner. — Mais, mon ami, eût dû lui répartir son supérieur, vous n'y êtes pas! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si vous continuez dans cette voie, vous allez devenir fou. » Au lieu de cela, il s'entendit seulement dire : « Eh bien! vous avez de la chance! Moi, je n'en suis pas là... » Tant et si bien que ce qui devait arriver arriva :

ce furent bientôt des migraines, des insomnies, des cauchemars ; il fallut du repos ; et peut-être des mesures plus radicales se seraient-elles bientôt imposées, si le salut n'était venu, sous la forme d'une période militaire : l'eau et le ciel de la Méditerranée, des « exercices » d'un autre type aussi, devaient sensiblement contribuer à remettre l'inexpérimenté novice dans le réel. Peu de temps après, la guerre éclatait.

★

Penser à Dieu, de fait, c'est bien ; avoir conscience de sa présence dans le monde, autour de soi, en soi surtout, c'est mieux encore ; à la condition toutefois que cela ne dégénère pas en une obsession déséquilibrante. S'est-il jamais trouvé un éducateur pour demander à un enfant de faire « l'exercice de la présence de sa mère » ? et, bien entendu, à la mère, de faire « l'exercice de la présence de son enfant » ? Pas davantage saint François, quand il lui advint de prêcher aux poissons, n'a dû avoir un instant l'idée de les inciter à se recueillir pour faire — avec le plus grand sérieux — « l'exercice de la présence de leur sœur l'eau ». Or, l'union à Dieu, or la prière continue, c'est cela : cette attitude habituelle et comme naturelle, douce et tranquille, sans tension, sans crispation, sans obsession, à l'égard du Seigneur, en présence de qui nous sommes, en qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, et qui lui-même vit en nous.

★

Mais cela, dira-t-on, c'est de la théorie. En fait, la prière continue est-elle vraiment possible ? ou bien n'est-ce qu'une belle illusion ?

A tous les raisonnements apparemment les plus justifiés, sur la fragilité de la nature humaine, sur l'instabilité de l'imagination, il n'y a qu'une réponse à faire : l'oraison continue, c'est Dieu même qui l'a enseignée : *Oportet semper orare*[1]. Le moins

1. Lc, 18, 1.

qu'on puisse dire, c'est que, si notre humanité — telle qu'elle est — en avait été vraiment incapable, le Seigneur ne l'eût pas proposée, encore moins commandée. Or il l'a fait ; et il n'est pas dans ses mœurs divines de tendre des pièges aux âmes, en leur fixant un objectif qu'il les sait incapables d'atteindre. Qu'il y ait donc là un idéal très élevé, c'est l'évidence même ; mais que cet idéal ne soit pas à notre portée — la grâce aidant, bien entendu, — ce serait faillir à la foi que d'en douter.

Oportet semper orare. Le précepte du Seigneur est clair. Et comme s'il avait prévu que d'aucuns, moyennant mille arguties, tenteraient de le minimiser, il poursuit : *Et non deficere*. Prière continue, prière sans défaillance : impossible de se soustraire à l'évidence. Et si d'aucuns prétendaient se réfugier derrière une impossibilité, c'est qu'en fait ils n'auraient pas compris en quoi consiste vraiment cette prière ininterrompue, l'envisageant comme une série indéfinie d'actes formels et explicites. Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

★

Pour tenter de mettre en lumière cette doctrine éminemment pratique, on aurait pu songer à rassembler les témoignages de maints théologiens, exégètes et auteurs spirituels. Un seul nous suffira : celui de Dom Claude Martin, bien caractéristique, intéressant et instructif à bien des titres.

1° Dom Claude Martin est un moine, un vrai moine, avec tout ce que cela peut comporter de connaissance approfondie des Pères du désert et de toute la tradition monastique qu'ils commandent.

2° Dom Martin est aussi de son temps, du XVII^e^ siècle, plongé par conséquent — il n'a pu faire autrement — dans une atmosphère singulièrement différente : celle de la spiritualité nouvelle, née au XVI^e^ siècle ; à coup sûr il n'a pu l'ignorer.

3° Dom Martin n'est pas seulement un moine, exégète et théologien ; c'est aussi un vrai spirituel : quand il traite de l'oraison, il parle d'expérience, et cette expérience remonte très haut ; à l'école du fils de Marie de l'Incarnation, on ne risque pas de se fourvoyer.

1° Enfin, ce témoignage du grand mauriste était jusqu'ici rédit : nous l'empruntons à l'édition de ses *Conférences ascéti-ues* qui vient tout juste de paraître[2].

★

UR l'initiative des Supérieurs majeurs de la Congrégation de Saint-Maur, une douzaine de théologiens avertis se sont vus solés pendant toute une année dans un petit monastère, pour tudier de près, sous la conduite de Dom Martin, les problèmes es plus délicats de la vie spirituelle. Tout au long de ces entre-iens, le rôle de Dom Martin a été primordial. Non seulement 'est lui qui les a conçus, organisés, présidés, dirigés ; mais ncore c'est lui qui, au jour le jour, en a assuré de sa main la rédaction[3].

Selon un plan d'ensemble établi par lui-même, toute une série le questions touchant à l'ascèse et à la mystique — perfection, oraison, vœux, vie religieuse, etc. — ont donc été successive-ment proposées à la discussion des participants. L'un d'entre ux ayant exposé sa façon de voir, un second prenait la parole, our corriger, compléter ce qu'il venait d'entendre, parfois le ontredire et proposer une solution toute différente. Puis c'était e tour d'un troisième, d'un quatrième, aussi longtemps que l'un les assistants croyait pouvoir apporter dans le débat quelque umière susceptible de l'éclairer. Le tour de la question ayant insi été fait en commun, Dom Martin commençait par résumer out ce qui venait d'être dit, approuvant, critiquant, nuançant es différentes opinions, n'hésitant pas, le cas échéant, à repous-er résolument les solutions inadmissibles. Enfin, et aucune des pinions exposées n'ayant été négligée, Dom Martin reprenait ar la base toute la question, en une synthèse positive et subs-

2. *Conférences ascétiques : Questions ascétiques, proposées, examinées et ésolues en des conférences réglées,* par Dom Claude Martin. Texte publié, vec Préface et Notes, par Dom René-Jean Hesbert, Saint-Wandrille, 1957, eux volumes de 1180 pages.

3. C'est le manuscrit *français 17105* de la Bibliothèque Nationale, complété ar le manuscrit *français 19455*.

tantielle, mettant bien en lumière, et les données du problème, et la solution la plus satisfaisante qui ressortait de la discussion.

Les cinq premières de ces conférences sont consacrées à définir la perfection. Bien des points de vue ayant été exposés — la perfection consistant dans l'imitation du Christ, ou bien dans la charité, ou bien dans la pureté du cœur, etc., — Dom Martin, les ayant toutes examinées et discutées, conclut qu'aucune ne définit adéquatement la perfection, laquelle consiste essentiellement dans l'union à Dieu par l'intelligence et par la volonté.

Ce résultat acquis, la question proposée à la discussion pour la conférence suivante est celle de la possibilité d'une union continue avec Dieu : *Si, dans l'état de fragilité où le péché nous a réduits, on peut être continuellement uni à Dieu.* Le titre même esquisse les objections :

> J'ai de la peine à croire, déclare l'un des participants, qu'une personne puisse vivre dans une union continuelle avec Dieu... Cette union se fait principalement par l'amour, et par l'application actuelle de notre volonté à Dieu; mais je ne puis comprendre que cette application puisse être continuelle [4].

La remarque est bien naturelle; un autre y répond aussitôt, en se fondant sur l'Écriture :

> Je dis que l'âme peut être continuellement unie à Dieu. Saint Paul ne nous recommanderait pas une chose impossible; cependant il nous commande de *prier sans cesse* [5], c'est-à-dire d'être sans cesse unis à Dieu [6].

Ainsi est tout de suite souligné le rapport étroit qui existe entre l'union et l'oraison, entre l'oraison continue et l'union habituelle à Dieu. De fait, les deux sont pratiquement inséparables.

Mais voici qu'un nouvel interlocuteur nous remet à son tour dans le doute :

> Il n'est pas possible, déclare-t-il nettement, d'être continuelle-

4. *Op. cit.*, p. 84.
5. *Sine intermissione orate* (1 Thess., 5, 17).
6. *Op. cit.*, p. 85.

ment uni à Dieu, parce que cette continuité d'actes causerait un épuisement que la nature ne pourrait supporter [7].

Les actes! Nous y sommes : les voilà. Si, de fait, l'union à Dieu ne se peut comprendre sans des actes, des actes répétés, des actes incessants, il est clair qu'elle ne saurait être permanente, la continuité indéfinie des actes étant pratiquement impossible — il faut bien, pourtant, dormir, — et ne pouvant conduire celui qui s'y essaierait qu'à l'obsession et au détraquement, nullement à la perfection. C'est ce qu'avec bon sens constate un autre des participants.

> Toutes les raisons que l'on vient de mettre en avant me paraissent belles et fortes. Néanmoins, elles ne me convainquent pas; et, quelque effort que je me fasse, je ne puis me persuader qu'une personne, pour parfaite qu'elle soit, puisse conserver une union continuelle avec Dieu. Nous avons en nous un obstacle formel à cet état, savoir notre imagination qui, par sa légèreté, se porte sans cesse à des objets que l'esprit ne goûte pas, et qui le détournent de l'application qu'il veut avoir aux choses divines. Je n'ai pas de peine à confesser publiquement ma faiblesse, ni de dire que, quelque amour que j'aie pour le recueillement intérieur, mon imagination s'échappe de telle sorte, que je me trouve souvent, pour ne pas dire continuellement, fort éloigné de moi-même. Je ne veux pas croire que les autres soient aussi imparfaits que moi. J'ai vu néanmoins de grands serviteurs de Dieu, qui font même profession de mener une vie d'oraison, qui m'ont dit en gémissant que leur esprit était sujet à de semblables égarements, et que c'était la plus grande peine qu'ils eussent dans la vie spirituelle. Tous les hommes donc, ayant une imagination sujette aux mêmes légèretés, je conclus qu'il n'est pas possible de conserver une union continuelle avec Dieu [8].

Chacun, en lisant cette déclaration humble et sincère, ne pourra pas ne pas la faire sienne. Mais est-ce bien de cela qu'il s'agit?

Les différents participants ayant donc, chacun pour son

7. *Op. cit.*, p. 87.
8. *Op. cit.*, pp. 87-88.

compte, exposé sa façon de voir, Dom Martin en fait l'examen d'ensemble ; et tout de suite il va à l'essentiel :

> Saint Paul, déclare-t-il — reprenant l'un des exposés — nous ordonne de *prier sans cesse*... Ce saint Apôtre étant trop sage pour nous commander rien d'impossible, il est clair que l'union, qui est le plus essentiel de l'oraison, peut être continuelle. Ce qu'il dit de saint Paul, il pouvait encore le dire de Notre-Seigneur, car ce divin Maître nous ordonne de prier sans cesse et sans relâche : *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* C'est la Sagesse même, conclut-il, qui veut que notre oraison soit sans relâche, et par conséquent que notre union soit continuelle [9].

Et, plus fermement encore, au début de l'exposé d'ensemble qui conclut cette sixième conférence :

> Il faut dire que, non seulement un homme parfait *peut* être continuellement uni à Dieu par la volonté et par l'entendement, mais encore qu'il le *doit*, s'il ne veut dégénérer de son état de perfection [10].

On n'aura pas manqué de remarquer que, pour défendre la continuité de l'*union*, deux textes scripturaires, et deux seulement, ont été invoqués, soit par quelqu'un des participants, soit par Dom Martin en personne : précisément les deux textes du Seigneur et de saint Paul qui commandent l'*oraison* continue. Celle-ci est donc plus explicitement commandée encore que ne l'est l'union elle-même, si tant est qu'on puisse les séparer, au moins logiquement. Venons-en donc à la série de conférences où, aussitôt après les questions concernant l'union, ont été discutées celles qui touchent à l'oraison : la VIII[e], où il s'agissait de définir l'oraison, la IX[e], où était débattue la question de savoir comment la commencer et comment la conclure.

> L'oraison étant fondée sur la foi, déclare le premier qui prend la parole, je crois que la préparation la plus proche et la plus convenable qu'on puisse y apporter est de la commencer par un acte de foi. Et quant à la conclusion, puisque cette oraison con-

9. *Op. cit.*, pp. 90-91.
10. *Op. cit.*, p. 94.

siste en partie dans l'amour, je voudrais la terminer par un acte d'amour... Ainsi, l'oraison commence par la foi, et finit par l'amour [11].

Il n'y a rien là en soi que de bon ; il ne faudrait pourtant pas être dupe. Que si cette manière de faire rend service à l'intéressé, il n'a — c'est bien clair — qu'à en user, mais on ne saurait l'imposer ; car il s'agit là d'un « système », d'un système parmi bien d'autres, d'un système qui s'accroche aux actes, et à des actes bien précis. Peut-on l'ériger en loi ? Certainement pas : ni pour la nature des actes proposés, ni même pour la nécessité de poser des actes précis. Avec son jugement très sûr, Dom Martin le souligne :

> On a dit qu'elle (l'oraison) doit commencer par un acte de foi, ce qui n'est pas nécessaire. Il suffit seulement de le supposer, et de se comporter ensuite en l'oraison comme si on l'avait fait.

Mais une comparaison fera mieux comprendre les choses :

> Quand vous entrez dans une église, si vous y trouvez le Très-Saint-Sacrement exposé, vous l'adorez avec un profond respect ; et cependant, vous ne faites point d'acte formel de foi, mais vous le supposez, et vous rendez vos adorations de même que si vous l'aviez fait. Car vous n'adoreriez pas Jésus-Christ si vous ne croyiez qu'il est sur l'autel et qu'il est Dieu [12]. De même, quand nous commençons notre oraison, Dieu se présente à nous, et sans que nous fassions aucun acte de foi nous le regardons, et nous

11. *Op. cit.*, p. 131.

12. C'est la réaction toute spontanée de « frère Pierrick », après qu'on eut tenté de l'initier à *l'exercice de la présence de Dieu* : « A genoux sur son prie-Dieu, il fit tous ses efforts pour se mettre en présence de Dieu. Il avait conscience de l'avoir fait déjà en se rendant simplement à l'église, la maison même de Dieu, en vue de prier. La lampe du sanctuaire, qui clignotait en face de lui, attestait la présence réelle du Fils de Dieu fait homme et résidant continuellement parmi nous. Le seul fait d'entrer à l'église avec l'intention d'adorer et de contempler Dieu n'était-il pas une préparation suffisante ? Sans doute non, puisque la méthode prévoyait un temps minuté pour la mise en présence de Dieu... » (*Frère Pierrick le revenant*, traduit et adapté de l'anglais, Paris, Bonne Presse, 1955, p. 103. Cf. *La Vie Spirituelle*, octobre 1956, p. 322).

> continuons ce regard avec un sentiment d'amour. Cela néanmoins ne se fait point sans foi, car nous ne le regarderions et nous ne l'aimerions pas de la sorte, si nous ne croyions qu'il est Dieu et qu'il nous est présent[13].

C'est l'évidence même. Encore une fois, l'enfant, devant sa mère, n'a pas l'idée de faire un « acte de foi » en elle ; et cependant, de tout son être, « il y croit ».

Aussi bien, conclut Dom Martin,

> la seule habitude de la foi suffit, et elle soutient tout cela; car, comme elle est le fondement de la religion et de toute vertu, elle l'est aussi de l'oraison.

Tout cela est très simple, éminemment humain et divin à la fois, et bien capable de libérer tant d'âmes qui se croient astreintes — et parfois sont contraintes, — pour entrer en contact avec Dieu ou simplement s'y maintenir, à toute une série d'actes formels et d'exercices dont le moins qu'on puisse dire est que, dans beaucoup de cas, ils sont parfaitement inutiles, dans la mesure même où l'âme qui s'y livre est déjà de façon habituelle unie à Dieu.

Si donc, dans l'exercice de l'oraison, un acte formel de foi peut dans certains cas être utile, il serait parfaitement indiscret de l'imposer comme une loi.

> Il en est de l'amour comme de la foi, poursuit Dom Martin. L'oraison commence par une habitude de foi, et elle finit par une habitude d'amour. Mais, au lieu qu'on a dit qu'elle doit commencer par un *acte* de foi et finir par un *acte* d'amour, nous disons qu'elle commence, qu'elle continue et qu'elle finit par une *habitude,* ou, si cela se peut dire, par un *acte habituel* de foi et d'amour tout ensemble[14].

L'expression est lâchée : un « acte habituel ». Et s'il est bien

13. Dans son *Traité de la Contemplation,* Dom Claude Martin a beaucoup insisté sur l'oraison de simple regard (R. P. Ravez, *Le « Traité de la Contemplation » de Dom Claude Martin,* dans *Revue d'Ascétique et de Mystique,* XXIX (1953), p. 221).

14. *Conférences ascétiques,* p. 133.

ssible qu'elle fasse sursauter quelque théologien en chambre, mpu à diviser, à distinguer, en oubliant souvent de refaire unité, la formule ravira tous ceux qui vraiment ont l'expérience le la chose. A notre boutade initiale qui opposait — au moins pparemment — les actes et les habitudes, Dom Martin a trouvé a vraie solution, celle qui était d'ailleurs sous-jacente à nos éflexions elles-mêmes ; à savoir qu'il n'est pas question de pros-rire les actes, mais qu'en ces matières spirituelles surtout, les ctes eux-mêmes n'ont leur vrai sens, leur vraie valeur, que fondés sur des habitus, dont ils apparaissent comme un jaillissement, à la fois très spontané et très libre.

Mais nous n'avons encore entendu, dans les réflexions qui précèdent, que la pensée de quelques-uns de nos théologiens retraitants ou leurs objections, et puis les réactions qu'elles ont pu inspirer à Dom Martin. Il ne peut être que très profitable d'être attentif maintenant à son enseignement positif et direct.

> Puisque j'ai commencé à parler de l'oraison parfaite, il est nécessaire que j'en fasse la description entière, et que je vous en donne la connaissance que doit avoir une personne spirituelle. Je disais dans la dernière conférence que cette oraison consiste dans une vue de Dieu toute pure et toute simple accompagnée d'une douce et amoureuse inclination de cœur. Je disais encore qu'il n'y a point de pratique plus parfaite dans la vie spirituelle que celle-là, parce qu'elle est la perfection même, qui consiste dans l'union de notre âme avec Dieu par l'entendement et par la volonté. Je disais enfin qu'il n'y a point de pratique plus facile que celle-là, parce qu'il n'est pas nécessaire de faire de grandes recherches ni de s'étendre en de longs raisonnements, et qu'il suffit de demeurer en la présence de Dieu dans un respect intérieur et extérieur par un regard simple et amoureux de sa majesté[15]. Voilà la substance de cette oraison.
>
> Mais, parce que toute oraison a sa préparation et sa conclusion, comme elle a son commencement et sa fin, il faut résoudre quelle est la préparation et la conclusion de celle-ci, et comme il faut la pratiquer. Ceux qui n'en ont pas l'expérience vont être surpris de ce que je vais dire : savoir que cette oraison n'a ni préparation ni conclusion, ni commencement ni fin; en un mot, qu'elle

15. Cf. ci-dessus, note 14.

est infinie, parce que la fin de l'un doit être le commencement de l'autre [16].

Ici encore, d'aucuns se dresseront, pour qui ces questions, si simples et délicates tout ensemble, sont surtout matière à spéculation. Le malheur — ou plutôt le bonheur, — c'est que l'union des âmes avec Dieu ne relève pas de plans rigides, longuement, patiemment, savamment élaborés. Bien des stratèges en spiritualité seront donc littéralement renversés qu'un exercice aussi discipliné que l'oraison puisse être fait... sans préparation et sans conclusion. C'est pourtant un fait. Tous ceux qui ont quelque peu pratiqué l'éducation physique, en commun surtout, savent que chaque « exercice » est nécessairement précédé d'une « mise en train », et suivi d'un « retour au calme ». C'est très sensiblement sur le même schéma que, bien avant leurs confrères en gymnastique, maints moniteurs d'éducation spirituelle avaient conçu les choses, et notamment pour « l'exercice de l'oraison ». La différence est pourtant grande entre les deux domaines ; car le corps ne fait pas toute la journée de la gymnastique, tandis que l'âme vit — ou devrait vivre — incessamment de son union à Dieu. Et c'est pour exprimer cette divine réalité, que Dom Martin, ne trouvant pas d'autre mot dans la langue, l'a appelée proprement *infinie ;* infini étant pris ici — c'est trop clair, — non pour désigner une oraison qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin, mais pour caractériser une oraison dont on ne saurait préciser à quel moment elle commence et à quel moment elle finit : terme bien suggestif pour exprimer l'union habituelle d'une âme, qui en de certains temps se livre à une oraison plus formelle, mais dont l'oraison réelle est pratiquement ininterrompue.

Ainsi, appuie encore Dom Martin, quand le temps de l'oraison est fini et qu'on se lève du lieu où on la fait (il y a donc des temps et des lieux pour une oraison plus formelle), il n'y a point d'autre conclusion à faire ni d'autre résolution à prendre que de conserver l'opération intérieure de l'oraison, sans faire aucun acte, et de s'y entretenir dans tout le temps qui suit.

16. *Op. cit.*, pp. 136-137.

On l'aura bien noté : « sans faire aucun acte ». Ce n'est pas là — aucun malentendu n'est possible — de l'in-action à saveur quiétiste, mais bien de l'in-action très proprement contemplative : celle qui n'a plus besoin de poser d'actes explicites, parce que le but auquel tendent les actes — l'union — est déjà une réalité.

> De la sorte que, poursuit très logiquement Dom Martin, quand on retourne à l'oraison (un temps d'oraison plus explicite), on y reporte l'union qu'on en avait emportée; et alors il n'y a point d'autre préparation à faire ni d'autre acte à produire, puisque l'on est déjà uni à Dieu, ce qui est l'oraison essentielle, qu'il ne faut pas quitter pour faire des actes, ni quelque chose de moins parfait [17].

Une fois de plus, on aura remarqué, dans la terminologie de Dom Martin, l'une de ces expressions, étonnantes de prime abord, mais qui n'en ont pas moins tout leur sens. Ne vient-il pas de nous parler d' « emporter et reporter une union qui ne cesse pas »? Sous l'étrangeté de la forme, l'idée est parfaitement claire : Dom Martin veut simplement parler d'âmes unies à Dieu de façon habituelle, qu'elles soient ou non dans l'exercice actuel d'une oraison formelle.

> Il faut conclure de là, termine Dom Martin, que cette oraison n'a ni préparation ni conclusion, ni commencement ni fin, mais qu'elle est dans une continuelle circulation : elle commence où elle finit, et elle finit où elle commence. L'on n'en sort point, parce l'on y demeure toujours, et l'on n'y entre point, parce que l'on y est déjà. C'est là véritablement observer le conseil de Notre-Seigneur, qu'*il faut toujours prier,* et celui de saint Paul, qu'*il faut prier sans cesse* [18].

Le mot de *circulation* rend, ici encore, fort bien la réalité, comme précédemment le mot d'*infinité*; cette continuité de l'oraison ressemblant de fait à celle d'un cercle, dont on ne saurait vraiment dire où il commence et où il finit.

17. *Op. cit.*, p. 138.
18. *Ibid.*

★

Quelle tranquillité et quelle liberté ces remarques si simples ne sont-elles pas capables de donner à bien des âmes droites et fidèles, les difficultés dont souffrent la plupart d'entre elles consistant très précisément en ce que, unies habituellement à Dieu, elles s'acharnent, par la pratique d'actes multipliés — et qui de soi sont d'une nature moins élevée — à acquérir une union avec Dieu qu'en fait elles possèdent déjà : le but est atteint, on n'en continue pas moins à user des moyens...

Soucieux cependant d'objectivité, nous convenons d'ailleurs parfaitement que les observations qui précèdent ne sont pas applicables uniformément à toutes les personnes ni à toutes les situations ; que même, à l'occasion, elles pourraient entretenir ou provoquer des illusions dangereuses : dans tous les temps il y a eu des âmes qui s'imaginent être unies très intimement à Dieu, alors qu'elles négligent l'ascèse la plus élémentaire, alors même qu'elles manquent sans aucun scrupule à leurs devoirs d'état les plus impératifs. Mais s'il fallait, par principe, éviter d'exposer une doctrine de soi très salutaire, sous prétexte qu'elle est toujours susceptible de déformation ou d'abus, il n'y aurait plus qu'à se taire complètement, renonçant à aider les âmes qui méritent de l'être. Celle qui vient d'être exposée ne peut qu'être très utile à tous ceux qui sont à Dieu et entendent bien demeurer à lui seul, dans la vie religieuse très particulièrement où tout est ordonné à cette union continue, mais aussi dans le monde où, quoi qu'il puisse en être des obligations parfois si accaparantes qu'impose le devoir d'état, tant d'âmes peuvent demeurer et demeurent souvent en fait dans un état d'oraison continu, si éminemment conciliable avec la grande liberté des enfants de Dieu.

Dom René-Jean Hesbert.

LA PENTECÔTE*

Par son titre et sa présentation, ce livre est lié à une circonstance : il a été édité, à la demande d'un groupe d'aumôniers, pour la préparation du pèlerinage des Étudiants à Chartres de 1956, dont le thème était la Pentecôte. Mais ce livre a un intérêt qui dépasse de beaucoup cette occasion, et, dans la mesure où la Pentecôte est un événement dont vit quotidiennement l'Église, un intérêt qui n'est pas lié non plus à la fête liturgique qui célèbre cet Événement. En bref, ce petit volume nous montre comment l'humanité est entrée, par les deux Événements complémentaires de la Résurrection de Jésus et du Don de l'Esprit-Saint, dans l'ère de la Résurrection, de la seconde création, et comment l'Église est née pour réaliser cette œuvre.

En trois chapitres : I. *La Pentecôte, cinquantième jour de la Pâque.* — II. *A la Pentecôte, l'Église reçoit sa loi et son âme.* — III. *A la Pentecôte, l'Église prend son départ missionnaire,* le P. Congar donne la signification du fait de la Mission de l'Esprit dans le déroulement du projet de Dieu. L'analyse suivante montrera la richesse de cette vue.

On voit d'abord, par le plan même, que ce livre n'expose pas une théologie du Saint-Esprit; cependant — et c'est déjà une des idées intéressantes du livre, bien que peu développées —, le rôle du Saint-Esprit déterminé par le Christ et expérimenté dans la Pentecôte de l'Église, est l'analogie révélée qui permet de sonder la place du Saint-Esprit dans les relations des Trois Personnes, car l'Économie est à l'image de la Théologie (pp. 35-38, 51-55, 67). Et ceci est très conforme à la façon dont Dieu révèle son mystère; c'est par ses interventions dans l'histoire et la réalisation de son plan de salut que Dieu se dit aux hommes : Théologie et Économie s'éclairent l'une par l'autre, mais le point de départ de notre connaissance est l'Économie.

Toutefois, l'objet précis du livre est l'événement de la Pentecôte.

1. « La Pentecôte n'est pas une fête idéologique... elle n'est pas même destinée à célébrer la Personne du Saint-Esprit..., elle est

* Yves Congar, O.P., *La Pentecôte, Chartres 1956,* Éd. du Cerf, Paris, 1956, 160 pp., 300 fr.

[...] le mémorial du fait de la venue du Saint-Esprit sur et dans l'Église » (p. 13). C'est donc un événement qui a introduit un élément nouveau dans le déroulement du projet de Dieu, qui a fait progresser et, doit-on dire, en un sens, a accompli l'Économie providentielle. De plus, ce n'est pas simplement un fait passé; non seulement ses effets durent, mais lui-même se renouvelle, et la Pentecôte liturgique est un avènement du Saint-Esprit.

2. La venue du Saint-Esprit accomplit l'événement de Pâques : c'est l'une des idées les plus remises en lumière par ce livre; souhaitons qu'il contribue à rendre le sens de l'importance de la Pentecôte, aussi capitale que celle de Pâques. Sans la Pentecôte, la Pâque du Christ ne serait pas devenue la nôtre. Il n'est d'ailleurs pas facile de montrer ce lien, du moins aux yeux d'une intelligence qui ne serait sensible qu'à des démarches rationnelles : on ne peut guère que le faire apparaître à la façon dont l'Écriture montre le sens profond de l'harmonie des mystères. On peut résumer en deux temps l' « explicitation » de l'Écriture donnée par le P. Congar :

a) La Pentecôte a sa source dans la Pâque du Christ : le Saint-Esprit n'a pas été donné, de fait, tant que le Christ n'a pas été glorifié; ce que l'auteur explique ainsi : le Christ n'a envoyé le Saint-Esprit qu'une fois qu'il eût atteint, dans son humanité, à la gloire du Fils, qu'il se fût conduit par excellence comme un fils, dont toute la raison et la gloire sont de « se nullifier dans la recherche et la gloire de la volonté du Père » (p. 27); alors, Jésus pourra donner le Saint-Esprit, comme de lui et du Père procède l'Esprit dans la Trinité, parce qu'il est le Fils éternellement parfait, qui n'est ce qu'il est que par relation au Père.

b) Le rôle du Saint-Esprit n'est pas de faire du nouveau par rapport à l'œuvre du Christ : c'est « d'effectuer, actualiser, intérioriser en nous » la Pâque du Seigneur (p. 44). C'est là aussi un des points majeurs de la réflexion du P. Congar : le Saint-Esprit agit conjointement avec le Christ, il n'a pas d'œuvre propre, pas plus que le Christ ne peut agir sans lui au cœur des êtres : « Par le Christ est posée ou réalisée la forme du salut, par l'Esprit-Saint la vie y est mise, la forme reçoit son mouvement et son fruit vivant » (p. 42); et, dans l'ordre de la connaissance, « le Saint-Esprit interprète seulement et fait pénétrer en plénitude le mystère de Jésus dans l'histoire » (p. 50). Et tout cela, le Saint-Esprit le fait à la louange de la gloire de Dieu, car son œuvre dans les cœurs a pour but de ramener au Père, comme, en lui, le Fils s'unit au Père dans la Trinité. Par conséquent, il n'y a pas un christianisme et une Église du Saint-Esprit (p. 49) : il y a une seule œuvre de salut, réalisée en deux temps, le premier, par le Christ dans l'histoire, dont l'œuvre nous a ouvert la source de l'Esprit, le second par le Christ qui agit conjointement avec l'Esprit-Saint.

3. La Pentecôte n'est pas seulement l'avènement du Saint-Esprit dans les hommes, elle est l'avène-

ment du Saint-Esprit dans l'Église et par elle. Le P. Congar insiste, dans son chapitre deuxième, sur le caractère ecclésial de la Pentecôte : le Saint-Esprit, ce jour-là, a mis au monde une institution dont il est l'âme et la loi et qui a pour but de le communiquer. De ce point de vue encore, la Pentecôte a apporté un élément décisif « dans la réalisation du propos de grâce de Dieu, qui allait à poser ou à réaliser, dans le monde, un Corps de sainteté et de salut : la sainte Église » (p. 90). L'Église avait été conçue par le Christ, qui avait mis peu à peu en place les éléments de l'institution ecclésiale, mais elle a reçu son animation, elle a été comme mise au monde ce jour-là (p. 116). Pour autant,

a) l'Église n'est un corps vivant que par le Saint-Esprit qui est son *souffle* vital (*spiritus*) et sa loi intérieure d'existence (p. 65), ce qui implique deux rôles : l'Esprit-Saint façonne les membres du Corps du Christ en leur donnant de jouir en commun avec le Christ de ce qu'il est et de ce qu'il a (c'est cette « communication » qui fait le membre); il réalise la « communication » entre les divers membres et assure ainsi leur unité; en outre, et en même temps, il fait des membres des organes du Corps, les organise hiérarchiquement, les aide à remplir leur tâche propre au bénéfice du Corps et de sa croissance vers son âge adulte.

b) Née de l'Esprit, c'est l'Église qui en détient le don. L'Esprit-Saint agit par elle et se communique par elle, en une sorte de « concélébration » du ministère visible avec la Personne divine (p. 106). Ainsi, « il est clair que, d'un bout à l'autre, l'Église se construit essentiellement par la coopération du Saint-Esprit envoyé par Jésus avec le ministère apostolique institué par lui » (p. 106). Mais, parce que l'Esprit-Saint anime l'Église sans être « une âme « composante », unie substantiellement à elle comme l'est l'humanité au Verbe » (p. 108), « l'Église est assurée de sa présence et de son assistance, mais l'Église ou la Hiérarchie dans l'Église, ne sont pas impeccables dans leurs représentants humains » (pp. 108-109).

4. Précisément, parce qu'elle est un corps organique de salut animé par l'Esprit-Saint, l'Église ne peut vivre sur elle-même : dès qu'elle est mise au monde, elle prend son départ missionnaire. A la Pentecôte, elle a été donnée au monde, en vue, par sa collaboration avec Dieu, de faire aboutir le grain unique, mis en terre par la Pâque du Seigneur, à la moisson de la Parousie (pp. 119, 136).

Les vues essentielles de ce petit livre, on le voit, ont une valeur permanente. Le P. Congar a, en outre, aidé le travail personnel par des références bien choisies au Nouveau Testament, par de bonnes citations patristiques, des indications sommaires de lectures à faire, des notes iconographiques rapides, mais suggestives. De l'ensemble se dégagent quelques vues synthétiques de première importance pour l'intelligence de l'Économie du salut et du mystère de l'Église.

N. R.

A TRAVERS LES REVUES

BIBLE ET FOI CATHOLIQUE

Dans le numéro d'avril de la DOWNSIDE REVIEW, le Rme Père Abbé de Downside publie une très bonne mise en place de la foi catholique par rapport à la Bible (*The Catholic Faith and the Bible*).

Après avoir rappelé que, contrairement à la foi protestante (pour qui la religion est affaire strictement personnelle), la foi catholique est universelle, c'est-à-dire qu'elle est la foi du corps entier de l'Église, l'Abbé de Downside rappelle très heureusement que la Révélation a toujours eu, dès l'Ancien Testament, ce caractère public et collectif qui spécifie la foi catholique :

> L'Église enseigne que Dieu s'est révélé lui-même non pas simplement ici et là, à des individus séparés, mais dans une Révélation donnée et confiée à une société, l'Église elle-même, dont la fonction est d'apporter et de transmettre la Révélation à toute l'humanité. Le sommet de cette Révélation publique de Dieu se trouve dans la vie terrestre et la résurrection de Jésus-Christ dont l'humanité parfaite subsiste dans la personnalité même de Dieu, le Fils. Mais la montée vers ce sommet a été menée jusqu'au terme et préparée par un procédé séculaire de révélation partielle et progressive que l'Église fait remonter par les Sages d'Israël, les prêtres et les prophètes, jusqu'à Moïse, et au delà. Dieu n'a pas laissé l'humanité sans témoin durant les longs siècles qui ont précédé l'Incarnation. Son activité créatrice « au commencement » a été égalée par une manifestation graduelle et progressive jusqu'à ce que la scène fût finalement prête et les esprits des hommes préparés pour une manifestation qui était aussi un don de soi complet. Le processus total peut être considéré comme une éducation de l'homme dans laquelle chaque étape successive ajoute à la lumière déjà donnée.

Il exalte le rôle éducatif de la Tradition, qu'il compare à celui de la mémoire :

> L'éducation d'un individu dépend de sa mémoire dans laquelle les leçons reçues dans le passé sont

emmagasinées et disponibles pour servir de base aux leçons suivantes et plus avancées. Sans mémoire, nous sérions inéducables, du moins si nous faisons entrer dans le terme « mémoire » notre capacité d'acquérir des techniques corporelles.

Ce qui, dans la société, correspond à la mémoire dans l'individu, c'est la tradition. La tradition rend valables pour une génération les fruits de l'éducation et de l'expérience des hommes des générations précédentes. La tradition peut stimuler l'activité autant que le souvenir de son propre passé peut inhiber l'initiative; mais, sans la tradition, le progrès culturel est impossible. La philosophie, la science et les arts ont tous leurs traditions; il en est de même pour les écoles et pour les villages, les villes, les campagnes, les pays. Le meilleur astronome, sociologue ou architecte de notre temps sera le premier à reconnaître sa dette à l'égard de ceux qui lui ont ouvert et déblayé la route et l'ont de ce fait rendu capable d'atteindre un niveau plus élevé, puis de transmettre à son tour le legs reçu du passé, enrichi de sa contribution personnelle, relativement petite. Même celui qui est hostile à la tradition est habituellement beaucoup plus redevable au passé qu'il ne le croit. Descartes peut difficilement être compris dans sa plénitude sans une connaissance de la tradition scolastique qu'il avait l'ambition de dépasser. Une perte de tradition est, pour la culture, pour l'humanité en général, ce que l'amnésie est pour l'individu.

Il examine ensuite les divers moyens de transmission de la tradition, en soulignant l'importance de la tradition orale qui a précédé la tradition écrite et qui la dépasse par la richesse de son contenu (qu'on pense notamment aux rites des sacrements et de la prière) :

> En même temps, il ne faut pas oublier que la transmission de la tradition des origines chrétiennes ne se limitait pas aux écrits du Nouveau Testament. Pendant un certain temps, la tradition orale aura continué et joué son rôle légitime parallèlement aux matériaux écrits. Papias d'Hiérapolis, qui écrivait vers 130-140, raconte que lorsqu'il était jeune homme (peut-être vers l'an 100), il avait glané le plus d'informations qu'il avait pu auprès de ceux qui avaient vu Jésus et aussi auprès de leurs disciples immédiats. Les usages et les rites sacramentels de l'Église furent plus permanents. Les rites du baptême et de l'Eucharistie ne furent pas originellement tirés des documents du Nouveau Testament, mais les précédèrent. Et les rites ont une vie très résistante : ils survivent. Peut-être à peine moins importante, quoique moins facile à évaluer, fut l'impression laissée sur les premiers disciples et transmise par eux, par les mille moyens divers de communication qu'offre la vie de relation en société, par le Fondateur de cette nouvelle forme de croyance et de pratique, qui était cependant une forme ancienne.

Après un succinct et solide exposé du caractère canonique et inspiré des livres de la Bible, il en rappelle les lois d'interprétation. Très justement, le Père Abbé de Downside nous fait remarquer que :

> La foi et la pratique de l'Ancien Testament ont été le milieu providentiel de la vie terrestre du Christ lui-même. Par l'Incarnation, le Verbe de Dieu n'a pas simplement revêtu une nature humaine : il est entré dans un milieu humain et il a accepté un conditionnement hu-

main particulier. Quand l'Enfant Jésus *grandissait en sagesse,* c'était de la foi et de la piété de l'ancien Israël que se nourrissait son esprit humain. C'est dans les pages de l'Ancien Testament que, comme homme, il lut son propre destin, et c'est des formes et des figures de l'Ancien Testament qu'il le revêtit, pour les autres et pour lui-même. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, nous ne pouvons comprendre le Christ en dehors de ce contexte historique dans lequel il parvint à se comprendre lui-même. Ce contexte était fait d'une religion sociale et révélée, qui comportait des éléments institutionnels, mystiques et (dans un sens différent du sens hellénistique) intellectuels. Ses traits caractéristiques (la Loi mosaïque, l'adoration du Temple avec son sacrifice et sa psalmodie, la sagesse de ses docteurs, le sens pénétrant de ses prophètes et les idées messianiques qui s'étaient développées autour des notions d'un Roi davidique idéal, du Serviteur souffrant du Seigneur et du « semblable à un fils de l'homme », de Daniel), tout cela a non seulement nourri, mais donné forme à la piété personnelle de Celui qui est pour les chrétiens le modèle de la dévotion. Tout cela fut, dans son fond, à la fois assumé par lui comme valable pour sa propre époque, et transcendé dans le système religieux établi par lui, un peu comme la vie accepte et transforme la matière inorganique. En lui, la tradition pré-chrétienne d'Israël et la tradition chrétienne trouvent leur unité, chacune trouvant son sens dans sa juxtaposition à l'autre.

Et il conclut par ces remarques :

Toute théologie chrétienne doit continuellement se reporter à la Bible parce que la théologie dogmatique n'est que la tentative sans fin d'exprimer dans une pensée et un langage humain scientifique, en le reliant aux autres branches de la connaissance, le contenu de la Révélation, dont la Tradition, orale et écrite, est le dépôt. L'Écriture et la Tradition non écrite sont ainsi les sources vivantes, les sources maîtresses, les « fons et origo » où puise la théologie, les sources vivantes animées par la vie même du Saint-Esprit dans l'Église. On peut dire à ce propos que l'étude du Nouveau Testament pendant les trente dernières années a été grandement revivifiée précisément par l'effort renouvelé et soutenu accompli en vue d'approfondir notre compréhension des écrits du Nouveau Testament et de l'Église des temps apostoliques à la lumière des présupposés vétéro-testamentaires.

L'étude de la Bible — que nous signifiions par ce mot le travail de critique historique et d'exégèse du savant et de l'historien ou la prière méditative du chrétien sous la conduite du Saint-Esprit, en harmonie avec l'esprit de l'Église — n'est et ne sera jamais achevée. Cette étude ne peut guère donner à elle seule des résultats absolument certains. La certitude appartient aux articles de foi tels que l'Église les a définis et aux conclusions qu'en théologie dogmatique la raison tire nécessairement de ces articles. En fin de compte, toute étude de la Bible doit, sous peine de s'égarer, se conformer aux limites de l'interprétation posées par ces deux sources conjointes de certitude. Mais il n'est peut-être pas tout à fait hors de propos d'exhorter les théologiens du dogme à veiller à ne pas imposer à l'étude de la Bible des conclusions dépourvues de certitude. Il est de l'essence de la méthode critique de procéder par essais et par erreur, par hypothèses et révision des hypothèses. Si on ne lui concède pas la possibilité de faire certaines

rreurs, la méthode critique ne sera pas en mesure de fournir à la longue ses résultats positifs et des aperçus nouveaux et enrichissants pour la fécondation de la théologie dogmatique.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE

Le numéro d'avril de la revue ignatienne CHRISTUS contient un très bel ensemble d'articles groupés sous le titre *Volonté de Dieu décisions humaines*. On en recommande la lecture à tous ceux qui sont victimes de préjugés et d'erreurs concernant la doctrine spirituelle de saint Ignace.

Dès le liminaire, on prend soin de préciser discrètement que la conception ignatienne est étrangère au « volontarisme » qui a si cheusement marqué la culture européenne depuis plusieurs siècles :

> Notre vie spirituelle consiste essentiellement dans l'union de notre volonté à la volonté divine : à l'imitation du Christ, « notre nourriture, c'est de faire la volonté du Père ». Mais cet idéal est aussitôt précisé par saint Ignace : la volonté est, en nous, la source de nos « affections » (*affectus*), c'est-à-dire de sentiments intérieurs qui nous attirent vers un objet de plus en plus désiré et aimé; notre volonté s'unit donc à Dieu, non seulement dans la fidélité de l'obéissance à ses ordres, mais dans le mouvement qui nous porte à l'aimer « de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ». C'est d'ailleurs Dieu lui-même qui purifie, qui convertit, qui illumine nos « affections » : chercher la volonté de Dieu, c'est avant tout se disposer à se laisser conduire par son Esprit qui habite en nous et qui nous « meut » vers le Père. On ne trouve Dieu que par Dieu.

Dans l'article intitulé *Que ta volonté soit faite,* le P. Jean-Marie Le Blond écrit — après avoir rappelé que, dans l'Ancien Testament, la volonté de Dieu « se révèle d'abord et principalement par la Loi » (p. 151) et que « cela demeure au fond de notre christianisme » (p. 152) :

> Mais ce fond, conservé et permanent, a été dépassé et le Christ nous a introduits du *service* à l'*amitié* : « Je ne vous appelle plus des serviteurs... Je vous ai nommés mes amis. » La différence, c'est que l'ami *connaît* davantage, qu'il est au courant des intentions du maître et qu'il entre dans ces intentions par l'intérieur : « Le serviteur ignore ce que fait le maître; je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn, 15, 15). C'est précisément par cette révélation, plus étendue et plus profonde, qui fait connaître les intentions de Dieu et qui permet par suite d'y entrer pleinement, que s'opère le passage de la loi à l'amitié, à la liberté. Plénitude de la religion et son état adulte, vérité totale du rapport total de l'homme avec Dieu : ils nous sont apportés par le Fils.

Le P. Le Blond montre ensuite qu'il ne s'agit pas, pour les disciples du Seigneur, d'abolition de la Loi, mais de dépassement :

> Si c'est donc un premier pas, nécessaire, que se résigner à la volonté du Seigneur et l'exécuter à n'importe quel prix, en demeurer là manifeste qu'on ne connaît pas encore pleinement et que, par suite,

on ne reçoit pas tout entière la vérité qu'apporte le Christ. La plénitude de cette vérité, et de la vertu chrétienne, ne consiste plus à faire ce que nous n'aimons pas, mais à trouver réellement notre joie en Dieu.

Nous ne sommes pas sûrs que l'obéissance à Dieu exprimée par la Loi doive être pour tous « un premier pas ». Cela est vrai certainement, et nous pourrions dire malheureusement, de ceux qui ont reçu une « éducation chrétienne » appuyée principalement sur la Loi. Il nous semble, cependant, que, pour l'enfant chrétien comme pour l'adulte converti, l'amour de Dieu et la joie de cet amour puissent normalement et doivent être le premier pas et que les éducateurs comme les pasteurs auraient avantage à mettre en avant cette vérité qui est l'alpha et l'oméga de la vie chrétienne.

Quoi qu'il en soit, on est heureux d'apprendre — si on ne le savait déjà — que dans les *Exercices :*

saint Ignace invite le retraitant à considérer la laideur du péché, « même s'il n'était pas défendu »; ce n'est pas subtilité artificielle, mais invitation à l'obéissance pleine et sans regret, à la complète entrée dans la volonté de Dieu. La perfection de l'obéissance n'est pas, en effet, l'obéissance aveugle; elle réside dans une telle conformité non seulement d'action, mais de jugement et d' « esprit », entre celui qui commande et celui qui obéit, que le Supérieur, à la limite, n'aurait plus à formuler d'ordre exprès, car cela est devenu inutile. Cette perfection de l'obéissance est exactement liberté ou, comme on aime à le dire de notre temps, « engagement » véritablement total.

Il est bien clair qu'à ce niveau disparaît l'opposition entre l'obéissance et l'amour, entre le service et la liberté. Il y a un amour « en acte et en vérité », un amour qui ne consiste pas dans des protestations verbales, ni même dans des émotions sensibles, mais dans la pleine « communication », au sens de don mutuel sans doute, mais aussi de connaissance réciproque, de mise en commun des soucis, des projets et des intentions.

La volonté de Dieu n'est pas seulement universelle : elle s'adresse à chacun de nous. Elle est une vocation personnelle :

Cette réalité de la vocation, entendue comme un appel à un état de vie déterminé, voulu par Dieu pour moi et non pas pour un autre, doit éveiller l'attention sur ce qu'on pourrait nommer, dans la vie quotidienne, la menue monnaie de cette vocation. Dieu veut-il, dans la ligne qu'il a choisie pour moi, que j'accomplisse telle démarche ou telle autre? Nous apprenons, parfois avec étonnement, le souci des saints à l'égard des détails; nous connaissons par exemple les hésitations des fondateurs d'Ordre au sujet de ce qui pourrait nous sembler des minuties, décidées pourtant après de longues prières et des invocations à la lumière de Dieu. Ce n'est pas là formalisme, ou manque de large intelligence, mais foi profonde à la Providence de Dieu, immédiate et singulière : rien de ce qui nous touche ne laisse Dieu indifférent, et il porte par conséquent son intention sur les détails mêmes de notre vie quotidienne. Cette attention éveillée aux multiples appels de Dieu ne prendra pas sans doute, dans la vie courante, l'allure de questions pesamment posées et péniblement débattues; ce sera, au contraire, la

plupart du temps, affaire d' « instinct spirituel », de « connaturalité », comme le dirait encore saint Thomas. Et les décisions seront prises, sans que l'on condamne pour cela les façons de faire différentes, sans que l'on prétende toujours choisir le « meilleur en soi ». Mais c'est ce que Dieu veut pour moi et j'ai besoin, quotidiennement, de cette volonté de Dieu comme de ma nourriture; j'ai besoin de savoir « les heures » qu'il a fixées pour moi, comme il les a fixées pour le Christ. « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Le reconnaître, c'est la condition de la sainteté et de la vérité de la vie.

Et le P. Le Blond, pour résoudre ce problème, fait appel à la ertu surnaturelle de prudence et u don du Saint-Esprit.

A sa suite, le P. Maurice Giuani expose la méthode de saint gnace qui permet de discerner la olonté de Dieu et de « se déci- er sous la motion divine ». Il ppelle les conditions de l'élec- on :

La volonté de Dieu n'est pas un diktat extérieur qui s'impose à nous comme un commandement fulminé de manière écrasante sur le Sinaï, mais elle se révèle à qui sait l'écouter dans le silence et s'y est déjà disposé. Droiture du cœur, purification des désirs par la ressemblance avec le Christ, soumission à la charité de Dieu qui s'exprime en nous : autant de garanties contre nous-mêmes et de dispositions pour accueillir les signes divins.

Il résume ainsi les trois temps » de l'élection ignatienne :

Après avoir précisé les conditions du choix, nous avons distingué, comme le fait saint Ignace, trois « temps » au cours desquels peut se révéler la volonté de Dieu. Dans le premier, la volonté de Dieu se révèle de façon immédiate, par une « attraction » qui ne laisse aucun doute possible. Dans le second, elle se révèle par l'intermédiaire des mouvements intérieurs : d'après leur succession et leurs effets, l'âme doit discerner leur origine divine. Dans la troisième, enfin, elle se révèle par l'analyse calme des motifs qui inclinent à telle ou telle décision : la conscience, éclairée par la grâce, ressent dans ces motifs eux-mêmes le sens dans lequel Dieu la conduit.

Sans doute, ces trois temps répondent à des expériences diverses. Expérience imprévisible et soudaine d'une certitude aussitôt perçue comme venant de Dieu; expérience plus affective et plus nuancée d'une âme que l'Esprit-Saint envahit lentement et comme par vagues; expérience plus rationnelle de celui qui perçoit, à travers les signes d'une histoire concrète, un accord entre ce qu'il est, ce qu'il veut être et ce que Dieu lui présente. Mais ces trois expériences se pénètrent intimement.

Il termine son étude en écrivant :

Aussi est-il vrai qu'une décision, si elle engage tout notre être dans l'adhésion à Dieu, n'est jamais l'œuvre d'une volonté qui se tend, par ses seules énergies, vers un but abstraitement découvert. Elle est une soumission personnelle à Celui qui nous « meut », parce qu'il nous appelle vers lui par un attrait qui nous donne en même temps le moyen de lui être fidèle.

On ne saurait mieux dire pour souligner le caractère évangélique et catholique de la sagesse de saint Ignace.

A. P.

LES LIVRES

CONNAITRE LES SAINTS

Pierre BLANCHARD : *Sainteté Aujourd'hui, Études carmélitaines.* Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 191 pp.

La littérature a souvent été considérée par les hommes d'Église comme une distraction vaine et dangereuse qui nous écarte de l'unique nécessaire. Sur ce point comme sur tant d'autres la mentalité a changé. La littérature exprime avec une force incomparable tous les aspects de l'expérience humaine, dans ce qu'elle a de plus désespéré comme de plus spirituel. Si bien qu'aujourd'hui certains sont parfois tentés d'en faire la seule métaphysique authentique, celle qui colle à la vie. Toutes ces raisons expliquent que nous assistons depuis plusieurs années à la naissance d'une critique théologique de la littérature. Pierre Blanchard nous en donne un bel exemple en étudiant le thème de la sainteté à travers les œuvres de certains écrivains contemporains. Après avoir constaté la nostalgie de la sainteté dans le monde actuel, et tenté d'élucider le mystère qu'elle renferme et les problèmes qu'elle peut présenter, l'auteur relève quelques attitudes caractéristiques où elle joue un rôle par sa présence ou son absence. Jacques Rivière suppliait Dieu d'éloigner de lui la « tentation » de la sainteté alors qu'André Gide la refuse. Georges Bataille, du moins dans *L'expérience intérieure,* poursuit une sainteté sans Dieu comme Simone Weil cherchait un christianisme sans Église. A travers toutes ces recherches et tous ces tâtonnements, la sainteté se révèle comme la clef de la condition humaine. Le danger de saisir les vérités spirituelles à travers les œuvres littéraires et d'oublier la transposition, la transmutation, que l'imagination créatrice fait subir à toute réalité qui devient œuvre d'art, et de tomber dans l'esthétisme. Un autre danger est de tomber dans l'apologétique à tout prix. Mais l'auteur est le premier à nous mettre en garde contre ces illusions. Après tout il reste vrai, comme le disaient nos vieux maîtres, que dans les romans et les poèmes on ne rejoint pas Dieu, mais l'imagination d'un homme, et que l'on ne trouve Dieu que dans la vie vécue pour Dieu.

A. Léonard, O.P.

San Alonso RODRIGUEZ, Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus : *Autobiographia o sea Memorial o Cuentas de la Conciencia,* édité d'après l'original par le R. P. V. Segarra. Editorial Borgiana, Barcelona, 1956; 272 pp., nombreuses illustrations.

Saint Alphonse Rodriguez naquit à Ségovie (Espagne) le 25 juillet 1533; il se livra d'abord au négoce, se maria (vers 1560), perdit sa femme (vers 1567), ses enfants, sa fortune. Après avoir repris ses études à l'U-

ersité de Valence (1568-1570), il reçu comme Frère coadjuteur ns la Compagnie de Jésus et partit août 1671 pour Majorque, où il ssa tout le reste de sa vie dans les plois domestiques, surtout, à par- de 1519, dans celui de portier. Il ourut au collège de Montesion le octobre 1617, en odeur de sainteté, fut canonisé par Léon XIII le janvier 1888.

Parmi ses nombreux écrits spiri- els édités en 1885-1887 à Barcelone r le P. Jaime Nonnell, sans toutes s préoccupations critiques, se déta- e une série de vingt-deux comptes conscience autobiographiques, ant de 1604 à 1617, alors que leur teur avait donc plus de 70 ans. sont ces pièces que le P. Segarra édite aujourd'hui conformément aux iginaux, avec de brèves annota- ns, sous le titre commun d'*Auto- ografía* (qui convient proprement premier d'entre eux, écrit pour s supérieurs en 1604).

Il y a là une œuvre mystique des us remarquables (de Guibert). La ctrine en est à la fois « ignatienne expérimentale » (Dudon). Insépa- bilité de la vraie prière, de l'au- entique familiarité avec Dieu et de bnégation de soi-même, de la cou- geuse mortification des passions sordonnées; tendre dévotion au rist, à sa Passion, à sa sainte ère; zèle ardent à travailler, au oins par la prière et la pénitence, salut des âmes et à la gloire de ieu : autant de traits essentielle- ent ignatiens. A son expérience rsonnelle, il doit avant tout ses ngues confidences sur les plus hauts degrés de l'union contemplative infuse avec Dieu. Ses descriptions n'ont pas la précision qu'on admire chez sainte Thérèse, mais, par leur simplicité, leur richesse de notations, elles sont un document de premier ordre.

Le P. Segarra, dans son court Prologue, souligne cette alliance de la mystique la plus authentique avec l'ascétisme des *Exercices spirituels* : c'est un témoignage de plus sur le véritable sens à donner à ces derniers d'après la tradition des plus éminents jésuites. Parmi les nombreuses photographies qui font revivre le cadre où s'est écoulée l'existence apparemment monotone du saint Frère portier de Majorque, il faut signaler, à côté de portraits d'une fade piété (pp. 193, 209, 240-241), l'étonnante interprétation du grand peintre Zurbaran (p. 256).

HENRI BERNARD-MAÎTRE.

Sous le regard du Christ. Sœur Marie-Rose de l'Enfant-Jésus, 1926-1956. Brochure de 64 pages publiée en 1956 par le Carmel de Marienthal (Bas-Rhin); 230 fr. (C.c.p. Strasbourg 537-79).

Une exquise petite Sœur tôt usée par la maladie, mais toujours souriante, abandonnée au bon plaisir divin, pleine de confiance en la miséricorde du Seigneur, et énergique dans un constant effort sur soi, dans un total oubli d'elle-même. Une courte notice qui fera du bien aux âmes religieuses.

M.-L. T.

ESSAIS

OBERT ARON : *Ce que je crois.* Grasset, Paris, 1955; 128 pp.; 345 fr.

On peut distinguer deux sortes incroyants : « Les incroyants qui nient et les incroyants qui cherchent [...]. Les premiers s'écartent de la religion parce qu'elle est trop religieuse, les autres parce qu'ils trouvent qu'elle ne l'est plus assez » (p. 40). C'est dans cette seconde caté-

gorie que se range l'auteur, ou du moins que nous le rangeons spontanément, puisqu'il ne le dit pas explicitement de lui-même. Tout au long de son livre il est en mal de dépassement des « certitudes » qu'il devrait normalement recevoir de sa tradition. C'est ce ton de sincérité, d'authenticité, de vérité — malgré quelques à-peu-près consentis au fil de la plume — qui rend cette profession de foi de « l'incroyant » émouvante et qui permet au croyant de se reconnaître, au moins en partie, en elle. A cet égard, nous pouvons dire avec l'auteur : « Rendons grâce aux incroyants. S'ils ne tuent pas le malade, ils guériront la maladie. Ils sarclent le jardin de Dieu des complaisances et des facilités qui, sans cesse, y prolifèrent » (p. 113).

On ne résume pas un tel livre, ni une telle recherche. L'incroyant, tout à la fois « mystique » et positif, prend ici acte de la science moderne, celle qui selon lui est née avec Descartes, même s'il est vrai que celui-ci voulut l'éviter, et qui a tant progressé depuis que le déterminisme de nos devanciers du XIX[e] siècle paraît déjà aujourd'hui, du moins sous la forme qu'on lui donna, un peu enfantin. La science moderne a découvert l'inconscient et peut-être, par ce biais, est-elle en train de découvrir, sans cesser d'être une science, une nouvelle voie vers... quelque force, ou quelqu'un, supérieurs à l'homme. Si l'auteur ne croit pas aux miracles, « du moins, dit-il avec humour, sous la forme simple et sommaire qu'ils affectent trop souvent », parce qu'ils lui apparaissent comme une « concession à laquelle se prêterait l'Éternel en vacances d'éternité », une sorte de facilité mise « au service de Dieu », il constate « une influence irrationnelle » de l'être humain sur l'enchaînement et le déroulement des causes et le mouvement de l'univers. Il y a, selon l'auteur, entre l'être humain et les choses une sorte de concert tacite d'action réciproque, et cette observation est une des plus originales et des mieux exprimées du livre. « On dirait que l'homme est comme une sorte d'aimant autour de qui les événements se rassemblent et s'ordonnent pour constituer son destin, comme font les grains de limaille de fer au sein d'un champ magnétique. On dirait que l'homme influence autour de lui non seulement les enchaînements de faits qui, logiquement, dépendent de lui, mais aussi les hasards qui, logiquement, sont indépendants de lui. Pouvoir mystérieux et certain que chacun de nous constate pour lui-même, s'il est lucide, et que des existences exceptionnelles permettent de manifester à tous » (p. 97). L'auteur illustre de façon vivante et perspicace, et développe cette constatation pour conclure avec Jacques Rivière : « A chacun arrive non pas ce qu'il mérite, mais ce qui lui ressemble » (p. 102). Peut-être y a-t-il là, en effet, de nouveaux jalonnements qui nous conduiraient à de nouvelles « probabilités de Dieu » (p. 103). « On évoque ces flairs mystérieux, ces pressentiments obscurs, dont témoignent tant d'humbles participants, végétaux ou animaux, à la vie de l'univers : la prescience des oiseaux migrateurs commençant leur déplacement avant qu'aucun signe visible n'ait annoncé la venue du mauvais temps; la prescience de certains oignons qui se couvrent d'un plus grand nombre de peaux à la veille des hivers rigoureux; la prescience des anguilles remontant les cours des fleuves pour des rendez-vous nuptiaux, que rien logiquement ne peut leur signaler... Toutes ces prémonitions, et bien d'autres, ne révèlent-elles pas, en dehors de toute raison claire, parfois même de toute conscience, une sorte de sens cosmique, que partageraient même les créations les plus élémentaires, à condition qu'elles participent au flux mystérieux de la vie ? L'homme, en qui la vie atteint sans doute son expression la plus haute, l'homme dont Benamozegh a dit qu'il était l'*uni-*

devenu conscient, serait-il exclu cette communion cosmique ? La ique et la conscience auraient-elles en lui toutes intuitions ration- les, toutes relations invisibles avec destins en suspens dans la des- ée du monde ? Serait-il aussi sent de l'univers où il vit que omme de laboratoire se croit sent de l'éprouvette où se déroule xpérience ? L'homme est-il un mu- é dans un univers de forces, un ltonien dans un monde de nuances, plutôt, et de façon plus précise, t-il comme un isolant et comme un lé au sein d'un champ magnéti- e ? Des observations précises le ntrent au contraire capable de res- tir et de capter, et d'orienter les ces diffuses autour de lui. Mais ne limitons pas à quelques cas excep- nnels de miracles ou de hantises, quelques moments de « pointe » où concentreraient les mystères de nivers. Chacun de nous, en chaque tant, par chaque geste, contribue hanter le monde. Chacun est un gnétiseur : le monde entier est nté. Chacun est un thaumaturge : monde entier est miracle. Dieu est obable dans la mesure où l'homme prime et concentre en lui les ma- étismes conjugués de sa nature et monde » (p. 105).

On pourrait assurément se deman- r si cette façon d'universaliser ce i est hanté et le pouvoir de hanter, qui est miracle et l'être qui est aumaturge, ne détruit pas et la ntise et le miracle. Mais ce n'est s non plus entièrement ce que l'au- ur veut dire. Il lui semble simple- ent qu'une certaine manière de voir monde peut nous conduire à tou- er en quelque sorte Dieu — comme croit le toucher dans le miracle — ns la texture même de l'univers rçu à une certaine profondeur, ou moins à toucher Dieu organisant animant cette texture.

Nous n'aurons pas d'ailleurs la iveté de faire de l'incroyant un oyant malgré lui — ni non plus mposture de faire de celui qui se dit croyant, mais dont la foi en Dieu n'est pas la nôtre, un incroyant pure- ment et simplement. Il est facile de voir ici les chemins sur lesquels nous différons, et en tout premier lieu cette coupure de l'histoire, que l'au- teur ne reconnaît pas, cette inter- vention absolue de Dieu envoyant son Fils en ce monde par l'Incarnation. Mais il est plus instructif de voir où nos chemins se croisent, ou se superposent. Car nous admettons aussi, comme Maïmonide, que la raison « est le lien entre nous et Dieu » (p. 35) et que Dieu lente- ment nous conduit vers une meil- leure connaissance de lui, et de son dessein de salut, par la route millé- naire de la raison croyante en mal d'intelligence. Il n'y a pas d'imma- nentisme en cette façon de penser. L'immanentisme consiste à penser que l'idée religieuse ne vient pas d'En-Haut, qu'elle vient seulement, à ras de terre, du développement de l'esprit humain et des civilisations, ce qui revient finalement à nier l'i- dée religieuse. Mais Dieu qui est le Saint, le Transcendant, est *aussi* l'Immanent, et il nous donne à tout instant les moyens de le découvrir également nous-mêmes. Ces moyens sont si variés, et « le mystère est si grand » qu'il est bien vrai de dire « qu'on n'y peut accéder par un seul chemin » (p. 117). Aussi chacun pourra-t-il faire son profit de ce qu'il glanera en cet ouvrage, et même s'il n'y souscrit pas, du moins de la même manière, il prendra au sérieux la conclusion de ce livre, qui est aussi la conclusion de ce témoignage : « Je crois que l'existence de Dieu est inscrite en notre nature et correspond à ses besoins. Je ne sais si je crois en Dieu. Mais, tout au moins, suis-je sûr, grâce à l'histoire qui me re- cueille, de croire en ceux qui de tout temps et partout ont cru en lui » (p. 121). L'auteur, nous pouvons du moins le constater, a besoin décidé- ment de beaucoup d'intermédiaires, alors qu'il avait déclaré n'en pas vouloir. Pour nous, nous ne croyons

pas en ceux qui croient, mais en celui qui voit, Jésus-Christ.

A.-M. H.

BERNARD PIAULT : *Le mystère du Dieu vivant*. Coll. « Je sais, je crois ». Fayard, Paris, 1956; 128 pp.; 300 fr.

Il y avait de grands risques à vouloir présenter en quelque cent vingt pages, et de manière facilement abordable, le mystère du Dieu un et trine. C'est pourtant ce que l'abbé Piault a parfaitement réussi dans ce petit ouvrage. Il est évident que la part de l'érudition est restreinte dans ce travail, encore que les références bibliographiques soient toujours très solides. Le mérite de ce livre n'est pas dans la technicité des exposés, mais avant tout dans leur clarté. Les premiers chapitres traitant de la révélation trinitaire dans l'Écriture sont tout à fait remarquables : on y trouvera des développements nécessairement sommaires, mais non superficiels, au point qu'ils constituent un excellent guide de lecture biblique et préparent à la méditation. L'histoire du dogme trinitaire dans les siècles patristiques est ramenée à ses grandes lignes; l'abbé Piault a toujours le souci de dégager fortement l'enjeu des querelles et le sens profond des définitions conciliaires et des formules théologiques. On aime également le ton général du livre : la rigueur de la présentation n'empêche jamais l'ardeur de la conviction. Bref, ce théologien n'oublie jamais d'être apôtre. Le lecteur découvre ainsi concrètement que le dogme trinitaire est une vérité vivante et prend le goût de le mieux contempler et surtout, à son tour, d'en mieux vivre.

GUY LAFON.

Dans les pas de Jeanne d'Arc. Texte de Rég. PERNOUD. Photogr. de Frédérique DURAN. Hachette, Paris, 1956; 128 pp., 30×24 cm.

Admirable volume dont on ne sait s'il faut louer davantage l'auteur, le photographe ou la metteuse en pages.

L'auteur du texte est Mlle Régine Pernoud, conservateur du musée d'histoire de France aux Archives Nationales. Elle excelle dans l'art de présenter des tableaux, des itinéraires, des cartes, comme on peut le voir en ce musée tout rénové qu'elle anime. Ici, elle présente la vie de Jeanne d'Arc, et puisque, dit-elle, « la vie de Jeanne d'Arc, c'est un itinéraire » et qu' « il n'y a pas de héros, guerrier ou saint, dont l'histoire puisse s'identifier de manière aussi totale avec le chemin concrètement parcouru », il n'est que de conter ses pèlerinages (à commencer par celui de sa mère, Isabelle Romée, à Notre-Dame du Puy, lorsque celle-ci apprend la stupéfiante décision de sa fille de partir pour Vaucouleurs), ses promenades familières, les étapes de sa mission. Tout y est dit avec beaucoup d'exactitude, celle que permet la science actuelle des historiens, avec les précisions topographiques qui rendent le récit vivant et coloré.

La photographe est Mlle Frédérique Duran qui, non seulement, a photographié les monuments du XV^e^ siècle, devenus célèbres par le passage de Jeanne, mais qui a photographié aussi les paysages; et elle a eu la patience d'attendre les saisons propices afin que le lecteur puisse les voir dans la même saison que celle où Jeanne les vit. Quelques pages en couleurs présentent la ville et le château de Chinon aux bords de la Vienne, le calice du sacre à Reims, le siège d'Orléans, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, etc. Les photographies les plus émouvantes sont cependant celles des objets ou statues : celles de la Vierge de Vaucouleurs devant qui Jeanne s'est agenouillée, la Vierge de Notre-Dame de Bermont où

anne allait souvent en pèlerinage, . lettre aux habitants de Riom, si- née Jehanne, qui date de fin octo- re 1429, l'épée du connétable de rance, qui a figuré à tous les sacres oyaux et fut portée aussi au sacre e Reims la pointe haute, pendant oute la cérémonie, le beau Christ de a ferme de Sept-Fonds, que vit eanne, etc.

La mise en pages (de Mlle Duran) st excellente, puisque l'on a utilisé es pleines pages pour toutes les hotographies. Les légendes, ou « no- ices » des photos, sont renvoyées n fin de volume, et le texte est au ébut. Peut-être, à cet égard, pour- ait-on regretter que le texte ne soit as davantage mêlé à toutes ces évo- ations visuelles. Mais la mise en ages en eût été moins libre de don- er leur plus belle dimension à ces nages. En fin de volume une carte, talée sur deux pages, nous retrace e façon précise tous les chemins de eanne d'Arc.

Notre piété française, et catholique, nvers Jeanne méritait bien, après nt d'autres déjà, ce bel album.

A.-M. H.

r ALBERTO ALLINEAU : *La grotte des Trois-Fontaines.* Préface du professeur Nicolas PENDE, traduction et introduction par le docteur Henri BON. Spes, Paris, 1956; 160 pp.; 330 fr.

Ce livre est une présentation au ublic des événements d'allure mira- uleuse qui se sont produits, depuis 12 avril 1947, à l'abbaye des Trois- ontaines, dans les environs de ome. Le moins qu'on puisse dire t qu'il ne convainc guère un esprit ucieux de critique scientifique ri- oureuse. Le « voyant », bénéficiaire vec ses enfants des apparitions, paraît comme un sujet dont l'é- uilibre psycho-affectif laisse pas mal désirer... Il n'y a aucune étude rieuse de sa psychologie. Les mi- racles énumérés sont un curieux mélange de cas réellement impressionnants et de troubles si manifestement psycho-somatiques que cela frise la naïveté. Heureusement que les guérisons miraculeuses de Lourdes sont passées à un crible autrement plus sévère. En de telles matières, rien ne dessert davantage la foi que la crédulité sentimentale.

Il ne semble pas que ce petit ouvrage, plein de bonne volonté, puisse avoir un grand effet apologétique.

M. O.

R. P. RÉGINALD-OMEZ, O. P. : *Supranormal ou Surnaturel ? Les sciences métapsychiques.* Coll. « Je sais, je crois ». Arthème Fayard, Paris, 1956; 130 pp.; 300 fr.

Voilà une excellente étude critique des phénomènes et des sciences dites « métapsychiques ». Sans doute y manque-t-il un exposé des explications que la psychologie moderne, d'inspiration psychanalytique, peut apporter à certains faits surprenants parce qu'inhabituels. Il semble bien, en effet, que si l'on observe les sujets de ces phénomènes, et plus encore les relations inter-subjectives où ils se situent, à la lumière des données freudiennes, ce qui paraissait « supra-normal » se présente beaucoup plus souvent comme du « normal infra-conscient ».

Mais, cette réserve faite, ce petit ouvrage clair, à la fois complet et concis, est une excellente mise au point destinée au grand public. Il serait à souhaiter que beaucoup de fidèles le lisent attentivement. Sans doute, un certain nombre d'entre eux se laisseraient-ils moins prendre à du « merveilleux » qui n'est qu'une caricaturale dégradation du « surnaturel ».

M. O.

CAMILLE BOURNIQUEL et JEAN GUICHARD-MEILI : *Les Créateurs et le Sacré, Textes et témoignages de Delacroix à nos jours.* Coll. « L'Art et Dieu ». Éd. du Cerf, 1956; 236 pp., 12 hors-textes; 900 fr.

On trouve réunis ici les principaux textes où des peintres et des sculpteurs, depuis Delacroix et Ingres, ont exprimé leur conception de l'art sacré et, en général, des valeurs religieuses et de leur expression. C. Bourniquel introduit à tout l'ouvrage et Guichard-Meili a composé les notices et choisi les textes. Quelques-uns de ceux-ci ont été demandés spécialement pour ce recueil à des artistes vivants.

Au point de vue qui est celui de cette Revue, cette anthologie offre évidemment plusieurs sortes d'intérêt. La moindre n'est sans doute pas le caractère décevant de la plupart des textes antérieurs à Maurice Denis. Que d'à-peu-près, que d'équivoques, quelle ignorance d'un christianisme authentique et plénier ! La vie spirituelle vraiment *catholique* ne rayonne pas jusqu'aux spirituels de l'art. A suivre la courbe que dessine, en son ensemble, cet ouvrage, on peut dire en gros que l'on y voit l'esprit chrétien redevenir en notre siècle une force créatrice dans les sources profondes où naissent les œuvres, alors que dans le siècle précédent la religion chrétienne demeurait assez extérieure aux grands artistes, qui ne lui demandaient guère que des thèmes à traiter, animés d'une vague aspiration (sentimentale chez un Delacroix, subtilement ésotérique chez un Odilon Redon...).

Maurice Denis marque le tournant décisif. Il occupe, comme il convient, la place centrale et la plus large. Depuis, les peintres prennent une conscience très vive de *l'analogie* qui existe entre l'art et la religion. Cette analogie apparaît de la façon la plus saillante si l'on considère l'acte créateur du dedans. Bourniquel dit très bien que cet acte « revêt aux yeux des artistes — même les moins touchés par la foi — un caractère « religieux ». Il cite Kandinsky : « Quiconque s'enfonce dans les profondeurs de son art, en quête de trésors invisibles, travaille à élever cette pyramide spirituelle qui atteindra le ciel. » En retour, entrer dans le monde intérieur de l'artiste, être attentif aux réflexions de ce dernier sur son art, stimule à la pureté, l'acuité, la rigueur de la vie spirituelle, à une grande docilité à l'inspiration, à la discipline intérieure si mystérieuse qui lui est favorable. Là est sans doute le plus grand profit que nos lecteurs pourront recevoir de ce livre. L'art, remarque encore Bourniquel, « est de moins en moins une manière de faire et de plus en plus une manière d'être ». Il « nous fait accéder, dit Charles Lapicque, à un monde qui dépasse notre savoir et notre volonté ». Kandinsky a cette admirable formule : « L'oreille toujours tendue vers la voix de la Nécessité intérieure »

fr. P.-R. RÉGAMEY, O.P.

Nos sens et Dieu. Études carmélitaines. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 212 pp.

Le problème posé par la relation entre le divin et nos sens est actuel et important. De nos jours, peut-être plus qu'à toute autre époque, tout est jugé en fonction de l'expérience. Par ailleurs l'admission de l'expérience, surtout sensorielle, au niveau des actes et des attitudes religieux demande à être éclairée. Les sens mènent-ils à Dieu et comment ? Telle est la question posée. Claudel la retourne en tous sens dans un texte déjà connu, mais suggestif, sur *La sensation du divin.* Le professeur Soulairac expose la psycho-physiologie de la sensation. D'un point de vue psychanalytique inspiré par Jung, Charles Baudouin souligne l'importance de cette fonction, une des

quatre plus importantes selon Jung. L'oubli ou le mépris de la sensation en isolant du monde le corps animé risque parfois de fermer l'âme à l'univers spirituel. Mircéa Eliade, en historien des religions, souligne les rôles multiples et de valeur variable que les sens jouent en étant assumés dans certaines formes archaïques ou permanentes du sacré. L'art, puisqu'il est une saisie et une expression de l'intelligible dans le sensible, est ici un objet d'étude privilégié. Stanislas Fumet et Germain Bazin envisagent cet aspect. Germain Bazin favorise la distinction entre un art sacré et un art chrétien. L'art sacré est un art fonctionnalisé et souvent un produit de décadence. La plénitude de l'art chrétien, et surtout catholique, s'exprime comme chez un Rubens dans le brassage du divin et de l'humain, où tout l'univers est appelé à rendre témoignage. Il restait à faire la théologie du sensible et à marquer sa place dans l'œuvre de la rédemption, c'est à quoi s'attache le P. Michel-Marie de la Croix, tandis que le P. Olphe-Gaillard fait l'histoire de la doctrine des sens spirituels introduite par Origène. Le P. Lucien-Marie de S.-J., enfin, examine si la rigueur de saint Jean de la Croix conduit à un anéantissement ou à une restauration des sens dans un univers complètement racheté. Comme on le voit l'ouvrage est orienté dans un sens positif. On se préoccupe de marquer la valeur, le rôle et la place des sens dans une vie humaine et chrétienne, avant de les tenir en suspicion. C'est évidemment la meilleure méthode. Toutefois une mise en garde contre l'expérimentalisme du divin, si répandu aujourd'hui, aurait été la bienvenue. Mais on ne peut tout dire en un seul ouvrage. Il est à souhaiter que d'autres *Études carmélitaines,* avec l'esprit universel et l'art de poser des questions vitales qui les caractérisent, seront encore consacrées aux relations entre l'expérience et la foi « argument de l'invisible ».

A. Léonard, O.P.

SACREMENTS ET LITURGIE

Chanoine E. MASURE : *Le Sacrifice du Chef.* Éd. de La Colombe, Paris; 407 pp.; 1.400 fr.

Cette nouvelle édition reproduit pratiquement le texte de l'édition de 1931 (cf. *La Vie Spirituelle,* 35, 1933, pp. 107-109). Mais les développements qui étaient alors rejetés à la fin du volume sous forme d'appendices ont été incorporés dans leurs chapitres respectifs ou constituent même de nouveaux chapitres. C'est le cas, en particulier, pour l'étude sur la divinité de Jésus dans les Évangiles synoptiques, l'institution des sacrements par le Christ et la notion d'immolation sacramentelle appliquée au Sacrifice de la messe.

On sait que cette étude centrée sur la notion de *sacrifice* contient en fait un véritable traité du *Verbe incarné.* Le livre premier qui traite du *sacrifice en général* reproduit de façon inchangée le texte de la première édition. Le sacrifice y est toujours défini comme « un transfert religieux de propriété ». C'est le livre second consacré au *Mystère de l'Incarnation rédemptrice* qui a bénéficié dans cette nouvelle édition des modifications ou additions les plus notables. Le chanoine Masure ne pouvait rester indifférent face au travail théologique des vingt dernières années, tout particulièrement en ce qui concerne la remise en honneur de la théologie de l'*assumptus homo* et les discussions autour de la *Psychologie* du Christ. A ce sujet, bien qu'il préfère parler de *consistance* psychologique, l'auteur se range avec ferveur du côté

des théologiens qui défendent une autonomie psychologique et un moi humain conscient pour le Christ. C'est même, « peut-être la seule position possible », nous assure-t-on (p. 208). Signalons surtout, dans cette nouvelle édition, les pages si suggestives de l'auteur sur les deux voies d'accès selon lesquelles le mystère de l'Homme-Dieu se dévoile à nous : soit par la théologie de *Chalcédoine* dont la liturgie de Noël serait comme l'écho, soit par la théologie du *Christ-Signe* (au niveau des Évangiles), qui correspondrait à la liturgie de l'Épiphanie (pp. 192 ss.).

Le troisième livre nous offre une véritable synthèse théologique du *Sacrifice de la messe*. Plus de vingt ans après, le chanoine Masure peut faire le point et constater avec joie que la théologie de l'*immolation sacramentelle*, dont, dès 1931, il se faisait l'ardent défenseur afin de rendre compte de l'unité du Sacrifice de la messe et du Sacrifice de la croix, n'aurait cessé, selon lui, de recruter de nouvelles adhésions (p. 333). La position exacte du chanoine Masure est d'ailleurs difficile à bien saisir, et il sera permis sans doute de juger différemment quand il nous demande de voir dans l'oblation du pain et du vin, une sorte de premier sacrifice, celui de l'Église, auquel se substituerait le Sacrifice du Christ à l'instant de la Transsubstantiation. Mais ce n'est pas le lieu ici de reprendre ce problème délicat.

Les éloges de ce beau livre déjà classique ne sont plus à faire. Bien qu'il cherche le plus possible à éviter le langage technique de la théologie, ce livre reste d'une lecture difficile. Cependant, tout lecteur cultivé, soucieux d'approfondir les grandes réalités de sa foi, ne regrettera pas son effort. Nous permettra-t-on seulement de déplorer que le style n'en soit pas plus sobre... Bien plus encore qu'il y y a vingt ans, le lecteur moderne risque d'en être agacé. Nous ne donnerons qu'un exemple : « Entendre parler Dieu dans notre langue, à notre longueur d'onde, au rez-de-chaussée de notre propre nature, qui nous est si chère, et qui est notre seule richesse, n'est-ce point le charme même du mystère de l'Incarnation? » (p. 206).

Cl.-J. Geffré.

Paul Anciaux : *Le sacrement de la pénitence*. Éd. Nauwelaerts, Louvain, 1957; 168 pp.

Nous ne saurions faire assez l'éloge de ce petit livre et le recommander.

L'auteur y expose d'abord avec beaucoup de clarté et de concision, ce qui est particulièrement méritoire en ce domaine, l'histoire de « la pénitence ecclésiale », puis il présente la théologie de la pénitence; enfin, en appendice, il traite des indulgences. Tous les éléments de la pénitence y sont fort bien mis en place et l'on est particulièrement heureux de voir la doctrine revenir de l'impasse où elle se fourvoyait depuis surtout le nominalisme et s'avancer librement sur la voie de la réconciliation entre « absolutionnisme » et « contritionnisme ». L'auteur souligne avec raison que, dans le sacrement de pénitence, « l'apport personnel est partie constitutive de la réalité sacramentelle » (p. 49), et il fait justice de la doctrine des « deux voies de justification » inaugurée par Duns Scot. Il évite aussi de durcir la doctrine *pastorale* de la pénitence en se gardant d'inscrire au registre de la connaissance pratique et psychologique ce que nous savons au registre de notre foi. Si seule la charité peut sauver, si seul un regret inspiré de charité correspond à l'infusion de grâce, nous ne connaissons en effet cet amour, et ce regret, en tel homme ou même en nous, que par des *signes*, avec le risque plus ou moins grand d'erreur que ces intermédiaires peuvent provoquer. A notre avis, cependant, ce discernement des deux registres aurait pu être plus expli-

cite, et même plus expliqué. Il résout un certain nombre de difficultés que se sont posées les théologiens modernes. Par un développement plus franc en ce domaine, l'auteur eût évité des formules un peu abruptes, comme celle de la page 72, disant que « la présence de la charité ne tombe pas comme telle sous la conscience ». Bien que cette formule s'entende fort bien dans le contexte, elle nous semble manquer psychologiquement de nuances. L'infusion de la grâce dans une âme et l'avènement concomitant de la charité ne peuvent être sans retentissement psychologique : on ne change pas de fin sans acte personnel.

Quoi qu'il en soit de ces développements, ou de ces nuances souhaitables, l'auteur a néanmoins discerné les deux registres, même s'il ne les appelle pas ainsi. Et il faut l'en féliciter. Il a retrouvé aussi, nous le disions plus haut, le sens sacramentel de la contrition chrétienne. Mais puisqu'il est également historien, l'auteur nous permettra-t-il de regretter qu'il n'ait pas cité le P. H. Dondaine (sauf une fois, p. 60, incidemment, sur un point où il n'était pas nécessaire de le citer), qui est pourtant en ce double domaine l'initiateur. Depuis le Concile de Trente, et principalement dans ce dernier siècle, nous ne croyons pas qu'avant lui quelque autre théologien avait si bien remis en lumière ces deux thèmes fondamentaux de la théologie de saint Thomas. M. Anciaux en a sûrement bénéficié et il eût été juste de le dire.

Enfin, si M. Anciaux remet en valeur de façon très heureuse le rôle de la contrition dans l'action sacramentelle, il nous semble qu'il n'a pas développé suffisamment la *causalité* de l'absolution en tant que telle, et l'efficacité de cette causalité. La vérité consiste à dire, en effet, d'une part, que le sacrement de pénitence confère efficacement le pardon, et, d'autre part, que le pécheur ne se retournera vers Dieu que librement et dans un acte personnel. Le théologien doit honorer cette double, et apparemment antinomique, vérité. M. Anciaux aime les formules dans le genre de « l'absolution sacramentelle est signe de pardon » (p. 138), qui sont exactes, certes, mais qui ne sont pas explicites sur la causalité de ce signe.

Nous n'aurions pas tant insisté sur ce compte rendu — faut-il l'ajouter? — si le livre ne nous avait donné le sentiment d'une réussite.

A.-M. Henry.

Richard PAQUIER : *Traité de Liturgique*. Coll. Manuels et Précis de Théologie, XXV. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1954; 224 pp.

Voici un volume dont l'importance dépasse de beaucoup celle que semble lui reconnaître un sous-titre trop modeste : *Essai sur le fondement et la structure du culte*. Nous avons là beaucoup plus qu'un essai si un essai est un ouvrage où l'on n'a pas l'intention de traiter à fond une matière. Au contraire, il nous paraît significatif que ce livre s'insère dans une série de « Manuels et Précis de Théologie » : c'est-à-dire que le *Traité de Liturgique* est en mesure de fournir une documentation de base sur le sujet.

Le pasteur Paquier, auteur de cet ouvrage, est un pionnier. Fondateur du mouvement suisse romand « Église et Liturgie », il a déjà publié des liturgies de communion, de baptême et de confirmation qui obtiennent d'année en année une audience plus large dans les Églises réformées de langue française. Il est également l'auteur d'un « Office divin », qui est à l'origine de celui dont se servent actuellement les Communautés de Taizé et de Grandchamp. Il est membre de la commission « Ways of Worship » du département « Foi et Constitution » du Conseil œcuménique des Églises.

Le *Traité de Liturgique* est donc le fruit et la synthèse d'expériences et de travaux déjà longs. L'auteur fait d'ailleurs état, dans son avant-propos, des initiatives suisses (Ostervald, Amiguet) et françaises (Bersier), qui ont précédé les siennes; il entend se placer dans leur lignée.

Une introduction traitant du triple office de l'Église (enseignement, *martyria,* culte, *leitourgia* et service, *diakonia*) permet de situer à leur place les différents mouvements liturgiques à l'œuvre aujourd'hui dans presque toutes les confessions chrétiennes. Le corps de l'ouvrage est divisé en trois parties : l'initiative de Dieu, l'obéissance de l'homme, l'ordo ecclésiastique. Le Seigneur est présent au milieu du peuple qu'il convoque; il est présent au culte; il est présent dans sa maison. A cette présence de Dieu doit répondre l'obéissance de l'homme. Et l'auteur de dégager les modes suivant lesquels doit s'exprimer cette obéissance. Les chapitres de cette deuxième partie, d'un caractère très concret, sont bien difficiles à résumer, car ils sont bourrés de réflexions, de suggestions, d'indications sur les attitudes corporelles, sur l'aménagement des lieux de culte, sur les vêtements et les couleurs liturgiques, sur la musique et le chant, etc. En esquissant ensuite les grandes lignes d'un ordo ecclésiastique, l'auteur décrit le service normal du dimanche matin avec ses deux parties complémentaires : service de la Parole et sacrement de la Sainte-Cène ou eucharistie. Il consacre enfin quelques pages à donner son point de vue sur l'office divin, sur les cérémonies du baptême, du mariage, des services funèbres et des cultes pour enfants et adolescents. Une bibliographie systématique relativement abondante termine cet important ouvrage.

Le pasteur Paquier reste très fermement et très loyalement fidèle à la doctrine réformée. C'est ce qui explique un certain nombre d'attitudes rigides en face de ce qui, dans la tradition catholique, lui apparaît comme entaché d'un ritualisme un peu superstitieux ou d'un certain magisme.

Il reconnaît pourtant à plusieurs reprises, avec beaucoup de franchise, les erreurs du « radicalisme massif et unilatéral » du courant proprement réformé dans le protestantisme. Il cite Jean-Frédéric Ostervald qui, au début du XVIII[e] siècle déjà, déplorait « la belle besogne qu'on fit lors de la Réformation : au lieu de réparer la maison on l'abattit et on renversa tout sens dessus dessous ». Il rappelle le jugement sévère, mais juste d'André Schlemmer sur l'œuvre liturgique de Calvin qui « a rédigé à la hâte, pressé par mille autres travaux, la *Forme des prières* qu'il fit éditer à Strasbourg, puis à Genève. C'est pourtant cette sorte d'improvisation, rééditée maintes fois de son vivant et après sa mort, qui constitue la tradition culturelle de presque toutes les Églises réformées ». En effet, à l'inverse d'autres réformateurs, Calvin n'a pas essayé d'adapter la liturgie ecclésiastique à une situation nouvelle; il a créé. Et il faut bien reconnaître que ce n'est pas un succès ! Une liturgie ne doit pas, ne peut pas être la création de toutes pièces d'une personnalité, quel que soit son génie, ni d'une commission liturgique, quel que soit son caractère représentatif.

Pour sortir de cette impasse, le pasteur Paquier se tourne volontiers vers les autres branches du protestantisme, et leur emprunte suggestions et indications. Il ne puise pas d'ailleurs que dans les richesses liturgiques luthériennes ou éventuellement anglicanes. Il aime beaucoup faire appel aussi au trésor liturgique de l'Église universelle dans la mesure où il lui apparaît assimilable en climat réformé.

Appuyé sur la conviction que la liturgie n'est pas un article de luxe, mais la respiration même du corps vivant qu'est l'Église, l'auteur entend travailler à la réconciliation

er au rééquilibrement mutuel de la Parole et du Sacrement. Voilà ce qui fait l'intérêt profond de son ouvrage, qui n'est pas seulement un témoignage autorisé sur le renouveau liturgique des Églises réformées, si riche d'espoirs du point de vue œcuménique. Il est aussi une question posée à tous les chrétiens. Les catholiques, en particulier, peuvent profiter immédiatement dans la pastorale de mille remarques et suggestions de cet ouvrage. Et il nous semble même que certaines incompréhensions du pasteur Paquier — pourtant si remarquablement ouvert d'une façon générale au courant « catholique » dans le christianisme — peuvent également nous enrichir en nous invitant à examiner si notre pratique liturgique est toujours aussi équilibrée que le souhaitent le Concile de Trente et, après lui, tous les mouvements de pastorale liturgique.

René Beaupère.

Liturgie, publication de l'Église Réformée de France. Berger-Levrault, Paris, 1955; 256 pp.

L'intérêt de ce volume est qu'il « contient le premier ordre officiel du culte de l'Église Réformée de France ». Aucune décision synodale n'avait, en effet, promulgué les « liturgies » précédentes. Le projet primitif de cette édition a été présenté en 1946 et celle-ci a profité de l'expérience d'une dizaine d'années. Le livre contient d'ailleurs en seconde partie, après le « culte dominical », un certain nombre de « cultes spéciaux » qui ne sont aussi que des projets.

Sur la manière de fabriquer ainsi des cultes « liturgiques », nous nous permettons de renvoyer à notre article, *Un débat sur l'Eucharistie,* dans *Istina,* 1956, n. 2, surtout pp. 222-225.

A.-M. H.

15 Negro Spirituals. Traduits et harmonisés par A.-Z. Serrand. Éd. du Cerf, Paris, 1957.

Le *Negro Spiritual* n'est pas une formule inconnue à nos oreilles. Mais les quelques adaptations que nous connaissions jusqu'ici n'avaient guère respecté deux des caractéristiques essentielles à cette riche littérature religieuse : la correspondance entre la musique et les paroles; le dialogue entre le leader et la communauté.

Dans le *Negro Spiritual,* du moins dans l'original, musique et paroles sont inséparables. On ne voit pas comment on pourrait mettre d'autres paroles sur cette musique, ni d'autre musique sur ces paroles, dont la mélodie respecte absolument les nuances, les inflexions et le rythme spirituel.

Quant au dialogue, l'habitude d'accommoder le *Negro Spiritual* pour solistes ne permettait pas cet échange entre la communauté chantante et son leader. Or, cet échange est essentiel à la vie de la communauté, fait partie des lois communautaires les plus primitives et, grâce à lui, les *Negro Spirituals,* même sous ces formes les plus élémentaires que le disque nous fait connaître, évoquent mieux que le grégorien, du moins tel qu'il est actuellement chanté, l'atmosphère qu'ont connue les Pères de l'Église du IVe siècle et contre les dangers de laquelle ils ont dû parfois protester.

Nous sommes cependant moins exposés que nos ancêtres dans la foi à ces risques produits par le déchaînement des membres déliés par la musique entraînant une sorte de danse totale sur des rythmes élémentaires. Notre chant religieux a plutôt tendance à verser dans l'extrême opposé, ce qui n'exclut d'ailleurs ni la sentimentalité, ni la fadeur. Peut-être nos para-liturgies auraient-elles avantage à s'inspirer soit du sentiment des *Negro Spirituals,* soit de la musique, soit de l'alliance entre le sentiment et la

musique, soit enfin du dialogue chanté.

Encore faut-il les connaître sous des formes accessibles au public chrétien, et respectant, autant qu'il est possible, les caractéristiques les plus puissantes de ces spirituals. Si désirable qu'elle puisse être, la chose n'est pas facile. Aussi faut-il remercier le P. Serrand qui, très conscient des difficultés de sa tâche, comme le marque sa note d'introduction, est passé par-dessus ses scrupules pour offrir quelques exemples assimilables, mais exemples seulement, parmi des centaines de réussites.

Il les a traduits en cherchant à respecter, en français, les styles si divers des *Negro Spirituals* et, chose plus difficile encore, la rencontre des accents avec les inflexions de la musique originale.

L'harmonisation est également empruntée à l'un des types courants de la tradition noire, intermédiaire entre la grande polyphonie de concert et l'improvisation souvent discordante des groupes les plus primitifs.

Les disques, que sortiront dans quelques semaines les Éditions Lumen, permettront de s'en faire une idée et, je le souhaite, apaiseront les scrupules de tous ceux qui, connaisseurs soit des textes soit des musiques noires, auront senti leurs cheveux se hérisser, en voyant sur la couverture, assez réussie, du P. Willems, les deux mots redoutables : « *Traduits* et *harmonisés.* »

Ce qu'il faut demander à ceux qui voudront chanter ces *Negro Spirituals,* c'est de ne point le faire sans être — ou du moins sans évoquer — toute une communauté. Excepté le premier qui est une ballade, les autres exigent l'échange, même si l'on ne peut respecter la polyphonie proposée. Que l'on recoure, pour l'accompagnement, aux instruments les plus populaires du jazz ou que l'on se contente du dialogue monodique, l'essentiel est qu'il y ait *dialogue.*

J.-F. G.

LIVRES REÇUS

Abd der Rahman (Leonev) : *Sauver ce qui peut l'être.* Défense de l'Islam. « Le regard ». Éd. du Vieux Colombier, Paris, 1957; 176 pp.

Alzin (Josse) : *Entre nous, malades.* P. Lethielleux, Paris, 1957; 160 pp.; 500 fr.

Auclair (Marcelle) : *Le mauvais cœur,* roman. Éd. du Seuil, Paris, 1957; 192 pp.

Babin (P.) et Servel (J.), O.M.I : *Jusqu'à son retour.* Documents pour enseignement catéchistique, 3. Éd. du Châlet, Lyon, 1957; 32 pp.

Baron (Roger) : *Science et sagesse chez Hughes de Saint-Victor.* Lethielleux, Paris, 1957; 284 pp.

Bieker (Johannes) : *Die Kirche und die Ordensfrau.* Verlag Herder, Freiburg, 1957; 219 pp.

Bon (Dr Henri) : *Le Miracle devant la science.* Le Centurion, Paris, 1957; 227 pp.

Brillet (Gaston) : *Le Sauveur,* II : *Le ministère galiléen de Jésus.* « Le Rameau ». Éd. La Colombe, Paris, 1957; 212 pp.; 800 fr.

Cantiques et Psaumes, 1957. Édité en coédition, Éd. du Cerf, Éd. du Châlet, etc.; 191 pp.

OURBERIVE (J. DE) : *Pour ou contre Freud?* Édouard Aubanel, édit., Avignon, 1957; 149 pp.

UTIL (Abbé) : *Votre Religion dans votre Vie.* Lettre-Préface de S. Ém. le cardinal FELTIN. Centrale Saint-Jacques, Paris, 1957; Seconde édition, 144 pp. et 16 hors-texte en héliogravure.

CKHART (Meister) : *An introduction to the study of his works with an anthology of his sermons.* Selected, annotated and translated by James M. Clark, University of Glasgow. Thomas Nelson and sons Ltd, London, Edinburgh, Paris, Melbourne, Johannesburg, Toronto and New York, 1957; 267 pp.

Éléments de doctrine missionnaire, 3e série. Spiritualité missionnaire. Propagation de la foi, Paris, Lyon, 1957; chaque série : 125 fr.; franco : 175 fr.

EMERY (C. J.) : *Rosmini on Human Rights.* Blackfriars Publications, Londres, 1957; 29 pp.

ÉTIENNE DE SAINTE-MARIE, O.C.D. : *Conversation avec Dieu.* Beyaert, Bruges, Casterman, Paris, 1957; 128 pp., 2e éd.; 285 fr.

Foi, Raison et Psychiatrie moderne. Traduit de l'américain par Françoise HÉRON DE VILLEFOSSE. Éd. du Cerf, Paris, 1957; 346 pp.; 1.200 fr.

FRANÇOIS DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION (P., O.C.D.) : *Mieux connaître sainte Thérèse de Lisieux.* Carmel de Bruxelles, 46, avenue de la Toison d'Or, 1957; 314 pp.

GALATI (Licinio) : *Cristo la Via nel pensiero di S. Agostino.* Edizioni Paoline, Roma, 1957; 172 pp.

GOBRY (Ivan) : *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain.* Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 191 pp.

GODIN (André, S.J.) : *Psychologie religieuse au service des éducateurs.* Travaux et orientations. Extrait de *Lumen Vitae,* vol. XII; 28 pp.

GRENTE (Cardinal) : *La famille.* Imprimerie M. Vilaire, Le Mans, 1957; 30 pp.

GUARDINI (Romano) : *Der Heilige in unserer Welt,* 1956. Werkbund Verlag, Würzburg; 24 pp.

GUARDINI (Romano) : *Der unvollständige Mensch und die Macht.* Werkbund Verlag, Würzburg, 1956; 32 pp.

HUOT-PLEUROUX (Paul) : *Histoire de la Musique religieuse.* Presses Universitaires de France, Paris, 1957; 455 pp.; 1.500 fr.

JEAN (Simone) : *Printemps dans un jardin,* roman. Apostolat de la Prière; 150 pp.; 260 fr.

LARIVIÈRE (Florian, S.J.) : *La vie ardente de saint Charles Garnier.* Éd. Bellarmin, Montréal, 1957; 210 pp.

LÉON-DUFOUR (Xavier) : *Concordance des Évangiles synoptiques.* Desclée et Cie, Paris, Tournai, Rome, New York, 1957; 20 pp.

MARCEL (Georges) : *Le chrétien face à l'Eucharistie.* Lettre-Préface de Mgr l'Évêque d'Autun. Beauchesne, Paris, 1957; 124 pp.

MARTIN (Dom Claude) : *Conférences ascétiques.* Texte publié avec préface et notes par Dom René-Jean HESBERT. Alsatia, Paris, 1957; 2 forts vol.; 1.200 pp.

MAURY (Pierre) : *La prédestination.* « Nouvelle série théologique ». Labor et Fides, Genève, 1957; 64 pp.

MINARD (Dom Pierre) : *Memento canonique sur le noviciat et la profession religieuse.* Fides, Paris, 1957; 124 pp.; $ 1.50.

MORE-PONTGIBAUD (Ch. DE) : *Du fini à l'infini.* Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1957; 210 pp.; 795 fr.

Mystiques anglais. Coll. « Textes et Études ». Aubier, édit., Paris, 1957; 244 pp.; 750 fr.

OGRIZEK (Doré) : *Terres saintes, Jordanie, Syrie, Liban, Israël.* Odé, Paris, 1957; 379 pp.

PARRA (Charles, S.J.) : *Les ailes qui prient.* Notes spirituelles de l'aviateur Pierre CLAUDE. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 116 pp.; 300 fr.

PERRIN (J.-M., O.P.) : *Vivre avec Dieu.* Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1957; 220 pp.; 585 fr.

ROUSSEAU (Dom Olivier) : *Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Église.* Chevetogne, 1957; 171 pp.

Royauté de l'Immaculée (La). Journées d'études Université Laval, 21-23 octobre 1955. Société canadienne d'études mariales. Éd. de l'Université d'Ottawa, 1957; 236 pp.

Saint Ignace de Loyola. Textes choisis et présentés par Charles LAMBOTTE, S.J. Autobiographie, Exercices spirituels, constitutions, lettres. Introduction par le R. P. Georges DIRKS, S.J. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1957; 192 pp.

Saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Textes choisis et présentés par Raymond CHRISTOFLOUR. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1957; 190 pp.; 48 fr. b.

SCHNITZLER (Theodor) : *Die Messe in der Betrachtung.* II Band. Herder, Freiburg, 1957; 1 vol. rel., 370 pp.

SPEAIGHT (Robert) : *Nature et Grâce dans les tragédies de Shakespeare.* Coll. « L'Art et Dieu ». Éd. du Cerf, Paris, 1957; 228 pp.; 660 fr.

SPICQ (C., O.P.) : *Vie morale et Trinité sainte selon saint Paul.* « Lectio divina », 19. Éd. du Cerf, 1957; 96 pp.; 300 fr.

Spiritual and Intellectual Elements in the Formation of Sisters. Fordham University Press, New York, 1957; 260 pp.

SUBTIL (J., S.J.) : *La prière de la religieuse en service.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 80 pp.; 200 fr.

TERTULLIEN : *Traité de la prescription contre les hérétiques.* Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1957; 236 pp.; 870 fr.

TILMANN : *Das Geistliche Gespräch.* Echten Verlag, Würzburg, 1956; 1 vol. broché, 160 pp.

TOUDOIRE (M.) : *Apostolat laïque et vie chrétienne.* Préface du R. P. DE PARVILLEZ, S.J. Spes, Paris, 1957; 112 pp.; 190 fr.

TROCMÉ (Étienne) : *Le « Livre des Actes » et l'Histoire.* Presses Universitaires de France, Paris, 1957; 240 pp.; 960 fr.

Vacances en France, 1957. Service de la Documentation de la P.J.F., Paris; 122 pp.; 300 fr.

VERNIET (Abbé Paul) : *Dimensions nouvelles du catéchisme.* Privat, édit., 1957; 268 pp.; 630 fr.

La vie dans la prière. Moines et moniales. Ordre cistercien S. O., 1957, 46 pp.

VOLK (Hermann) : *Das Sakrament der Ehe.* Aus einer Vortragsreihe über die Sakramente. Verlag Regensberg, Münster, 1956; 2e édition, 86 pp. Vom Schweigen der Karthauser (traduction allemande de *Silence cartusien*); Verlag Räber, Luzern, 1956; 85 pp.

VOLK (Hermann) : *Das neue Mariendogma.* Inhalt, Begründung und Bedeutung. Verlag Regensberg, Münster, 1956; 3e édit., 136 pp.

VORBICHLER SVD (Anton) : *Das Opfer.* St Gabriel-Verlag, Mödling bei Wien, 1956; 198 pp.

WALTER (Eugen) : *Maria, Mutter der Glaubenden.* Verlag Herder, Freiburg, 1957; 148 pp.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCVI

JANVIER-JUIN 1957

Abbé Pierre : La vocation monastique et la misère du monde 228
Apostolus : Qui m'a établi pour régler vos partages ? 323
— Serons-nous intolérants ? 502
E. Beaucamp : L'espérance du règne de Dieu et son développement dans la trame de l'histoire d'Israël 572
— Le don de la terre et sa richesse spirituelle 127
Ch.-D. Boulogne : La gratitude et la justice depuis Jésus-Christ..... 142
A.-M. Cocagnac : Simple méditation sur quelques textes de la Bible.... 5
— La paille et la poutre 32
— Note sur l'aumône 306
Y. M.-J. Congar : Vie dans le monde et vie « dans le Seigneur »..... 401
R. Dolle : Un docteur de l'Aumône, saint Léon le Grand 206
P. Duployé : Le poème de la gloire 56
— Le cœur du monde 168
F. Durrwell : Vidi Aquam 366
Mgr Garrone : Préparation spirituelle à la Semaine sainte 349
A.-M. Henry : Rompre ton pain avec celui qui a faim 327
G. Lafon : Bernanos. Le romancier et le théologien 179
G. Lefebvre : Le précepte du Seigneur 40
— La souffrance 157
— La croix, mystère d'obéissance 339
— La prière 563
L. Lochet : La vie filiale 451
A. Loehr : L'heure et l'hymne de Tierce 64
R.-L. Oechslin : Qui est celle-ci qui monte du désert ? 603
M. Oraison : Quelle est l'attitude chrétienne à l'égard des clochards.. 310
O. Ranieimsetër : Voir la liturgie 485
P.-R. Régamey : Un amour des ennemis réel et sage 379
Mgr Rodhain : L'aumône à l'échelle du monde d'aujourd'hui 301
O. Rousseau : La prière liturgique et la prière du peuple de Dieu. A propos de la nouvelle Semaine sainte 356
— La présence de l'apôtre dans la liturgie de la messe 479
Sœur J. d'A. : Heureux les pauvres 115
H. Strzelecka : La vie chrétienne au camp de concentration..... 592
M. Winowska : Le « Bon-Sauveur » de Bégard (1857-1957) 505

LES LIVRES

A. Abble : Des prêtres noirs s'interrogent 83
G. Agel : Les chemins de Fellini 218
Dr A. Allineau : La grotte des Trois-Fontaines 657
E. Amand de Mendieta : Le Mont Athos; la presqu'île des caloyers..... 197
F. Amiot : Histoire de la messe 545
A.-M. Ammann : Untersuchungen zur Geschichte der Kirchlichen Kultur und des religiösen Lebens bei den Ostslawen 94
J. Ancelet-Hustache : Maître Eckart et la mystique rhénane..... 104
P. Anciaux : Le sacrement de la pénitence 660
R. Aron : Ce que je crois 653
M. Auclair : La pratique du bonheur 442
Augustin (Saint) : La Trinité. Les Images 193
A votre appel, Seigneur 197
A.-M. Avril : Le dimanche à la radio 540
P. Barrau : Quand les ouvriers prient 203
D. Barsotti : Parle, Seigneur 556
B. Baur : Werde Licht. Liturgische Betrachtungen zu den Festen der Heiligen des Römischen Messbuches 95
G. K. Bell : Documents on Christian Unity 99
A. Berge : Le métier de parent 211
G. Bernoville : Le cloître dans le monde. Anne de Xainctonge, fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule 199
M. Beti : Le pauvre Christ de Bomba 440
Bible (La Sainte) 92
Bible (La), livre de prière 539
G. Bichlmair : Christsein in Wirklichkeit 195
P. Blanchard : L'attention à Dieu selon Malebranche 101
— Sainteté Aujourd'hui 652
Mgr Blanchet : Absence et présence de Dieu 205
M. Blondel : Les premiers écrits 214
Bonaventure (Saint) : Itinéraire de l'âme en elle-même 428
J. Bonduelle et Bézinne : Psautier liturgique latin-français 543
Book of the Poor in Spirit (The) 107
J. Bosco (Saint) : Saint Dominique Savio, élève de l'oratoire Saint-François de Sales, à Turin 209
C. Bourniquel et J. Guichard-Meili : Les créateurs et le sacré..... 658
L. Bouyer : La vie de la liturgie 542
P. Broutin : La réforme pastorale en France au XVII^e siècle..... 437
L. W. Brown : The Indian Christians of St. Thomas 96
O. Butsch : Une éducatrice d'avant-garde, Adeline Désir 213
L.-J. Callens : Figures bibliques 93
A.-M. Carré : L'Église s'est-elle réconciliée avec le théâtre ? 216
M.-G. Carrol : The Seal of the Cross. Saint Emilie de Vialar and the Institute of Saint Joseph of the Apparition 200
C. Cary Elwes : The Sheepfold and the Shepherd 96
Catholicisme allemand 201
F. Cayré : Spirituels et mystiques des premiers temps 428
V.-L. Chaigneau : L'organisation de l'Église catholique en France..... 203
P. Charmot : Le cœur sacerdotal du Christ à l'agonie 206
J. Chevalier : Histoire de la Pensée 326

gr G. Chevrot : Sous le figuier 540
ristian Vision (The). Readings from the first ten years of The Life of the Spirit 202
onférences protestantes au Consistoire réformé de Paris 100
. Courant : Des planches... à Dieu 216
. D. Culler : The Imperial Intellect : A Study of Cardinal Newman's Educational Ideal 443
. Cullmann : Dieu et César 105
. de Dainville : Livre d'Heures du Maître 108
. Dantec : Foyers rayonnants 210
. Décarreaux : Une république de moines 197
. Denis : Spiritualità Riparatrice 109
. Descola : Quand les jésuites sont au pouvoir 198
Dictionnaire du jeune chrétien 212
Saint Dominique et ses fils 548
. Duperray : Ambassadeurs de Dieu à la Chine 200
Meister Eckehart : Deutsche Predigten und Traktate 104
Eckhart : Auswahl und Einleitung von Friedrich Heer 555
. Fabry : Aux sources de la prière. La Sainte Trinité 108
Face à Dieu 434
. Folliet : A toi, Caliban 450
Formation religieuse en Afrique Noire 98
. Gamboni : Gli Esercizi di S. Ignazio per clero, religiosi e laici di Azione Cattolica 105
M. Gasnier : Trente visites à Notre-Dame de Nazareth 555
. Giraud : Entre tes mains, Seigneur 108
Gli Esercizi Spirituali 430
.-L. Goré : La notion d'indifférence chez Fénelon et ses sources 443
V. K. Grossouw : Biblische Frömmigkeit (Piété biblique) 219
R. Guardini : Der Dienst am Nächsten in Gefahr 440
Guide du Missel 546
. Guillard : Famille divine. Humbles regards vers la Trinité 206
H. Guillemin : Quel Piccolo Ozanam 209
. Gutton : Un Ordre militaire : L'Ordre de Calatrava 333
Ch. Haaby : Marthe Gerrer (1906-1940). Une vie eucharistique 210
A. Hamman : L'apostolat du chrétien 435
Handbuch zum Katholischen Katechismus 212
B. Haring : Macht und Ohnmacht der Religion 194
. Hausherr : Direction spirituelle en Orient autrefois 429
.-G. Hernandez : El primer tiempo de eleccion segun San Ignacio... 100
R. P. Hildebrand : Les capucins en Belgique et au Nord de la France. 550
W. Jaeger : Humanisme et théologie 218
J. Jalabert : La Congrégation des Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie au Liban et en Syrie 199
érôme (Saint) : Sur Jonas 193
R. Jolivet : Le Dieu des philosophes et des savants 214
H. Jourjon : Ambroise de Milan 193
.-A. Jungmann : Der Gottesdienst der Kirche auf dem Hintergrund seiner Geschichte kurz erläutert 94
— Des lois de la célébration liturgique 544
. Kerchgassner : Le dialogue ininterrompu 204
. Adams Knight : Le retour du croisé 213
O. Lacombe : Chemins de l'Inde et Philosophie chrétienne 201
H. Lais : Probleme einer zeitgemässen Apologetik 430

M. Laros : Le message du Seigneur à notre temps 541
Ch.-J. Ledit : Mahomet, Israël et le Christ 220
R. Lemoine : Le droit des religieux 195
A. G. L'Heureux : The Mystical vocabulary of venerable Mère Marie de l'Incarnation and its Problems 215
J. Liener : Wort ohne Antwort 220
Liturgie : Publication de l'Église Réformée de France 663
P. de Locht : L'amour dans le mariage. Perspectives chrétiennes.... 211
— Ne les retirez pas du monde 432
A. Loehr : Abend und Morgen ein Tag 56
A. Longpré : Instructions pour les dimanches et fêtes de l'année liturgique 207
H. Lubienska de Lenval : La liturgie du geste 95
R. Ludmann : Cinéma, Foi et Morale 217
H. Marduel : Le petit berger qui devint un grand saint 210
— L'ami des petits enfants, le P. Chevrier 556
Maria, Études sur la Sainte Vierge 554
Mère M. des Douleurs : Clartés sur la souffrance 433
J. Marie : De l'amour à l'unité 204
E. Masure : Le sacrifice du chef 659
M.-T. Mattez : Quelques aspects du contexte sociologique de la vocation religieuse 551
H. Mavit : L'École sur la colline 213
P. Mazzolari : La Parola che non passa 206
E. W. McDonnell : The Beguines and Beghards in Medieval Culture. 198
H. Médine : Esquisse d'un traditionalisme catholique 444
Th. Merton : La manne du désert ou le mystère des psaumes..... 102
— Nul n'est une île 102
La Messe. Les chrétiens autour de l'autel 544
M. Michelet : Psaumes 207
J. Monchanin et H. Le Saux : Ermites du Saccidânanda 97
M. Nédoncelle : Existe-t-il une philosophie chrétienne ? 441
15 Negro-Spirituals. Traduits et harmonisés par A.-Z. Serrand..... 663
J.-H. cardinal Newman : Pensées sur l'Église 434
Nos sens et Dieu. Études carmélitaines 658
Notes de doctrine et d'action 205
Nouveau missel illustré pour les dimanches et jours de fête 545
R. P. R. Omez : Supranormal ou Surnaturel ? Les sciences métapsychiques 657
K.-M. Panikkar : L'Asie et la domination occidentale du XV^e siècle à nos jours 444
H. Panneel : Les témoins de l'Évangile 93
R. Paquier : Traité de Liturgique 661
P. Parsch : Homélies sur les Épîtres des dimanches 95
M. Percheron : Le Bouddha et le bouddhisme 218
J. Périnelle : Les voies de Dieu. La vie religieuse et les Instituts séculiers 101
R. Pernoud : Dans les pas de Jeanne d'Arc 656
M.-D. Philippe : Initiation à la philosophie d'Aristote 214
Philosophies de l'Histoire 553
B. Piault : Le mystère du Dieu vivant 656
Relations humaines et société contemporaine : directives de S. S. Pie XII. 436
Abbé Rémy : Pourquoi la souffrance humaine ? 445

. Rennhofer : Die Augustiner-Eremiten in Wien 549
Rétif : Pauvreté spirituelle et mission d'après le P. Libermann..... 107
- Catholicité 435
Ricque : La Parole de Jésus 92
Rigault : La vie de saint Antoine de Padoue 208
Rodriguez (San) : Autobiographia o sea Memorial o Cuentas de la Conciencia 652
. Roux : L'Évangile du Royaume 539
Samson : Treize psaumes-chorals pour les temps liturgiques..... 330
. Schluter-Hermkes : Gottesliebe und Weltverantwortung 206
H. Schmitz : Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît 547
cular Institutes 550
maine des Intellectuels catholiques 436
e Siège apostolique et les Missions 99
eur Marie : O Père qui m'avez parlé 215
eur M.-A. du S.-C. : Civilisation en marche 98
eur M.-R. de l'E.-J. : Sous le regard du Christ 653
. Soulairol : Saint Antoine de Padoue 208
H. Spidlik : Joseph de Volokolamsk 208
es techniques de diffusion dans la civilisation contemporaine..... 217
. Thibeaud : A Dieu et à Jésus-Christ par la philosophie..... 441
. Van Steenberghen : Responsabilités internationales des chrétiens.... 437
. Templier : L'amour partagé 211
. Tramond : Sainte Françoise Romaine 209
H. Urs von Balthazar : Le Cœur du monde 168
— Le chrétien Bernanos 179
M.-A. Visser't Hooft : Le renouveau de l'Église 100
. de Vogel : Du protestantisme orthodoxe à l'Église catholique..... 552
I. Wallenstein : Some Unpublished Pyyutim from the Cairo Genizah. 546
. Wikenhauser : Die Christusmystik des Apostels Paulus..... 101
. Willenbrink : Sacris Solemniis 541
. Wu : Le carmel intérieur 431
. Zangerle : Zeit und Stunde, Lidwig von Ficker zum 75. Geburtstag gewidmet 215
M. Zundel : Croyez-vous en l'homme ? 409

LES REVUES

America (188). — Cahiers du Clergé rural (91). — Cahiers Universitaires atholiques (535). — Catholic Digest (186). — Catholic Worker (188). — Christus (89, 649). — Confluent (424). — Cross and Crown (188). — Documents (416). — Downside Review (646). — Équipes enseignantes (422). — Études 533). — Jubilee (188). — La Vie chrétienne avec Marie (537). — New Testament Abstracts (188). — Nouvelle Revue Théologique (87). — Nova et etera (537). — Regina Mundi (424). — Review for Religious (189). — Revue iocésaine de Namur (538). — Spiritual Life (186). — Worship (188).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa-N*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*

Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.

St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1957. — Impr., n° 1546.

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

La Vie Spirituelle
v.96
1957:1

46678

v.96
1957:1

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

GTU Library
3 2400 00330 6291